

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA (RÉ)APPROPRIATION LESBIENNE DU BOULEVARD SAINT LAURENT
NOCTURNE : ENQUÊTE SUR LES PRATIQUES ET LES USAGES DE L'ESPACE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

MAÎTRISE EN SOCIOLOGIE

PAR

EMMA PLIHON

NOVEMBRE 2025

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tenais à remercier ma directrice de mémoire, Elsa Galerand, pour ses connaissances et ses précieux conseils tant sur mon mémoire que sur ma propre santé mentale. Elsa m'aura guidée avec patience et aura fait preuve d'une écoute sans faille qui n'a fait que bonifier mes trois années de maîtrise à l'UQAM.

Je tenais également à remercier Yining, pour son écoute et sa capacité à me rassurer dans les moments les plus importants. Yining aura su me conforter dans mes choix aussi bien de recherche que personnels. Je lui serais toujours reconnaissante de m'apprendre toujours un peu plus de choses sur les matériaux composites et la pensée matérialiste chinoise (deux sujets complètement à l'opposé mais qui la passionne).

Mes ami.e.s, sans qui je ne serais pas la personne que je suis aujourd'hui, m'ont également beaucoup apporté. À mes ami.e.s de France, je dois ma réflexion matérialiste qui guide aujourd'hui mes pas à distance. Hyppolite et Rozenn auront su être là pour moi, pour me recadrer lorsque je perdais le fil de mes pensées ou que mes propos n'étaient pas cohérents. À Anna, mon amie de toujours, sans qui penser le lesbianisme serait devenu ennuyeux et grâce à qui les réflexions/recherches psychologiques sur le lesbianisme deviennent moins inintéressantes. À mes ami.e.s du Québec, je dois ma capacité à réfléchir sur les rues de Montréal ; ils sont la porte de mes aventures nocturnes et de mes rires dans ce parcours d'immigration¹. Ils ont été les réconforts dont j'avais besoin dans les moments de doute. Merci à vous mes ami.e.s nerds du vendredi soir, mes ami.e.s du volleyball (de beaucoup trop de soirées pour être comptées), mes ami.e.s de Donjons et Dragons du samedi, mes ami.e.s de mosh-pit², mes ami.e.s de jamming session et mes ami.e.s qui ponctuent chaque moment de ma vie d'immigrée à Montréal.

Un grand merci également à ma famille, mes parents, mes frères, ma marraine, mon parrain, mes grands-parents, mes cousin.e.s, qui sont le terreau de ma réflexion politique et qui l'alimentent

¹ J'utilise volontairement le terme immigration et non « expatriée » puisque je tiens en horreur ce dernier terme qui met à distance une forme de bonne immigration (celle des Occidentaux « expatrié.es ») d'une autre immigration (celle des non-Occidentaux « immigré.es »).

² Un mosh-pit est l'équivalent d'un pogo pour mes ami.e.s français.es qui voudront lire ce mémoire.

chaque jour par leurs commentaires et leur existence même. Merci à mes parents, Sébastien et Armelle, de leur soutien d'abord matériel, sans qui je ne pourrais pas immigrer, me loger, me nourrir, puis pour leur support moral tout au long de mes études. Merci à mes frères, Jules et Lucien, de me faire croire en moi-même autant que je crois en eux malgré nos parcours diamétralement opposés (qui aurait pu prédire que des parents tous deux infirmier.ère.s donneraient naissance à un cascadeur, un barman et à une étudiante en sociologie?). Merci, aussi, à ma cousine Mila de me redonner espoir en mes capacités d'explication et de me faire autant confiance quand je dois relire ses travaux de science politique ou de mandarin.

Je remercie également mon grand-père, Jean, à qui j'aurais aimé faire lire ce mémoire, lui qui m'a toujours posé mille et une questions sur mes études tant elles lui paraissaient abstraites. Même si son franc-parler de la Bretagne profonde savait toujours comprendre la sociologie comme un outil inutile, il me manquera. Je lui dédie ce mémoire. Il rejoint ma grand-mère à qui j'avais dédié mon premier mémoire de recherche lors de ma troisième année de licence en philosophie-sociologie.

Je remercie toutes les lesbiennes du boulevard Saint-Laurent qui se reconnaîtront peut-être dans certaines de ces lignes, sans qui le sujet même de mon mémoire n'existerait pas.

Enfin, je remercie ma passion pour le volleyball qui m'a permis de ne pas sombrer totalement dans l'angoisse durant ces derniers mois de rédaction. Je remercie aussi mon médecin de m'avoir conseillé de la mélatonine après tant de nuits d'insomnies passées à observer les passant.e.s sur le boulevard Saint-Laurent.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	ii
RÉSUMÉ.....	vii
ABSTRACT	viii
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1 Interroger la ville de nuit et ses usages lesbiens à partir de la problématique des rapports sociaux.....	4
1.1 Définir l'objet de recherche	4
1.1.1 Sociologiser la ville de nuit	5
1.1.1.1 Au sujet de l'urbain nocturne : imaginaire et matériel	5
1.1.2 Genre, sexualité et ville.....	7
1.1.2.1 La construction sociosexuée des corps des usager.ère.s de la ville	7
1.1.2.2 Les pratiques de la marche dans la ville de nuit : planification ou spontanéité ?.....	9
1.1.2.3 Ville et sexualités.....	11
1.1.3 Retour sur l'histoire nocturne du boulevard Saint Laurent et sur sa construction : entre récréativité et luttes.....	13
1.2 Cadre théorique : rapports sociaux de sexe, hétérosocialité et sujet lesbien.....	14
1.2.1 Rapports sociaux de sexe.....	14
1.2.2 Hétérosocialité et sujet lesbien	16
1.3 Questions et objectifs de recherche.....	18
CHAPITRE 2 Méthodologie : la saisi des interactions dans le boulevard Saint Laurent la nuit ...	19
2.1 La construction des catégories d'observation	19
2.2 Ma grille d'observation	23
2.3 Posture de recherche et auto-sociologisation	25
2.4 La prise de notes de terrain	26
CHAPITRE 3 La fabrique sexuée du boulevard Saint Laurent comme espace hétérosocial	28
3.1 Les marques de l'ordre sexué et hétérosexuel : quelques exemples	28
3.1.1 Des noms de rues : les hommes du boulevard Saint Laurent	29
3.1.2 Une structuration hétérosociale	31
3.1.2.1 Des représentations hétérosexuelles aux lieux hétérosociaux	31
3.1.2.2 De l'invisibilisation des lieux de « sexualités marginales » par l'hétérosocialité.....	32
3.2 Conclusion partielle : un boulevard façonné par les rapports sociaux.....	35
CHAPITRE 4.....	36

De la dissymétrie de l'occupation de la Main nocturne.....	36
4.1 Les pratiques par lesquelles les hommes occupent l'espace.....	36
4.1.1 L'appropriation active de l'espace par les hommes	37
4.1.2 Des hommes en groupe : l'obstruction comme forme de domination du boulevard Saint Laurent.....	40
4.2 Traverser, éviter, se faire petite : les pratiques d'occupation des femmes du boulevard Saint Laurent la nuit.....	44
4.2.1 La pratique de l'évitement : un réflexe incorporé	44
4.2.1.1 La pratique de l'évitement : un réflexe incorporé	44
4.2.1.2 Les groupes mixtes : entre sécurité de l'occupation et invisibilisation des corps des femmes	47
4.2.2 Les solitudes des femmes : une présence rare dans le boulevard Saint Laurent	49
CHAPITRE 5.....	51
Les réponses au harcèlement de rue	51
5.1 Une cartographie des pratiques de harcèlement : du regard masculin à l'agression.....	51
5.2 Stratégies de réponse et résistances face à ces interpellations	60
5.2.1 S'entraider : une forme de conscience de classe, celle d'être collectivement concernées.....	61
5.2.2 Les réponses verbales de celles qui sont visées.....	63
5.2.3 Les hommes qui réagissent : entre prise de conscience de la violence et réaffirmation de la domination masculine	64
CHAPITRE 6.....	68
Rappels à l'ordre hétérosocial et réponses lesbiennes	68
6.1 Les pratiques hétérosexuelles comme dominantes et totalisantes.....	68
6.1.1 Les pratiques hétérosexuelles visibles dans les corps des usager.ère.s	69
6.1.2 Les sanctions mises en place pour contrôler les mauvaises pratiques hétérosexuelles ...	75
6.2 Des pratiques visiblement queers : une majorité de lesbiennes dans le boulevard Saint Laurent de nuit.....	79
6.2.1 Des pratiques localisées.....	80
6.2.2 Les formes de rappel à l'ordre hétérosociale envers les lesbiennes	85
6.2.3 Les réponses lesbiennes face aux violences faites aux femmes	88
6.2.3.1 La section Duluth/Bagg comme lieu de refuge	88
6.2.3.2 Des stratégies d'interpositions lesbiennes	89
6.2.3.3 La réciprocation des violences verbales et physiques : remettre l'hétérosexualité à sa place	90
CONCLUSION	93
Retour sur la démarche : comprendre les interactions dans le boulevard Saint Laurent nocturne	93

Les pratiques des usager.ère.s du boulevard Saint Laurent en rapport : résultats de l'enquête sur l'hétérosocialité dans la Main.....	95
Faire une ethnographie des interactions au sein de l'espace public nocturne du « main » : limites et perspectives.....	98
BIBLIOGRAPHIE.....	102

RÉSUMÉ

Le boulevard Saint-Laurent, artère récréative de Montréal parfois appelé la « Main », est un espace dans lequel convergent différentes luttes, identités, pratiques sociales et cultures. Il s'agit, dans cette recherche, de s'intéresser à la manière dont les interactions et pratiques des individu.e.s observées de nuit sont structurées par des rapports sociaux de sexe et dont l'hétérosocialité entre en jeu dans la mise en place de ces rapports. Ce sont alors les formes de réappropriation lesbienne de certaines parties du boulevard qu'il s'agit d'éclairer. Cette recherche veut ainsi donner à voir des « lieux lesbiens » ainsi que l'impact d'une visibilité des lesbiennes dans une des sections du boulevard.

Sur le plan théorique, cette recherche s'appuie sur la théorisation wittigienne de la catégorisation de sexe et du lesbianisme. Sur le plan méthodologique, elle utilise la méthode de l'observation ethnographique, *de facto* participante dans la mesure où la chercheuse fait partie des interactions.

Le mémoire contient VI chapitres. Les trois premiers consistent à rendre l'état des lieux. D'abord par l'état des savoirs scientifiques (en sociologie, géographie et urbanisme) sur les questions de l'espace public, puis par les méthodologies déployée et déployable dans le contexte d'une recherche ethnographique en milieu urbain nocturne. Enfin, ce troisième chapitre aborde la mise en contexte de l'observation par la définition des « lieux-lesbiens » du boulevard Saint Laurent. Les chapitres suivants permettent de rendre compte, dans un premier temps, des pratiques d'occupation de l'espace en fonction de la classe de sexe. Ces pratiques contextualisent tour à tour les harcèlements de rues et les rappels à l'ordre hétérosociaux par la classe des hommes ainsi que les réponses que ces pratiques suscitent de la part des femmes et des lesbiennes.

Cette recherche permet d'enrichir la compréhension des transformations urbaines et sociales en cours à Montréal, tout en mettant en lumière les processus de reconfiguration des espaces publics par des groupes historiquement marginalisés. Elle s'inscrit dans une sociologie des rapports sociaux et de l'espace public urbain nocturne.

Mots clés : lesbienne, boulevard Saint Laurent, sociologie urbaine, matérialisme, hétérosocialité, rapports sociaux

ABSTRACT

Boulevard Saint-Laurent, Montreal's recreational artery sometimes referred to as “the Main”, is a space where different struggles, identities, social practices and cultures converge. This research looks at how the interactions and practices of individuals seen at night are structured by gender relations, and how heterosociality plays a part in shaping these relations. It is therefore the forms of lesbian reappropriation of certain parts of the boulevard that need to be illuminated. The aim of this research is to show “lesbian places” and the impact of lesbian visibility in one section of the boulevard.

Theoretically, this research is based on wittigian theorisation of sexes categories and lesbianism. Methodologically, it uses the ethnographic observation, which is *de facto* participatory as far as the researcher is part of the interactions.

This dissertation contains VI chapters. The first three chapters take stock of the current situation. First, the state of scientific knowledge (in sociology, geography and urban planning) on questions of public space, then the methodologies deployed and deployable in the context of ethnographic research in a nocturnal urban environment. Finally, this third chapter looks at the contextualisation of the observation by defining the “lesbian places” on Saint Laurent Boulevard. In the following chapters, we begin with an account of the practices of occupying space according to gender. These practices contextualise street harassment and heterosocial calls to order by the male class, as well as the responses these practices elicit from women and lesbians.

This research will enrich our understanding of the urban and social transformations underway in Montreal, while shedding light on the reconfiguration of public spaces by historically marginalised groups. It is part of a sociology of social relations and urban night-time public space.

Key words: lesbian, boulevard Saint Laurent, urban sociology, materialism, heterosociality, social relations

INTRODUCTION

Cette recherche s'intéresse aux usages récréatifs du boulevard Saint-Laurent, historiquement construit comme la « Main » de la ville de Montréal. Ce boulevard connaît de nombreuses transformations, aussi bien dans son organisation que dans les usages qui en sont faits, depuis les années 1990, où il fait l'objet d'une tentative de réappropriation explicitement revendiquée par la communauté lesbienne de Montréal. Celle-ci investit ce boulevard entre les rues Duluth et Bagg, comme l'a notamment observé Julie A. Podmore (1999) dans la recherche qu'elle a menée sur ce thème à la fin des années 1990. Ce sont ces pratiques de réappropriation et ce qu'elles produisent sur les usages nocturnes du boulevard que je tente de saisir.

Mon intérêt pour cet objet tient d'abord à mes propres pratiques. En tant que noctambule, je ne me suis jamais vraiment posé la question de savoir qui parcourait les espaces que je traversais la nuit. Pourtant, en tant qu'étudiante en sociologie, cette question ne cesse de me hanter. Mes noctambulismes ont commencé en France, dans la ville où j'ai grandi. Je me promenais pour prendre l'air, voir la nuit. Mais il y avait surtout ces marches nocturnes moins philosophiques : celles où je rentrais avec mes ami.e.s d'un bar pour aller dans un autre. Je ne conduisais pas à l'époque. Mes marches étaient toujours accompagnées. Puis je suis allée étudier plus loin. Sans ami.e.s ni famille, mes marches sont devenues solitaires, silencieuses, introspectives — une manière de combattre mes insomnies, quand j'ai commencé à étudier la sociologie et à tenter d'objectiver mes usages nocturnes de la ville : mes parcours sont devenus des pratiques ; mes rituels, des habitudes voire des stratégies ; mes craintes, des enjeux sociaux.

Je me suis alors mise à noter ce que je faisais concrètement : « j'enfile un pantalon (quelle que soit la saison), un pull, un manteau long et ample, je prends mes clés, mon téléphone, mes écouteurs. Je me déplace dans des endroits majoritairement éclairés, évitant les ruelles sombres. Je ne crains pas les lieux peu fréquentés, tout comme j'aime croiser d'autres noctambules. Je marche jusqu'à ce que je me sente assez fatiguée pour finalement rentrer, et la musique berce la plupart de mes marches. »

L'une des rues que j'arpente le plus souvent est le boulevard Saint-Laurent, de Laurier jusqu'au Vieux-Port. De jour comme de nuit, cette rue est animée et grouille d'individu.e.s en tous genres. Quand je m'y promène, je m'arrête, j'entre dans un bâtiment, j'observe ce qui s'y passe, j'en sors et je recommence : je m'amuse.

Il faut dire que mon usage du boulevard Saint-Laurent a pris une nouvelle tournure lorsque j'ai compris la place importante qu'il occupait dans l'histoire des lesbiennes de Montréal. Si cette rue fut un lieu phare de mouvements et de rencontres lesbiennes, aujourd'hui, l'ordre hétérosexuel semble y avoir repris ses droits (Podmore, 1999, 2001, 2013). Le boulevard comprend pourtant des espaces ouvertement lesbiens ou « queer ». Ce sont donc précisément les dynamiques sociales liées à ces tentatives de réappropriation lesbienne, telles qu'elles se déploient et configurent le boulevard la nuit, que j'ai finalement tenté d'observer.

Ce mémoire comprend cinq chapitres. Le premier s'attache à exposer la problématique de recherche. Il montre comment j'en suis venue à circonscrire mon objet, à partir d'une revue de la littérature centrée sur les thèmes de la construction de la ville, de ses usager.ère.s, de la ville de nuit, mais aussi sur l'histoire du boulevard Saint-Laurent. Il expose ensuite le cadrage théorique, issu de la recherche féministe et de la sociologie des rapports sociaux de sexe en particulier, à partir duquel j'envisage les catégories de sexe et les sujets lesbiens.

Le deuxième chapitre présente la méthodologie mise en œuvre pour observer le boulevard Saint-Laurent : sa construction, ses divisions, ses lieux et les pratiques des individu.e.s qui l'investissent la nuit.

Les trois chapitres suivants sont consacrés à la présentation des observations ainsi qu'à leur analyse. Le chapitre III montre en quoi le boulevard Saint-Laurent peut être appréhendé comme un espace social sexué, pensé et produit pour les hommes en tant que sujets (Guillaumin, 1979), et comme un espace hétérosocial (Wittig, 1980).

Le chapitre IV rend compte de mes observations concernant les pratiques sexuées d'occupation de l'espace. Pour les observer, j'ai d'emblée envisagé les corps en tant qu'ils sont socialement construits comme sexués, marqués (Guillaumin, 1977) et, partant de là, effectivement perçus et

traités comme des corps d'hommes, de femmes, ou encore comme des corps appartenant à d'autres catégories, qui relèvent cependant toujours de la « pensée straight » (Wittig, 1980), y compris celles qui sont revendiquées pour la déjouer (queer, non-binaires).

Le chapitre V est consacré aux interactions relevant directement du harcèlement de rue par la classe des hommes. J'y examine ensuite les pratiques de résistance des femmes et les réappropriations lesbiennes que j'ai pu observer en réponse aux violences hétéropatriarcales, des plus banales aux plus violentes.

Dans un dernier chapitre VI, je me penche sur la façon dont les rapports sociosexués observés sur le boulevard Saint-Laurent s'inscrivent dans une analyse plus complexe de l'hétérosocialité. Les pratiques de la classe des hommes y sont analysées comme des rappels à l'ordre hétérosocial, desquels découlent des réponses lesbiennes de résistance et de réappropriation de l'espace et des pratiques.

Enfin, je propose en conclusion une synthèse des résultats de la recherche, ainsi qu'une réflexion sur les concepts mobilisés, leurs limites, et les perspectives ouvertes par ce travail. Je montre en quoi les pratiques des usager.ère.s du boulevard Saint-Laurent sont informées par l'ordre hétérosocial, et comment les sujets lesbiens, par leurs tentatives de création de « lieux lesbiens » et leurs réactions face aux violences de classe, invitent à repenser l'espace public nocturne récréatif au-delà de l'hégémonie hétérosociale.

CHAPITRE 1

Interroger la ville de nuit et ses usages lesbiens à partir de la problématique des rapports sociaux

Ce mémoire s'intéresse aux pratiques de réappropriation de l'espace urbain nocturne par les communautés lesbiennes, telles qu'elles sont observables sur le boulevard Saint-Laurent. Pour préciser mon objet, rendre compte de sa construction et de ses enjeux de fond, ce chapitre présente, dans un premier temps, une recension critique de la littérature consultée en sociologie, en géographie et en urbanisme, sur la question de la ville de nuit, son imaginaire et ses usager.ère.s, avant de proposer un état de la recherche sur le boulevard Saint-Laurent (1.1).

Dans un second temps, je précise les outils théoriques à partir desquels j'ai envisagé le « genre » de l'espace public, mais aussi la catégorie « lesbiennes » (1.2) ; des outils théoriques qui ont ainsi orienté mon questionnement et mes objectifs de recherche (1.3).

1.1 Définir l'objet de recherche

Pour dresser un état de la question, je me suis tournée vers la littérature consacrée à la vie nocturne en milieu urbain, mais aussi vers les travaux centrés sur l'histoire politique du boulevard Saint-Laurent en particulier. Le thème de la ville de nuit se situe de facto au croisement de différents champs de recherche : sociologie urbaine, sociologie des temps sociaux, géographie sociale et études urbaines. Il fait par ailleurs, depuis peu, l'objet de recherches du côté des études de genre et de sexualité.

L'état de la question que je présente ici s'appuie sur les travaux qui ont joué un rôle primordial dans l'orientation de mon questionnement³⁴⁵. Dans un premier temps, je rendrai compte des

³ Gwiazdzinski, L. (2005). *La nuit, dernière frontière de la ville*. Paris: Éditions de l'Aube.

⁴ Lieber M. (2008), Genre, violences et espaces publics. La vulnérabilité des femmes en question, Presses de Science Po

⁵ Podmore, J. A. (1999, August). *St Lawrence blvd. as "third city": place, gender and difference along Montréal's "main"*. Montréal: Department of Geography McGill University.

recherches qui s'intéressent à la production sociale, tant de l'imaginaire qui entoure la ville de nuit et les individu.e.s qui s'y trouvent, que de la vie nocturne urbaine matérielle, laquelle constitue un enjeu à la fois politique et économique (1.1.1). Ensuite, il sera question des travaux qui problématisent la ville en termes de genre et de sexualité (1.1.2). Enfin, je reviendrai sur les études déjà menées sur le boulevard Saint-Laurent en particulier (1.1.3).

1.1.1 Sociologiser la ville de nuit

L'ouvrage de Luc Gwiazdzinski, *La nuit, dernière frontière de la ville*, constitue une référence incontournable sur les thèmes de l'imaginaire urbain nocturne (1.1.1.1), ainsi que sur la production politique et économique de la ville de nuit (1.1.1.2).

1.1.1.1 Au sujet de l'urbain nocturne : imaginaire et matériel

Le discours sur la nuit a historiquement fait de celle-ci un objet à la fois de peur et de fascination, nourri par une mythologie ancienne. Dans l'Antiquité grecque, la déesse Nyx, née du Chaos, apportait la mort et les angoisses (Granger, 2018). Dans plusieurs religions, notamment musulmanes et chrétiennes, « la nuit est le domaine du malfaisant », peuplée de mauvais esprits (Berguit, 2004). Elle n'est valorisée que lorsqu'elle est calme, endormie, « portant alors conseil », selon l'adage. Sous peine de devenir dangereuse, elle devait être vécue dans l'espace privé, le foyer. Dès le Moyen Âge, les individus vivant la nuit étaient ainsi marqués du sceau du fantastique ou de l'horreur (Verdon, 1994).

De l'effroyable rue sombre à la liberté enivrante qu'elle procure, la ville nocturne a été tour à tour perçue comme signe d'ignorance, de pouvoir ou de révolution. Madison Moore (2016), dans son travail sur l'imaginaire du New York nocturne, montre que celui-ci est symboliquement associé à la clandestinité, à l'illégalité et aux vices. Cette construction en fait un espace perçu comme peu fréquentable, voire interdit à celles et ceux qui ne sont pas criminel·le·s⁶.

Cette représentation est éminemment sexuée : les recherches de Condon, Lieber et Maillochon (2005) montrent que la clandestinité de la nuit est construite comme masculine, et que les « peurs

⁶ Imaginaire qui, on le verra plus tard, est décrit comme entraînant une conséquence sur les pratiques, les interactions et les déplacements des individu.e.s.

féminines » façonnent les usages de l'espace nocturne. Yves Raibaud (2015) propose la notion de « villes viriles » pour désigner des espaces construits par et pour les hommes, où la nuit devient l'espace-temps de violences masculines ou d'absence féminine (Talbot, 2007 ; Ortiz Escalante, 2016).

Toutes ces analyses convergent pour montrer que l'imaginaire de la ville de nuit est traversé par les figures du danger, de la crainte, de la subversion et de la confrontation au risque. Certain·e·s individu·e·s s'approprient la nuit, la traversent, l'investissent et en redéfinissent les usages et les significations, tandis que d'autres restent tapi·e·s dans l'ombre des espaces privés (Rivière, 2019). Cette recherche s'intéresse précisément aux individus qui pratiquent la nuit et aux significations sociales et spatiales qu'ils en produisent.

Le deuxième thème qui émerge de la littérature concerne la construction matérielle de la nuit urbaine. Celle-ci n'est pas seulement symbolique : elle est façonnée par les politiques publiques, les décisions économiques et les infrastructures qui organisent la vie nocturne. Kathryn Yuen (2017), dans son étude sur les nuits de spectacles à Toronto, montre comment l'installation progressive de dispositifs lumineux met en valeur un moment de la ville jusque-là peu exploité. Luc Gwiazdzinski (2005) décrit la colonisation progressive de la ville de nuit, en lien avec l'augmentation de la demande d'activités nocturnes et l'intensification de l'offre récréative.

Cette matérialité urbaine crée une tension avec l'imaginaire de la nuit. N'en déplaise aux noctambules adeptes de la dérive baudelairienne, la société redéfinit en profondeur ses rythmes nocturnes, et la ville s'en ressent : « Si la nuit ne se transforme pas en jour partout et en même temps, la structure temporelle de nos villes évolue et nous oblige à réagir » (Gwiazdzinski, 2005, p.109).

Un mouvement similaire est observable à Montréal, mise en concurrence avec les villes états-uniennes en matière de culture nocturne (Straw, 2019). Si la vie culturelle nocturne n'est pas nouvelle, ses publics tendent à s'embourgeoiser (Heurgon, Espinasse & Gwiazdzinski, 2017 ; Gwiazdzinski, 2005). Le développement d'une économie des loisirs nocturnes produit des quartiers « bons » et « mauvais » et catégorise, par la même occasion, les individus qui les fréquentent (Mosser, 2005). La ségrégation urbaine se manifeste à travers la quantité et le prix des offres

culturelles ainsi que les horaires et lieux choisis pour celles-ci. La culture non-stop existe, mais pas pour tout le monde (Heurgon, Espinasse & Gwiazdzinski, 2017).

Cette tension entre imaginaire et matérialité apparaît aussi dans la distinction entre la nuit récréative et la nuit du travail : « La nuit se terminait habituellement vers 3 heures, quand les noctambules croisaient les premiers ouvriers sur le chemin de la maison. Ce nouvel ordre du jour, ou plutôt de la nuit, n'exprime pas seulement la distance sociale entre les oisifs et la population active, mais aussi la différence entre la métropole et la province » (Gwiazdzinski, 2005, p.93). Ainsi, la ville de nuit ne se limite pas aux fantasmes et aux représentations culturelles : elle est un espace matériellement organisé, régulé et approprié par différents groupes sociaux, où l'imaginaire et les usages concrets coexistent et se confrontent.

1.1.2 Genre, sexualité et ville

« Pas de ville la nuit sans usager.ère.s » (Heurgon, Espinasse & Gwiazdzinski, 2017, p. 196). Si sociologiser la ville de nuit sans acteur.ice.s semble absurde, il en va de même pour les individu.e.s qui la pratiquent. Ceux-ci doivent compter avec leurs propres corps, tout comme avec ceux qu'ils croisent. Or, dans nos sociétés, les corps sont marqués par les rapports sociaux, notamment de sexe, et, par là même, ils sont sexués et hétérosexualisés. Dans cette section, je présente un état de la littérature existante sur le thème du genre et de la sexualité de l'espace public.

1.1.2.1 La construction sociosexuée des corps des usager.ère.s de la ville

La sexuation des corps, la manière dont ils sont marqués et produits en tant que corps de femmes et corps d'hommes, est notamment au cœur des travaux de Marylène Lieber et d'Yves Raibaud sur les usages de l'espace public et urbain. D'un côté, les corps de femmes sont construits et perçus (et ce, peu importe leur position dans les rapports de race ou de classe) comme des objets fragiles et vulnérables (Lieber, 2008) ; de l'autre, les corps masculins sont socialement construits comme des corps possédants et actifs (Raibaud, 2015). Plus généralement, en prolongement du travail pionnier de Colette Guillaumin (1993), de nombreuses recherches féministes ont mis en évidence les processus par lesquels les corps des femmes sont socialement produits comme des « corps pour autrui », des outils au service (y compris sexuels, mais pas seulement, service de soin) d'autres

corps (Collins, 2006), en particulier de ceux des hommes qui, eux, sont construits comme des « corps à soi et pour soi ».

Dans *Genre, violences et espaces publics. La vulnérabilité des femmes en question* (Lieber, 2008), Lieber met au jour le mythe de la vulnérabilité des femmes et son rapport aux usages de l'espace. Ce mythe participe à produire des rapports asymétriques et sexués aux espaces publics : les hommes (possédant les espaces publics) et les femmes (se devant de rester dans l'espace privé). Cette analyse trouve notamment des suites dans la recherche d'Isabelle Clair (Clair, 2012) sur la stigmatisation de celles qui ne respectent pas la vulnérabilité et la passivité qui leur sont imposées. Les femmes ne doivent pas se montrer comme sujets de sexualité, sous peine d'être considérées comme des « putes ». Le harcèlement de rue produit par ailleurs une « anticipation des violences sexuelles » qui constitue une constante pour les femmes, comme le montre Lieber dans *Genre, violences et espaces publics* (2008, p. 297). Le harcèlement agit en effet comme une forme de violence qui « n'a pas besoin d'être perpétrée pour s'exercer : elle peut prendre des formes souvent qualifiées d'anodines, mais qui rappellent constamment le risque d'atteintes sexuelles » (Lieber, 2008, p. 299). Et ce harcèlement est constitutif de la « peur-préoccupation » qui structure les rapports que les femmes entretiennent à l'espace public nocturne. Lieber avance le concept de « peur pour soi », lequel est lié au mythe de la vulnérabilité des femmes la nuit. Si les femmes éprouvent cette peur pour elles-mêmes, c'est qu'elles se perçoivent effectivement comme des corps vulnérables. La violence idéelle (le mythe de la vulnérabilité naturelle) et matérielle (les pratiques de harcèlement, par exemple) qui les cible façonne ainsi aussi bien leurs futurs déplacements que les usages qu'elles font de leurs corps, et leurs façons de percevoir ces corps, c'est-à-dire de se penser elles-mêmes. La nuit exacerbe ces dynamiques (Recasens, et al., 2007).

Cette sociologie des peurs féminines peut être mise en lien avec les analyses d'Isabelle Clair (2012) sur les pratiques de classification des individu.e.s selon des sexualités « bonnes » ou « mauvaises ». Elle montre comment les corps des femmes sont produits comme des objets et non comme des sujets de sexualité. Avoir une sexualité est une action réservée à la classe des hommes, ce dont témoigne le stigmate qui se pose sur les corps de celles qui ne respectent pas la vulnérabilité, l'inaction et l'immobilité qui leur sont imposées. Ainsi, « [L]'insulte sexiste n'est pas seulement une désignation de l'autre en fonction de son sexe, mais une manifestation de l'inégalité des rapports de sexe dans la société et un moyen de la maintenir. » (Lebugle Mojdehi, 2018, p. 186).

Les insultes qui sont courantes dans l'espace public (de nuit) ont toujours à voir avec la sexualité : « Dans l'espace public, ' salope' est l'insulte la plus fréquente proférée par un inconnu à l'encontre des femmes (23%). Puis vient 'connasse' (19%), 'pute' (13%) et 'conne' (8%) » (Lebugle Mojdehi, 2018, p. 176). Les noctambulismes des femmes sont donc réduits à des vagabondages adultères ou à de la prostitution. Les femmes sont ainsi tenues d'être des objets passifs de sexualité conformément à la norme hétérosociale, plutôt que des sujets (Ruddick, 1996).

Selon Yves Raibaud, ces violences urbaines sont bien matérielles et « prendre au sérieux le harcèlement de rue, c'est considérer qu'il ne peut pas être réduit à une activité d'hommes vulgaires, frustrés, obsédés sexuels ou malades mentaux, mais qu'il est relayé de façon puissante par une culture masculine de la ville » (Raibaud, 2015, p. 43). Il souligne d'ailleurs dans *La ville faite par et pour les hommes* que les hommes ayant le plaisir de flâner en ville la nuit, voient un lien entre « ville, plaisir et femmes » (Ibid., p. 43).

Les individu.e.s dont les corps sont ainsi marqués, sexués et hétérosexualisés, ne sont cependant pas passif.ve.s. Ils déploient des stratégies de sécurisation et peuvent former des communautés qui élaborent et mettent en pratique une « culture de la résistance » (Heurgon, Espinasse, & Gwiazdzinski, 2017, p. 159). Ces pratiques individuelles et collectives doivent être comprises comme des réponses sociales aux violences (Fahlberg & Pepper, 2016 ; Kavanaugh, 2013 ; Race, 2016), aux stigmates et aux formes de privation des usages de l'espace.

1.1.2.2 Les pratiques de la marche dans la ville de nuit : planification ou spontanéité ?

Différentes stratégies ont été mises au jour par les sociologues ou les géographes qui se sont intéressé.e.s aux usages que les minorisé.e.s (ici les femmes) font de l'espace public, à leurs pratiques de déambulation, à commencer par les stratégies d'évitement. Selon Stéphanie Condon, Marylène Lieber et Florence Maillochon, « les mesures de précaution prises par les femmes pour éviter les espaces publics peu connus ou associés aux loisirs nocturnes semblent en partie inadaptées puisque la plupart des violences ont lieu le jour, et dans des endroits familiers, fréquentés régulièrement » (Condon, Maillochon, Lieber, 2008, p. 283). Cependant, « la peur pour soi » et le mythe du corps féminin naturellement vulnérable sont constitutifs de cette stratégie qui consiste à ne pas se déplacer dans la ville de nuit lorsque l'on est une femme.

À l'issue de son enquête menée auprès de femmes genevoises, Cardelli (2021, p. 109) avance que « l'intériorisation de ces normes de genre est mise en évidence par certaines interlocutrices qui comprennent que l'absence d'épisodes de violence dans l'espace public est aussi le résultat des transformations de leur corps, de leurs pratiques spécifiques, du fait qu'elles ne sortent que peu la nuit. ».

Sans minimiser cette pratique privative, les recherches montrent qu'il existe d'autres stratégies mises en place par les femmes. Cardelli (2021) distingue plus spécifiquement les stratégies qui consistent à « se conformer » aux normes de genre (éviter, planification, positionnement dans l'espace, invisibilité des corps) et celles qu'elle qualifie de « résistances » : cours de self-défense, communication avec le prédateur, s'éloigner de la sphère privée, organisation collective. De même, Marylène Lieber (date), observe des techniques et des stratégies qui sont en accord avec les injonctions de genre telles qu'elles sont imposées par la société majoritaire au groupe de sexe minoritaire (les femmes), mais aussi des techniques plus « empouvoirantes » qui mettent à mal aussi bien les contraintes imposées aux femmes que les constructions sociales de l'urbain (ici nocturne). Dès que les femmes ont confiance dans leurs capacités physiques, elles se sentent à l'aise de marcher et de se mouvoir seules dans l'espace public. On retrouve ces mêmes constats dans l'article de Hernández González, Faure, Luxembourg (2020) qui envisagent les techniques observées en termes de « performance » au sens de Judith Butler cette fois-ci et qui considèrent que cette « performativité » de genre peut aussi bien être adaptative que subversive : d'un côté, des performances qui iraient dans le sens de ce qui est attendu d'une femme dans la ville de nuit et, de l'autre, une performativité venant brouiller les normes de genre.

Si la littérature présentée jusqu'alors porte sur les pratiques des femmes dans la ville de nuit, qu'en est-il des pratiques des hommes ? Colette Guillaumin, à propos de la construction sociale des corps, de leur motricité et de la manière dont ils se projettent et se déploient ou non dans l'espace, écrivait : « [L]a rue, les cafés, les espaces publics sont des espaces bruyants, ils le sont par les activités qui s'y déroulent, circulations, travaux, mais ils sont par ailleurs le lieu du déploiement volontaire de bruit déclenché ou émis par les individus mâles. [...] Les interpellations à voix puissantes, les sifflements à significations diverses (amicales, dragueuses ou de simple signal) peuplent l'espace sonore des lieux de plein air » (1993, p. 133).

Elle ouvrirait alors une piste utile pour l'analyse des pratiques, comprenant la crainte des femmes de circuler dans la ville de nuit par le fait même qu'elles ne sont pas invitées à l'occuper en tant que sujet social et à connaître les codes de cette occupation en tant que sujet. L'espace public qu'elle décrit est celui d'une masculinité bruyante et omniprésente. Ce que tend à soutenir Yves Raibaud avec le concept de « ville virile » (Raibaud, 2015).

1.1.2.3 Ville et sexualités

Cette section est consacrée aux recherches qui s'intéressent à la manière dont l'hétérosocialité (ou le régime hétérosexuel) cette fois-ci configure les usages de la ville de Montréal. Une première série de travaux traite des subcultures et des réappropriations de la ville par les personnes LGBTI. Stéphane Leroy (Leroy, 2009) en propose une synthèse avant de s'intéresser aux pratiques de visibilité et d'invisibilité des personnes homosexuelles en s'appuyant sur différentes études géographiques anglophones de « villages gays » et de « villes hétérosexuelles ». D'emblée, il constate que dans les recherches, cette visibilité homosexuelle est essentiellement étudiée et analysée à partir des hommes homosexuels. Si bien que c'est la figure masculine de l'homosexualité qui est constituée en sujet social d'un dit « quartier gay » et en objet d'études privilégié des minorités sexuelles (Kuhar & Švab, 2023).

Si les spatialités lesbiennes ne sont pas oubliées [...], on s'attache plus particulièrement aux gays, sûrement plus nombreux dans les villes (Gates et Ost, 2004) et nettement plus visibles. (Leroy, 2009, p. 160)

Son analyse des modalités selon lesquelles les personnes homosexuelles se réapproprient l'espace urbain pour créer un « havre de paix » (Leroy, 2009, p. 164), montre que si la réappropriation a bel et bien lieu, elle est néanmoins limitée.

Les performances hétérosexuelles qui se répètent dans l'espace public, au travers des pratiques et des discours, font croire qu'il est depuis toujours naturellement hétérosexuel –alors qu'il est le produit de la hiérarchie entre les sexualités (Browne, 2007). C'est pourquoi de nombreux chercheurs montrent l'importance des performances du corps homosexuel dans l'espace public pour résister à l'hétérosexisme et à l'homophobie (Bell et al., 2001). (Leroy, 2009, p.167).

Cette analyse rejoint notamment celles de Frankis et Flowers (2009) ainsi que de Le Calvez (2018) qui mettent toutes deux en avant le fait d'une utilisation de l'espace public asymétrique selon la sexualité des usager.ère.s.

Leroy met finalement en évidence la persistance d'une asymétrie entre « les espaces du possible » dans lesquels la visibilité homosexuelle opère et les « [espaces] impossibles », soit « tout le reste de l'espace public » (Leroy, 2009, p. 172). Dans son analyse, la réappropriation se mesure à la visibilité des personnes homosexuelles, ce qui rejoint les travaux de Sarah Jean-Jacques (2020) qui met elle aussi en avant une reprise de l'espace en rendant visible les corps lesbiens.

Les travaux de Julie A. Podmore ont servi de point de départ à l'élaboration de ce projet. Dans sa thèse (1999), qui s'appuie sur une analyse d'archives, d'entrevues et d'observations, elle montre notamment comment le boulevard Saint-Laurent a historiquement été construit comme un lieu infréquentable par la bourgeoisie hétérosexuelle, activement soutenue par les pouvoirs publics en charge de la politique de la ville de Montréal. Considéré comme le lieu des « marginaux sexuels »⁷ (les travailleuses du sexe et les personnes LGBT plus précisément), le boulevard Saint Laurent fut baptisé « Boulevard des rêves brisés » (Podmore, 1999, p. 242), dans les années 1970⁸.

Son « hétérosexualisation » s'y est notamment manifestée par la marginalisation active des personnes queers en cours de journée⁹ (Podmore, 1999, p. 7). Les pratiques visant à reprendre petit à petit le boulevard de nuit ont néanmoins rendu possible sa réappropriation en fin d'après-midi, frontière entre le jour et la nuit : « [L]ike other aspects of identity along the Main, uncertainty complicates gender identity, making it possible for lesbian desire to move beyond the confines of

⁷ Ces termes sont une traduction par mes soins de « sexual marginals » utilisé dans le texte original de Julie A Podmore.

⁸ «Building a discourse of 'broken dreams' around the Lower Main in the 1970s had a specific function in the expanding post-war metropolis. »

⁹ Julie A Podmore utilise le terme queer tout au long de sa thèse pour englober toutes les personnes aux sexualités marginales comme les personnes LGBT et les travailleuses du sexe. «The critical dimension being marginality from heterosexual mainstream definitions of 'normal' sexuality»

the late-night bar room and circulate in the afternoon sunlight of the street » (Podmore, 1999, p. 272).

En 2001, Julie A. Podmore propose une analyse comparative du village gay et du boulevard Saint Laurent (Podmore, 2001). Elle y montre que les possibilités ne sont pas les mêmes dans ces deux espaces. Contrairement au Village, le boulevard Saint Laurent ne permettrait pas simplement de sortir, mais aussi d'établir une vie nocturne où le récréatif et le quotidien se fondent.

Enfin, dans son travail de 2001, sur les usages lesbiens du boulevard Saint Laurent, elle avance que les formes queers et lesbiennes de réappropriation du boulevard demeurent éphémères et gardent un caractère singulier : « the 'queering' of these sites is usually temporary and lesbian visibility has been limited to particular events » (Podmore, 2001, p. 347).

En somme, les travaux de sociologie et de géographie sociale consultés sur ce thème « homosexualités et espaces urbains » établissent que la ville a bel et bien une sexualité (Jean-Jacques, 2020). Majoritairement hétérosociale, elle constitue un espace de stigmatisation des sexualités minoritaires ou non conformes aux normes et aux attendus « hétérosexuels ».

1.1.3 Retour sur l'histoire nocturne du boulevard Saint Laurent et sur sa construction : entre récréativité et luttes

Lieu de festivités emblématique, la « Main » de Montréal constitue une artère dynamique de jour comme de nuit. Deux ouvrages rendent compte de la manière dont il a été politiquement investi. S'il est l'enjeu de conflits liés aux politiques sexuelles (Podmore, 1999), il est aussi disputé entre les anglophones et les francophones (Bourassa & Larrue, 1993). En témoigne le monument national offert par la Société Saint-Jean-Baptiste participant d'une entreprise visant à mettre « fin à l'expansionnisme anglophone » (Bourassa & Larrue, 1993, page 104).

Ces deux conflits ont en commun de révéler l'enjeu que constitue l'occupation de ce boulevard ou de son investissement par et pour des groupes minoritaires engagés dans des politiques de visibilité.

Les deux ouvrages s'accordent sur le fait que le boulevard Saint Laurent s'est transformé pour s'adapter à des formes de récréativité promues par les politiques publiques sans perdre de son «

charme nocturne » (Bourassa & Larrue, 1993). Ce sont donc ses cafés, ses clubs, ses cinémas érotiques, ses cabarets de strip-tease qui font vivre la « *Main* » pendant la nuit (Bourassa & Larrue, 1993). Tandis que « [S]ome of the most fashionable restaurants, nightclubs and clothing stores in contemporary Montreal are between Sherbrooke and Prince Arthur. » (Podmore, 1999, p. 19). Dans *Les Nuits de la « main »*. *Cent ans de spectacles sur le boulevard Saint-Laurent (1891-1991)*, Bourassa et Larrue mettent en rapport les différents publics de la Main au fil des années et de ses transformations. Ils montrent que la ville y adopte une politique de culture constante, sans pause qui transforment le boulevard au rythme des tendances, des modes, des publics.

Le boulevard Saint Laurent est donc le résultat d'une construction complexe dans laquelle interviennent des communautés, des conflits et des politiques spécifiques. Si ces dernières visent à assurer une certaine continuité entre la nuit et le jour, des lesbiennes y inventent, au côté d'autres groupes marginalisés, des espaces de sociabilité lesbienne.

1.2 Cadre théorique : rapports sociaux de sexe, hétérosocialité et sujet lesbien

Sur le plan théorique, cette recherche s'appuie sur la conceptualisation des catégories de sexe en termes de rapports sociaux (de sexe), sur celle du sexage de Guillaumin (1978) d'abord (1.2.1.), celle du « contrat hétérosexuel » et du « sujet lesbien » de Monique Wittig (1980, 1982, 2001), repris par Julie A. Podmore (1999, 2001, 2013), ensuite (1.2.2.).

1.2.1 Rapports sociaux de sexe

Le cadre théorique à partir duquel j'envisage «la réappropriation lesbienne du boulevard Saint Laurent» s'inscrit d'abord dans le champ de la sociologie des rapports sociaux de sexe dans la mesure où la problématisation des catégories de sexe («hommes/femmes» ; «hétérosexuel.le.s/ homosexuel.le.s» ; mais aussi «non binaires», «queer», «trans») en termes de rapports sociaux et la manière dont elle conduit à théoriser l'hétérosocialité et le sujet lesbien est au principe même de mon questionnement.

Je reprends ici ces principaux concepts pour préciser leurs définitions et ce qu'ils impliquent.

J'admets ici, en m'appuyant sur les travaux de Colette Guillaumin (1993) notamment, que ce sont des rapports sociaux qui produisent le sexe comme un marqueur social, de même qu'ils produisent les catégories de sexe -hommes et femmes -qui organisent nos sociétés et dont les catégories de sexualité (« hétérosexuel.le.s/ homosexuel.le.s») sont *de facto* dérivées. Suivant cette théorisation, ces catégories sont toutes entières sociales, et non pas naturelles, ni même biosociales. On admet que nous sommes socialement produits comme hommes et femmes, fabriqués comme tels, dans et par le discours social mais aussi dans et par des pratiques concrètes. Cette fabrique est observable à différents niveaux tant dans les injonctions que dans les interdits et elle est efficiente tant sur le plan des subjectivités que sur celui des pratiques sociales, des rapports aux corps et des usages qui en sont faits, que l'on en fait ou que l'on n'en fait pas.

C'est dans cette perspective que selon Guillaumin nos corps sont effectivement « sexués », s'ils ne le sont pas naturellement, s'il faut en finir avec l'idée de la différence naturelle, qui est elle-même un produit idéal du rapport social de sexe, ils sont en revanche socialement marqués, construits, perçus et traités comme corps de femmes et corps d'hommes.

Dans son analyse de cette fabrique des corps et de leur sexuation, Guillaumin écrit qu'il existe une « entreprise de fabriquer aux femmes un corps à la fois fermé sur soi-même et librement accessible, de l'éloigner du contact avec des pairs et d'en briser l'audace » (Guillaumin, 1993, p.127). Parmi les moyens par lesquels les corps des femmes se voient sexués et entravés dans leur mobilité, elle évoque par exemple les jeux de l'enfance et insiste sur le confinement des femmes dans l'espace. Les rapports à l'espace participent ainsi directement de la construction sociale des corps comme corps sexués et réciproquement.

De cette théorisation, je retiens donc que les rapports sociaux de sexe, qui sont des rapports de pouvoir, marquent les corps et structurent les pratiques corporelles, jusque dans les formes d'occupation de l'espace et, par là-même, l'espace public lui-même. Ils le configurent et organisent les pratiques qui s'y déploient, lesquelles façonnent, en retour, la vie urbaine nocturne. De ce point de vue, les pratiques spatiales expriment les rapports sociaux de sexe et les actualisent.

À partir de ce cadrage théorique, j'envisage donc la ville de nuit comme un espace configuré par les rapports sociaux de sexe.

Ces rapports que Guillaumin théorise en termes de sexage (1978) impliquent la sexualisation pour les femmes. Son analyse des discours ordinaires, banals, de sens commun mais aussi savants, discours qui expriment et qui participent des rapports sociaux de sexe, montrent en effet que dans ce discours dominant: les hommes ont un sexe tandis que les femmes sont un sexe.

1.2.2 Hétérosocialité et sujet lesbien

À sa suite, Wittig théorise l'hétérosexualité comme régime politique ou institution obligatoire partie prenante du sexage. La sexuation, pour Wittig, est toujours hétérosexuation. À l'encontre des théorisations essentialistes des catégories de sexe et de sexualité comme de ce qu'on appelle aujourd'hui «l'orientation sexuelle», théorisations pour lesquelles les lesbiennes sont «des femmes sexuellement attirées par des femmes» et qui caractérisent ainsi les lesbiennes par une préférence sexuelle biologiquement fondée, Wittig défend l'urgence de détruire ce mythe de «la femme» et de «la différence sexuelle» que l'on retrouve y compris dans les groupes féministes et lesbiens. Il s'agit justement de politiser la catégorie « lesbiennes » contre le sens commun, contre le présupposé de l'existence d'hommes et de femmes naturels d'abord et de pulsions sexuelles elles aussi naturelles et « orientées » vers « le même sexe » ensuite. Dès lors que l'on refuse le mythe de la femme et de la différence sexuelle, on peut conceptualiser les catégories de sexe en termes de rapports sociaux et de classes, au sens de catégories socialement produites par des rapports sociaux qui les précèdent logiquement et les font passer pour naturelles. Les lesbiennes peuvent alors être définies par leur position sociale dans le système de sexage, une position de fuite et de refus du contrat hétérosexuel avec ce qu'il implique de services aux hommes, services sexuels mais pas seulement, domestique, physique, psychique et affectif. Wittig définit ainsi l'hétérosexualité comme un « système social basé sur l'oppression et l'appropriation des femmes par les hommes et qui produit le corps de doctrines sur la différence entre les sexes pour justifier cette oppression » (Wittig, 1980, p. 84). C'est dans ce cadre qu'elle envisage un « sujet lesbien » (Wittig, 1982).

Lesbienne est le seul concept que je connaisse qui soit au-delà des catégories de sexe (femme et homme) parce que le sujet désigné (lesbienne) n'est pas une femme, ni économiquement, ni politiquement, ni idéologiquement. Car en effet ce qui fait une femme c'est une relation sociale particulière à un homme, relation que nous avons autrefois appelée de servage, relation qui implique des obligations personnelles et physiques aussi bien que des obligations économiques (« assignation à résidence », corvée domestique, devoir conjugal, production d'enfants illimitée, etc.), relation à

laquelle les lesbiennes échappent en refusant de devenir ou de rester hétérosexuelles.
Nous sommes transfuges de classe. (Wittig, 1980, p. 83)

Wittig considère donc un sujet lesbien qui se situe en rupture: ni femmes, car refusant d'être approprié et de servir des hommes dans un contrat hétérosexuel, ni hommes, car refusant de se servir de femmes.

En prenant appui sur Wittig, la ville peut être interrogée en tant qu'espace hétérosocial, c'est-à-dire dominé par le régime de l'hétérosexualité.

Les individu.e.s et les corps qui circulent ou non dans cet espace sont donc marqués, sexués et hétérosexualisés. Les corps sont vus et lus en fonction de la « catégorie de sexe » d'abord puis sexualisés ensuite : on voit des hommes et des femmes auxquels on impute ensuite des « orientations sexuelles »¹⁰ réputées naturelles et fondées sur les catégories de sexe. Et dans cette pratique de classement que nous opérons sans cesse seules les minorités sexuelles sont vues comme telles, l'hétérosexualité fonctionnant comme l'allant de soi, la norme. Aussi, si les « homosexuels » n'échappent pas aux catégories de sexe pour Wittig, la figure de la lesbienne constitue, elle, une catégorie politique de résistance aux rapports sociaux de sexe.

Dans cette perspective, les usages lesbiens de l'espace constituent potentiellement des pratiques de transfuges et de résistance, des outils offensifs contre l'hétérosocialité même de la ville.

S'il existe des sujets lesbiens, au sens wittigien, il existe aussi d'autres sujets qui se disent lesbiennes ou queers en d'autres termes qu'il me faut considérer. De fait, les sujets lesbiens de Wittig sont minoritaires aujourd'hui comme hier y compris dans la communauté LGBTQI où différentes conceptions de ce que sont les lesbiennes co-existent.

¹⁰ Ces termes « d'orientations sexuelles » sont vivement critiqués par la sociologue Stevi Jackson dans son article «Why heteronormativity is not enough?» dans lequel elle explique notamment le fait que voir les orientations sexuelles comme des choses naturelles empêche de penser le système hétérosocial. «Yet where there have been advances in the social inclusion of lesbians and gay men, these have been paralleled by the increasing acceptance of the idea that “sexual orientation” is innate; thus the normalization of gay and lesbian lifestyles does not appear to have unsettled the understanding of heterosexuality as a “natural” proclivity of the majority» (Jackson, 2018, p. 146)

Dans ses travaux, Julie A Podmore définit pour sa part le lesbianisme comme une catégorie de sexualité fondée sur la catégorie de sexe (Podmore, 2001) : le fait d'être une femme qui relationne avec une autre femme donc. Si bien que sa conception d'un espace public lesbien est davantage de l'ordre diversification des sexualités visibles et de la visibilité de cette vie lesbienne. Celle-ci est alors comprise comme celle d'une « minorité sexuelle » qui participe de la diversité : celle des femmes homosexuelles. Par visibilité lesbienne, Julie Podmore veut désigner une forme de réappropriation homosexuelle et féminine du boulevard Saint Laurent lequel s'est historiquement construit comme un enjeu de lutte entre communautés antagonistes (Podmore, 2001). Par opposition ma recherche consiste à interroger le boulevard en s'appuyant centralement sur la théorisation wittigienne du lesbianisme.

1.3 Questions et objectifs de recherche

C'est donc riche de cette revue de littérature, de ce cadrage théorique et de ma lecture des tensions qui persistent concernant la compréhension des catégories de sexualité (ici lesbiennes) que naît ma question principale de recherche : que peut-on observer des usages sexués, sexuants, hétérociaux et lesbiens du boulevard Saint Laurent lorsqu'on appréhende l'hétérosocialité et le lesbianisme à partir de Wittig ?

Comment se manifeste l'ordre hétérosocial ? Et quelles sont les réponses qui lui sont opposées par les communautés lesbiennes ? Ces pratiques consistent-elles toutes à créer une subculture, une vie sociale, une visibilité, ainsi que des lieux lesbiens (au sens de femmes qui entretiennent des relations sexuelles avec des femmes) participant de la « diversité sexuelle » ? Ou peut-on repérer des pratiques de refus du contrat hétérosexuel qui seraient constitutives d'un sujet collectif lesbien ?

Peut-on distinguer les pratiques et ce qu'elles produisent en fonction des différents modes de politisation du lesbianisme ? C'est-à-dire, peut-on observer un impact de pratiques sortant d'un cadre hétérosocial sur les usages du boulevard Saint Laurent ?

Telles sont en toile de fond, les questions sociologiques qui ont motivé ma recherche et structuré ma démarche.

CHAPITRE 2

Méthodologie : la saisi des interactions dans le boulevard

Saint Laurent la nuit

Le dispositif méthodologique que j'ai progressivement mis en place est inspiré des travaux sociologiques qui s'intéressent à la manière dont les interactions sociales se déploient dans des contextes urbains (Gwiazdzinski, 2005 ; Badia, Bertrand, Carrera, Kertudo, & Gwiazdzinski, 2013 ; Goffman, 1974) et qui montrent que la gestion de l'espace public configure ces interactions (Lefebvre, 1974 ; Cardelli, 2021).

La nuit sur le boulevard Saint-Laurent n'est pas simplement un cadre mais aussi un terrain où se jouent des luttes de pouvoir, où les identités se forment et se redéfinissent en fonction des dynamiques de visibilité et de marginalisation. Observer ces dynamiques nécessite non seulement une immersion dans l'espace, mais aussi de trouver une manière de « lire entre les lignes des interactions » (Goffman, 2013) pour comprendre comment les individu.e.s ajustent leurs comportements en fonction de leur environnement.

Comme nous l'avons vu, selon Julie Podmore, le boulevard Saint-Laurent fait l'objet d'une réappropriation progressive par la communauté lesbienne montréalaise, entre les rues Duluth et Bagg.

C'est ce phénomène et ce qu'il produit que je souhaitais observer. Il s'agissait donc de chercher à voir en quoi les lieux, leurs fonctions, leurs éclairages, les usager.ère.s, leurs pratiques et leurs interactions se distinguaient de ce que l'on peut observer dans les autres sections du boulevard. Pour ce faire, il me fallait établir une méthode d'observation.

2.1 La construction des catégories d'observation

Pour la construire, j'ai d'abord mené quatre séances d'observation de type exploratoire : le 28 octobre 2023 de 20h02 à 2h56, le 18 novembre 2023 de 19h38 à 3h37, le 1er mars 2024 de 20h07 à 5h44 et le 11 avril 2024 de 19h33 à 3h07.

Notes d'observation : à propos de la phase exploratoire

Pour ma première observation exploratoire du 28 octobre 2023, je me suis appuyée sur la méthodologie de Beaud et Weber (1997) afin de me familiariser avec le boulevard Saint-Laurent, de repérer les lieux les plus fréquentés ainsi que les moments de la journée ou de la semaine où l'animation est la plus forte. Lors de cette première observation, j'ai établi une sorte de pré-cartographie des discothèques, bars et petits commerces qui, le soir venu, deviennent des espaces fortement investis. J'ai par ailleurs constaté que je devais trouver un moyen de contrôler ma manière de catégoriser « à l'œil nu » les individu·e·s circulant sur le boulevard Saint-Laurent, afin de formuler des hypothèses sur leurs positions de sexe et de sexualité sur la base de leur apparence et de leurs interactions.

Mes deuxième et troisième séances d'observation ont consisté à cartographier le boulevard Saint-Laurent section par section et à recenser les lieux de festivités et de consommation encore ouverts après 19h30. Cette étape m'a permis de systématiser ma manière d'envisager chaque segment du boulevard et de noter les variations en matière d'animation selon les moments de la soirée. J'ai finalement distingué 15 sections du boulevard Saint-Laurent. Ces deux séances m'ont également permis de visualiser les lieux jouant un rôle clé dans les dynamiques du boulevard, en particulier les bars, clubs et autres espaces de rencontre qui peuvent devenir des refuges pour certains groupes, notamment pour la communauté lesbienne.

Enfin, c'est lors de ma quatrième et dernière observation exploratoire du 11 avril 2024 que j'ai mis en place ma grille d'observation, en m'inspirant notamment des travaux d'Erving Goffman (2013). L'objectif de cette étape était de formaliser davantage mes notes d'observation pour les rendre plus systématiques et comparables, tout en affinant les catégories de pratiques qui m'intéressaient : visibilité, types d'interactions, etc. En m'appuyant sur les idées de Goffman sur la présentation de soi, j'ai également précisé les signes qui me serviraient d'indicateurs pour mes opérations de catégorisation, comme les signes vestimentaires, par exemple. En somme, cette quatrième observation a constitué un tournant méthodologique dans mon travail, marquant le passage d'une observation exploratoire à une observation participante.

Mais je me suis également fortement appuyée sur la littérature consultée pour savoir quoi et comment observer. Ce sont ces points d'appui que je souhaite préciser maintenant avant de rendre compte de la grille d'observation que j'ai finalement utilisée.

Des travaux de Luc Gwiazdzinski, j'ai retenu sa conceptualisation de la « spatialisation et de l'organisation temporelle des pratiques nocturnes », qui implique de chercher à voir comment et en quoi les espaces déterminent les pratiques. Cette conceptualisation invite à porter attention aux

éclairages, aux carrefours, à l'animation, aux bars, restaurants, commerces et cinémas, ainsi qu'à tout ce qui peut renseigner sur leurs fonctions (amusement, loisir, travail, culture) et sur les émotions qu'ils ont vocation à susciter. Elle implique aussi de repérer les différents moments de la nuit urbaine, que Gwiazdzinski décompose ainsi : de 20h à 1h30 « la soirée, marge de la nuit », de 1h30 à 4h30 « le cœur de la nuit », de 4h30 à 6h « le petit matin, marge du jour » (Gwiazdzinski, 2005, p. 151).

Ma pratique d'observation a donc consisté à établir une carte de ce que j'ai considéré comme un lieu de nuit : tout lieu ouvert entre 19h30 et 6h du matin, et à prévoir mes périodes d'observation de 20h à 6h, les jeudis, vendredis et samedis, qui sont les soirées récréatives.

Comme je l'ai déjà souligné, pour catégoriser les individu·e·s croisé·e·s en hommes, femmes, trans ou queer, j'ai d'emblée envisagé le sexe comme un système de marquage des corps. On admet alors que ce marquage est certes historiquement et socialement construit par les rapports sociaux de sexe, mais qu'il est aussi socialement et matériellement très efficace. Partant de ce cadrage, pour catégoriser les individus en hommes, femmes, cis ou trans, queer ou non binaires, je me suis appuyée sur les principes de précaution formalisés par Dunezat (2015), qui invite à ne pas renoncer à lire les rapports sociaux de sexe qui s'expriment dans le marquage des corps et les pratiques de genre, constitutifs de nos principes de vision et de division du monde.

Dans un premier temps, il s'agit donc d'admettre que ces systèmes perceptifs sont socialement pertinents. Autrement dit, les catégories de sens commun que nous mobilisons au quotidien sont porteuses de sens et structurent les pratiques de tou·te·s. Concrètement, lorsqu'on se promène sur le boulevard Saint-Laurent, on perçoit immédiatement des corps porteurs de marques du sexe (on voit ou croit voir — mais cela revient au même — des femmes cis ou trans, des hommes cis ou trans, des personnes non binaires ou queer). Ces catégories de perception, aussi construites et arbitraires soient-elles, orientent de facto nos pratiques et nos interactions. Il faut donc travailler avec elles, quitte à « mégenrer » dans un premier temps, et tenter de contrôler notre regard, c'est-à-dire objectiver les indicateurs qui nous servent à classer les corps.

Comme le montre abondamment la littérature féministe, ce marquage des corps est omniprésent dans nos sociétés : uniformes de genre (robes, bottes, talons, paillettes), coupes de cheveux (longs,

coiffés, rasés), maquillage (vernis à ongles clair ou foncé), bijoux (taille, forme), tatouages, style de lunettes, corpulences, postures (bras croisés, jambes écartées), démarches (balancement des épaules), etc. Ces éléments fonctionnent comme autant d'indicateurs premiers des catégories de sexe et de sexualité.

Tous ces indicateurs m'ont permis de classer les corps à l'œil nu. Ce sont ensuite les interactions verbales et non verbales entre ces corps (interpellations non désirées, occupations de l'espace, agressions, sifflements, crachats, obstructions physiques, par exemple) qui m'ont permis de confirmer ou d'affiner mes premiers classements, lesquels ont rarement nécessité de révision.

Pour la catégorisation lesbienne, gay ou hétérosexuelle, j'ai mobilisé différents indicateurs de la « masculinité hégémonique » et des homomasculinités (port de vernis, de bijoux, tenues moulantes, paillettes, maquillage), d'affirmation de la féminité (talons, ongles longs) ou, au contraire, de distanciation vis-à-vis de cette féminité (cheveux courts, pantalons larges, capuches). De nouveau, ces premières catégorisations ont été éprouvées par l'observation des pratiques et des interactions (se tenir la main, draguer, éviter, ignorer, embrasser, se regrouper, rire, s'engueuler, agresser). J'ai également multiplié les échanges informels avec les personnes que j'avais identifiées comme lesbiennes, lorsque cela était possible.

Enfin, pour l'observation des pratiques d'occupation de l'espace, je me suis inspirée des travaux de Cardelli (2021) et d'Hernandez, Faure et Luxembourg (2020), qui examinent les « pratiques de genre » et les stratégies d'évitement visibles : posture corporelle (se tenir plus ou moins droite, serrer les poings, traîner les pieds), adoption d'attitudes dites masculines ou féminines, marcher vite mais pas trop, éviter le contact visuel direct, raser les murs ou montrer une certaine fragilité.

Ces recherches m'ont permis d'inventorier des stratégies d'évitement, de sécurisation, des non-trajets, des pratiques de camouflage et des violences dans les interactions (Lieber, 2008). Le travail de Cardelli m'a également permis d'observer les stratégies de résistance : self-défense, communication ou confrontation avec les agresseurs, passage au collectif.

Enfin, compte tenu de mon cadrage théorique et de mon objet initial (les pratiques de réappropriation lesbienne des espaces physiques) j’ai observé minutieusement les interactions entre les individus que j’ai catégorisés comme hommes et les groupes de femmes.

2.2 Ma grille d’observation

Une fois ces bases posées, j’ai organisé ce que je souhaitais observer en sept catégories.

Description du lieu	- Typologie des commerces et infrastructures - Distribution de la lumière et de son absence - Organisation des flux de circulation
Nombre et répartition des hommes et des femmes	- Seul.es, en groupe - Dynamiques d’agrégation ou de dispersion - Catégoriser les individu.e.s à l’œil nu et observer leur répartition dans l’espace - Repérer les groupes mixtes ou non et établir la composition des usager.ère.s du moment observé
Types d’occupations de l’espace	- Sédentarité ou mobilité - Regroupements autour de lieux spécifiques - Territorialisation de certains espaces par la classe des hommes/femmes ou par la classe hétérosexuelle/lesbienne - Marquage du territoire (mégot de cigarette, jet de déchets, crachat, urination)
Pratiques de marche et hexis corporelle	- Habillement et toute autre description physique permettant de mettre en contexte mon regard sociologique sur la classe de sexe d’un.e individu.e

	- Cadence - Posture - Occupation spatiale - Stratégies d'évitement ou de confrontation
Interactions observées	- Nature des échanges verbaux et non verbaux - Adresse des interpellations - Registres de langage - Expression de la domination (par qui? Comment?)
Pratiques hétérosexuelles	- Manifestations publiques de relations (se tenir la main, s'embrasser, se faire des câlins) - Les pratiques de dragues et/ou de flirt - La réciprocité de l'échange de ce flirt ainsi que l'observation de la personne à l'origine de ce dernier. - Les actes sexuels plus explicites (s'il y a possibilité de les observer)
Pratiques de résistances	- Manifestations publiques de relations lesbiennes ou homosexuelles, - Réponses aux violences sexistes et sexuelles, - Soutien entre femmes face aux agressions (pratique d'entraide)

J'ai relevé ces éléments à différentes heures de la nuit, à différents moments de l'année (sauf en hiver), afin que mon échantillon soit le plus large possible et que les données soient les plus valables

possible. Chaque pratique a été notée avec une heure approximative et une intersection précise du boulevard, afin de permettre une cartographie des pratiques.

Ces catégories ont ensuite (évidemment) guidé l'analyse qui va suivre, en ce qu'elles m'ont permis de comprendre en quoi le phénomène d'hétérosocialité se matérialise dans l'espace public nocturne, comment il façonne les comportements et les interactions, et dans quelle mesure il invisibilise ou marginalise les pratiques minoritaires, notamment lesbiennes.

2.3 Posture de recherche et auto-sociologisation

L'adoption d'un cadre théorique féministe matérialiste constitue de facto un point de vue situé, au sens où l'entend la *feminist standpoint theory* (Hekman, 1997), et mon observation est participante. Sur mon terrain, je suis une femme (la plupart du temps perçue comme telle), je suis lesbienne (et perçue comme telle en raison de la façon dont je me présente et « performe » mon identité¹¹), je suis blanche, et mon style vestimentaire me situe dans la tranche d'âge des 18-30 ans. Je marche dans les rues et j'ai des interactions avec des individu·e·s lorsque j'observe les pratiques sur le boulevard Saint-Laurent. Cette pratique d'observation a par ailleurs suscité des échanges lorsqu'elle était visible : mon carnet de notes, par exemple (un carnet violet dans lequel j'écrivais mes observations), a parfois attiré l'attention, suscitant des interrogations ou des suspicions, pouvant ainsi modifier la spontanéité des interactions.

Mon terrain pouvant être le lieu de violences (situations qui ont été, d'ailleurs, fréquentes), mon réflexe a toujours été d'intervenir. Je ne voulais cependant pas tomber dans une dynamique d'intervention motivée uniquement par la « nécessité de collecter des données ». J'ai donc décidé de n'intervenir qu'en cas de danger imminent pour un·e individu·e, et je n'ai rien noté concernant mes interactions dans ces moments-là, à moins d'avoir obtenu un consentement explicite.

Ma démarche relève ainsi de l'observation participante : je fais partie des espaces et des interactions que j'observe. Je ne suis pas seulement une observatrice parmi d'autres ; je suis aussi actrice,

¹¹ Je parle ici de performance volontairement à la fois pour faire écho au travail de Judith Butler (2004) sur la performance de l'identité du genre et sexuelle ainsi qu'aux travaux de Hernandez Gonzalez, Faure & Luxembourg (2020) qui parle de performance dans une perspective plus utilitaire de la performance (la performance est décrite comme un outil, une stratégie des femmes afin d'éviter la violence).

affectée et située. Mon regard est traversé par mon expérience, mon histoire, mon corps, et c'est depuis cette position que je produis des analyses.

2.4 La prise de notes de terrain

J'ai donc finalement mené 8 séances d'observations participantes. Ma prise de note s'est faite, dans un carnet même si j'ai exploré l'idée de le faire sur un appareil mobile comme un téléphone¹².

28 octobre 2023 (de 20h02 à 2h56)	Observation exploratoire (première approche du terrain)
18 novembre 2023 (de 19h38 à 3h37)	Observation exploratoire (deuxième approche du terrain : délimitation de terrain)
1 ^{er} mars 2024 (de 20h07 à 5h44)	Observation exploratoire (troisième approche du terrain : cartographier le boulevard Saint Laurent de nuit)
11 avril 2024 (de 19h33 à 3h07)	Observation exploratoire (Quatrième approche du terrain : mise en place d'une grille d'observation)
4 mai 2024 (de 19h25 à 2h32)	Observation participante 1
17 mai 2024 (de 20h53 à 2h42)	Observation participante 2
1 ^{er} juin 2024 (de 19h41 à 3h15)	Observation participante 3
14 juin 2024 (de 21h23 à 4h38)	Observation participante 4
22 juin 2024 (de 19h51 à 5h49)	Observation participante 5
16 août 2024 (de 20h06 à 3h51)	Observation participante 6

¹² La raison pour laquelle je n'ai pas retenu l'appareil mobile est le fait que je devrais dépendre de l'autonomie de la batterie d'un appareil plutôt que de ma propre fatigue pour mettre fin à une observation. Aussi, et même si un appareil mobile est techniquement plus discret qu'un carnet violet, je préfère pouvoir observer les interactions dans le boulevard Saint Laurent aussi longtemps que cela me semble pertinent.

24 août 2024 (de 19h17 à 4h14)	Observation participante 7
6 septembre 2024 (de 02h23 à 3h39)	Observation participante 8

Pour organiser mes notes de terrain, j'ai procédé en deux grandes étapes. D'abord, j'ai tout noté dans un carnet papier. Ces notes se présentent de fait de façon chronologique. J'ai ensuite réorganisé mes données, non plus dans l'ordre chronologique, mais selon les intersections du boulevard Saint-Laurent observées, puis selon les sept grands thèmes retenus.

Ces notes sont à la fois descriptives (lorsqu'il s'agissait de consigner des faits jugés importants ou dont la récurrence nécessitait une narration) et quantitatives (lorsqu'il s'agissait de relever des faits récurrents).

Mes notes de terrain comprenaient donc des descriptions détaillées des interactions entre usager·ère·s du boulevard Saint-Laurent, mais aussi des descriptions des lieux, afin de comprendre le contexte dans lequel les individu·e·s évoluent.

CHAPITRE 3

La fabrique sexuée du boulevard Saint Laurent comme espace hétérosocial

Les sociologues, géographes et urbanistes qui s'intéressent à la construction sociale de l'espace urbain, aux rapports sociaux qui le configurent et aux usages qui en sont faits montrent bien l'importance d'examiner les dimensions à la fois symboliques et matérielles de cette construction (Benoit, 2014 ; Gubbay, 1989 ; Johnston & Longhurst, 2010 ; Podmore, 1999 ; Gwiazdzinski, 2005 ; Bourassa & Larrue, 1993). A priori, tous les rapports sociaux (de colonialité, de classe, de race, d'âge) interviennent dans cette fabrique de la ville. Mon analyse est cependant limitée aux seules dimensions sexuée et hétérosociale du boulevard Saint-Laurent. Ce chapitre consiste à mettre en contexte les pratiques observées dont il sera question dans les prochains chapitres. C'est donc le cadre que constitue le boulevard Saint-Laurent qui m'intéresse maintenant.

Ce chapitre comprend deux parties. Julie Podmore (1999) a déjà montré en quoi le boulevard Saint-Laurent peut être appréhendé comme un espace majoritairement hétérosocial. Sans reprendre l'ensemble de sa démonstration et sans prétendre à l'exhaustivité, je présenterai d'abord deux exemples particulièrement significatifs de cette hétérosocialité dominante et de la manière dont elle marque le boulevard, tels que je les ai observés.

3.1 Les marques de l'ordre sexué et hétérosexuel : quelques exemples

Le boulevard Saint-Laurent n'est pas seulement un espace de passage, mais un lieu où les frontières entre classes sociales, « races » et genres se redéfinissent continuellement à travers des rencontres parfois inattendues, parfois conflictuelles (Gubbay, 1989 ; Bourassa & Larrue, 1993 ; Podmore, 1999). Cette coprésence de l'autre, qu'elle soit culturelle, raciale ou de genre, crée une tension constante dans l'espace public (Bard, 2004), où chaque groupe revendique sa place tout en se confrontant aux normes dominantes de l'espace public urbain (Gwiazdzinski, Maggioli, & Straw, 2019). Des tensions sont donc au cœur même de l'histoire de la « Main », qui, au fil des décennies, a dû se réinventer tout en conservant sa fonction première : être un « lieu de vie urbaine » (Bourassa

& Larrue, 1993, p. 46). Pour ce faire, les politiques urbaines ont procédé à des nettoyages physiques, symboliques et moraux du boulevard, effaçant les traces de ses populations marginales (Gubbay, 1989 ; Podmore, 1999).

Forte de ces analyses, j'ai observé la construction du boulevard Saint-Laurent dans ses moments nocturnes. Il ne s'agit toutefois pas de présenter de manière exhaustive toutes mes observations concernant l'inscription spatiale des rapports sociaux de sexe et de sexualité. Je m'arrête sur deux exemples afin d'illustrer ce que j'entends par « hétérospatialité » et ce que j'ai pu en observer. Le boulevard Saint-Laurent est donc construit par des rapports sociaux que je nommerai d'abord comme des rapports sociaux de sexe (3.1.1), puis comme des rapports hétérosociaux (3.1.2).

3.1.1 Des noms de rues : les hommes du boulevard Saint Laurent

Les noms sont-ils si importants que cela? Oui, bien sûr! Si on analyse la place des femmes dans la vie politique et sociale de la cité, leur absence des noms des rues tend à perpétuer l'idée que seuls les hommes ont une capacité créatrice « d'intérêt général » (la défense de la nation, l'humanisme, les arts et les lettres, la science) et qu'il convient, pour cela, d'honorer leur mémoire. (Raibaud, 2015, p.14)

Après avoir été ciblés par les critiques féministes de la ville, les noms de rue ont finalement acquis le statut de signes de la domination masculine dans l'analyse sociologique du genre des espaces urbains. C'est ce dont témoignent notamment les travaux d'Yves Raibaud (2015), qui mobilise ces noms pour montrer en quoi les espaces urbains sont pensés et construits par et pour les hommes. Je me suis donc intéressée à ces noms dès mes premières séances d'observation des dispositifs qui organisent le boulevard Saint-Laurent, noms dont l'origine a par ailleurs été retracée par Lavigne, Rodrigue et Abboud (1995), travaux sur lesquels je m'appuie.

Le boulevard Saint-Laurent a d'abord été nommé « rue Saint-Lambert » en hommage à Lambert Closse, un sergent-major « tué en défendant Montréal » (Lavigne, Rodrigue et Abboud, 1995), puis il fut rebaptisé en référence à une ville au nord de Montréal créée en 1720 (ibid.). Sur la portion observée, ce boulevard compte quinze intersections, depuis la rue Laurier jusqu'à la rue Sherbrooke. La rue Laurier a été nommée ainsi en hommage à Sir Wilfrid Laurier, chef du Parti libéral de 1887 à 1919 et premier ministre du Canada de 1896 à 1911 (ibid.). Viennent ensuite la rue Saint-Joseph, puis Villeneuve, en mémoire de Léonidas Villeneuve, homme d'affaires (ibid.) ;

Mont-Royal, qui reprend le nom donné par Jacques Cartier au mont de Montréal. La rue Marie-Anne a été baptisée par le notaire Jean-Marie Cadieux en hommage à sa belle-sœur Marie-Anne Roy, et Rachel par ce même notaire en hommage à sa fille. Duluth tire son nom du sieur du Lhut, Daniel Greysolon, soldat et explorateur ; Bagg honore l'avocat Robert Stanley Bagg ; et Napoléon, contrairement à ce que j'ai pu naïvement croire, est le prénom du petit-fils du notaire Cadieux : Jean-Guillaume Napoléon. On croise ensuite : James-Cuthbert (père) ; Roy-Marguerite, épouse du notaire Cadieux (ibid.) ; puis l'avenue des Pins, qui renvoie à l'arbre du parc Jeanne-Mance situé plus à l'ouest. Guilbault a été baptisée à la mémoire de Joseph-Édouard Guilbault, propriétaire d'un jardin botanique (le jardin Guilbault) de la ville de Montréal. Prince-Arthur rend hommage au duc de Connaught, troisième fils de la reine Victoria (ibid.). Milton renvoie au poète anglais John Milton (ibid.) et Sherbrooke à Sir John Coape Sherbrooke, un militaire britannique (ibid.).

Sur dix-sept rues, on compte donc quinze hommes et deux femmes, et ces hommes ne sont pas n'importe quels hommes : ils sont défenseurs de la nation (Sherbrooke, Prince-Arthur, Laurier, Duluth), hommes d'affaires, notaires, avocats, poète, propriétaires, et c'est bien à ces divers titres qu'on leur rend hommage.

Les deux rues qui portent des noms de femmes ont été choisies par le notaire Cadieux, et ces deux femmes n'ont d'autre statut que celui d'épouse de et fille de ce même notaire, une observation qui ne manque pas de rappeler l'asymétrie constitutive des catégories de sexe et des significations qui leur sont attribuées (hommes tout court versus femmes de) (Guillaumin, 1978 ; Wittig, 1982).

Ces noms participent bien d'une inscription dans l'espace des relations sociales qui prévalent dans la société, relations qui le construisent. Comme l'écrit Darke : « Nos villes sont le patriarcat gravé dans la pierre, la brique, le verre et le béton » (1996, p. 87).

Gubbay a montré en quoi l'histoire du boulevard Saint-Laurent, de sa planification et de ses transformations sous l'effet des politiques urbaines, était celle des rapports sociaux de sexe et de leurs recompositions, en examinant notamment l'histoire de ces lieux de festivités nocturnes interdits aux femmes jusqu'en 1982 (Gubbay, 1989).

Les espaces urbains, y compris ceux du boulevard Saint-Laurent, sont façonnés par des dynamiques de pouvoir enracinées dans des structures patriarcales, structures qui produisent les rapports sociaux de sexe (Guillaumin, 1978). Les villes, en tant que constructions sociales et matérielles, sont des reflets des rapports de pouvoir dominants dans la société, et, comme le souligne Darke (1996), elles sont le produit de valeurs et d'idéologies dont le patriarcat est une composante essentielle. Dans le cas du boulevard Saint-Laurent, cette réalité se manifeste de manière particulièrement flagrante à travers l'histoire de sa planification, de ses transformations et de ses politiques urbaines, une planification qui a historiquement exclu ou ignoré les besoins et perspectives des femmes (Gubbay, 1989).

3.1.2 Une structuration hétérosociale

Le boulevard Saint-Laurent est donc un lieu construit par la classe des hommes. Cette classe des hommes, dans mon cadre d'analyse, ne fonctionne pas sans l'hétérosexualité. Cette hétérosexualité n'est d'ailleurs pas une simple question de préférences sexuelles, mais avant tout un système structurant les rapports sociaux.

3.1.2.1 Des représentations hétérosexuelles aux lieux hétérosociaux

Selon mes observations, l'ordre hétérosocial se manifeste notamment dans la manière dont l'espace urbain et les lieux de sociabilité sont organisés, décorés et promus. Il ne s'agit pas seulement d'une présence dominante de l'hétérosexualité, mais bien d'une visibilité constante, imposée, qui normalise certaines pratiques sexuelles et en marginalise d'autres.

Les mises en scène de couples sur les panneaux d'affichage de certaines enseignes publiques (comme les bars, les clubs ou encore certains restaurants) participent de cette visibilité presque forcée de l'hétérosexualité. Ces représentations hétérosexualisées se donnent notamment à voir dans la manière de représenter les corps des femmes : comme des objets de désir. Je renvoie ici, par exemple, au cinéma érotique *L'Amour*, fondé en 1914 et devenu un lieu emblématique du boulevard (L'Amour, 2019). Il existe un vêtement à l'effigie de ce cinéma, et j'ai croisé de nombreuses personnes qui le portaient. Sans surprise, la devanture du cinéma expose des images de femmes presque nues, suivant un dispositif pornographique classique.

Mais ce dispositif n'est pas propre à *L'Amour*. Le club Balatou, par exemple, présente sur ses murs et panneaux d'affichage des images de femmes hypersexualisées. Il en va de même pour plusieurs autres établissements du boulevard : le Barfly, le Karaoké Bar, les 3 Minots, La Cabane, le Café Bar Saint-Laurent Frappé et le North Star Machines à Piastres. Tous affichent, de façon plus ou moins temporaire (notamment pour la promotion d'événements particuliers), des représentations de femmes, tandis que les représentations d'hommes sont quasiment absentes ou reléguées à des rôles non sexualisés.

Ces représentations reposent sur une seule lecture de la sexualité : une lecture hétérosexuelle, où les femmes sont mises en scène et exposées comme objets de désir plutôt que comme sujets désirants. Cette construction visuelle renforce une hétérosocialité dans laquelle la présence et la sexualité des hommes sont implicites et dominantes, tandis que celles des femmes sont instrumentalisées et réduites à leur valeur esthétique ou érotique (Dworkin, 1981).

En somme, mes observations rejoignent celles de Brak-Lamy (2014) concernant la visibilité des pratiques hétérosexuelles dans les lieux récréatifs de consommation d'alcool (bars et clubs). Toutes les sections du boulevard (de Guilbault Ouest à Prince-Arthur Ouest, de Prince-Arthur à Milton et de Mont-Royal à Marie-Anne) où l'on trouve le plus grand nombre de bars, se caractérisent également par une surreprésentation d'affichages de corps féminins.

3.1.2.2 De l'invisibilisation des lieux de « sexualités marginales » par l'hétérosocialité

Si cette construction hétérosociale du boulevard Saint-Laurent peut s'observer en elle-même dans les représentations des hommes et des femmes, c'est surtout dans le rapport que celles-ci entretiennent aux représentations des sexualités minoritaires ou non hétérosexuelles qu'elle se donne à voir. Mais pour saisir ce rapport, dans le contexte actuel, qui n'est plus celui de l'interdiction des femmes dans les clubs, il faut tenir compte de ce que Benoit (2014) appelle l'idéal de neutralité culturelle, un idéal porté par le discours de la diversité sexuelle et marqué par l'idéologie de l'égalité dans la différence.

L'idéal de neutralité culturelle peut être instrumentalisé par le groupe majoritaire à des fins de domination sur les groupes minoritaires. La « culture » majoritaire apparaît alors sous les traits trompeurs d'une non-culture, tandis qu'elle réduit les membres des groupes minoritaires à leur différence culturelle. (Benoit, 2014, p.124)

Cet idéal vient soutenir une certaine forme de gentrification et d'uniformisation de l'espace, où des lieux historiquement fréquentés par la communauté LGBTQ+, autrefois perçus comme porteurs de troubles à l'ordre public, ont été intégrés à une logique commerciale. Julie A. Podmore a déjà examiné ce processus par lequel s'imposent les « bonnes pratiques hétérosexuelles » (Podmore, 1999).

Le cas du Champs est significatif à cet égard. Le Champs est un ancien bar sportif, transformé en lieu queer et lesbien au cours de l'année 2022, notamment avec ses premiers événements lesbiens comme la « Dyke Night ». En 2024, son permis d'organiser des événements sociaux et festifs a été suspendu (Dunlevy, 2025), à la suite d'une plainte déposée par une voisine qui estimait que les soirées drag étaient trop bruyantes (Kelly, 2024).

Le sentiment d'injustice partagé par les patron·nes (Kelly, 2024) de l'ancien bar sportif tient notamment à l'incompréhension de la sanction qui leur a été donnée, compte tenu du contexte : cette plainte prend place dans une ville qui, pourtant, se revendique de l'inclusivité et de la diversité (Gubbay, 1989). On voit bien alors comment ce discours peut conforter le groupe majoritaire.

Si le Champs constitue un cas paradigmatique, c'est aussi parce qu'il représente le seul et unique lieu lesbien de la section. Lorsqu'on arpente le boulevard en se demandant de manière systématique quels sont les « entre-soi » observables qui se forment autour de chaque lieu, il devient évident que plusieurs d'entre eux se démarquent : La Casa del Popolo, par exemple, est un espace principalement politique, devant lequel s'organisent des mobilisations pour la libération des peuples et des classes dominées, mais cet espace est majoritairement investi par des hommes.

Selon la recherche menée par Julie Podmore (2001), si les lesbiennes investissent le boulevard et participent ainsi à le « queeriser », ce phénomène demeure généralement temporaire, si bien que la visibilité lesbienne se limite souvent à des événements particuliers.

On specific nights, therefore, lesbians have been an important and visible clientele in some of the bars on Boul. St-Laurent. According to my sample, the 'queering' of these sites is usually temporary, and lesbian visibility has been limited to particular events. Lesbian visibility in lesbian-friendly cafe's, however, was much more significant. Unlike the bars and taverns, the cafe's along the street were sites that the women in my sample frequented on an individual basis. (Podmore, 2001, p.347)

En revanche, dans les bars dits *lesbien friendly*, le phénomène de visibilité serait plus durable et plus routinier. Le Champs fait précisément partie de ces bars *lesbien friendly* dont l'histoire est celle de la réappropriation d'un bar sportif, typiquement masculin (Wenner, 1998).

The socio-spatial dialectic of sports works beside and on top of the public face of drinking as a cultural stream that goes into the making of the sports bar. As is the case with alcohol and public drinking, much of the cultural power of sports is linked to its functioning as a male rite of passage and the role sports spaces and places play as refuge from women. Sports explicitly naturalize "man's place" in the physical. Implicitly, it also appropriates "woman's place" as "other", inherently inferior on the yardstick of the physical, and thus life. These dynamic elements allow sports to play a fundamental role in the construction and maintenance of patriarchy. (Ibid, p. 308)

Cette réappropriation a de facto défait l'ordre symbolique hétérosexuel en opérant une inversion : d'espace de la masculinité hégémonique par excellence (Connell, 2015), il est devenu un lieu lesbien. Il demeure néanmoins un espace privé, confiné, excentré et minoritaire. De plus, contrairement aux bars et clubs gays masculins qui s'inscrivent dans une logique de consommation et de visibilité (Leroy, 2009 ; Podmore, 2013), les espaces lesbiens, souvent éphémères et communautaires (Podmore, 1999), peinent à trouver une place dans l'espace public et à s'inscrire dans une dynamique durable.

Although some of the women I interviewed occasionally patronised these spaces and walked through this portion of the street, they saw it as the night-time domain of a non-residential population of wealthy heterosexuals. (Podmore, 2001, p.340)

Les participantes à l'enquête¹³ conduite par Podmore (2001), qui fréquentaient le boulevard et la section comprenant le Champs, percevaient cet espace comme étant privilégié par une population non résidente et majoritairement composée de personnes hétérosexuelles aisées. Cette observation met bien en lumière la tension persistante entre un désir de visibilité lesbienne et une réalité de gentrification qui transforme progressivement les quartiers en zones destinées à une clientèle hétérosexuelle bourgeoise.

¹³ Ces participantes sont des lesbiennes (principalement entre 25 et 50 ans) qui pratiquent le boulevard Saint Laurent aussi bien de nuit que de jour.

3.2 Conclusion partielle : un boulevard façonné par les rapports sociaux

Le boulevard Saint-Laurent reste avant tout un lieu de consommation ; j'ai pu y recenser plus d'une centaine de lieux dont le but premier est de manger, de boire ou d'acheter. Sur ce point, il participe d'une dynamique générale où la ville est socialement construite en tant que lieu où les individus se retrouvent en fonction de leur capacité à consommer, dans un environnement où les distinctions sociales et économiques sont sans cesse marquées par les lieux fréquentés. Les bars, les restaurants, les boutiques de mode : tous ces espaces où l'échange se fait à travers la consommation façonnent les interactions qui ont lieu sur le boulevard, imposant des rapports sociaux codifiés où l'hétérosocialité devient la norme, définie par des attentes spécifiques liées au genre, à la sexualité et aux relations sociales.

Le boulevard Saint-Laurent est donc un lieu (au sens urbanistique et géographique) façonné selon une image spécifique de la ville : une ville de la consommation (Gwiazdzinski, 2005). Mais il n'est pas ici question de n'importe quelle consommation : il s'agit d'une consommation hétérosociale. Si les lieux de rencontre en extérieur semblent parfois échapper à cette construction (comme certains parcs) les lieux de consommation demeurent régis par l'ordre hétérosocial et par les rapports sociaux de sexe qui le sous-tendent.

Si des « lieux lesbiens » s'inventent et sont parfois revendiqués, ils restent largement minoritaires et confinés. C'est donc dans ce contexte structurel qu'il faut situer les pratiques des usager·ère·s que j'ai observées. Replacer ces pratiques dans l'économie générale de la consommation nocturne permet d'analyser plus finement ses usages nocturnes : qui occupe l'espace, comment, et avec quelles implications pour celles et ceux qui souhaitent y circuler, y rester ou simplement y exister.

CHAPITRE 4

De la dissymétrie de l'occupation de la Main nocturne

Comme je l'ai mentionné au moment de présenter ma méthode d'observation, je me suis inspirée des travaux de Cardelli (2021) et de Hernandez, Faure et Luxembourg (2020) pour catégoriser les « pratiques d'occupation de l'espace » que j'ai pu observer : station debout ou assise versus marche, amplitude des mouvements, laisser ou non des traces de son passage, se tenir en groupe, céder le passage ou non, etc. Pour organiser mes données sur ce thème, j'ai distingué les pratiques selon le sexe attribué aux individu·e·s observé·e·s et selon qu'elles étaient le fait d'individu·e·s ou de groupes.

Ce chapitre consiste donc à rendre compte de ces pratiques sexuées (masculines et féminines) d'occupation de l'espace, depuis les plus récurrentes (les hommes seuls ou en groupe qui occupent l'espace au sens premier du terme, les femmes seules qui passent, les groupes mixtes) jusqu'aux plus exceptionnelles (les femmes seules qui ne passent pas mais qui restent). J'exposerai d'abord les pratiques des individu·e·s que j'ai catégorisé·e·s comme hommes, puis celles des individu·e·s que j'ai catégorisé·e·s comme femmes.

Je laisse ici de côté les pratiques féminines non mixtes d'occupation de l'espace, qui seront traitées dans le chapitre VI.

4.1 Les pratiques par lesquelles les hommes occupent l'espace

D'abord et avant tout, ce sont les hommes (les individu·e·s que j'ai catégorisés comme tels) qui sont les plus nombreux sur le boulevard Saint-Laurent nocturne durant les périodes observées. Les femmes sont quasi systématiquement minoritaires, à l'exception des sections Duluth/Bagg (catégorisée comme « lieu lesbien »), dans laquelle les femmes sont majoritaires, et Saint-Joseph/Villeneuve, où il existe une forme de parité. Tant et si bien que mes observations portent davantage sur les hommes. Comme nous le verrons, ce sont surtout les femmes seules qui sont

minoritaires ; elles deviennent plus nombreuses lorsqu'elles se déplacent en groupes mixtes ou non mixtes.

Sur un total d'un peu plus de 100 scènes observées, 19 ne concernent que des femmes (le plus souvent en groupe), contre 33 qui concernent des hommes (seuls ou en groupe). Parmi ces 19 observations de femmes, 5 portaient sur des groupes immobiles, 11 sur des groupes en mouvement dans le boulevard et 3 sur des femmes seules. Pour ce qui est des 33 observations d'hommes, 21 d'entre elles concernaient des hommes immobiles (12 groupes d'hommes et 9 hommes seuls), le plus souvent à proximité des bars et des clubs, contre 12 qui concernaient des hommes mobiles (8 hommes seuls et 4 groupes d'hommes). Les hommes sont donc majoritaires, qu'ils fréquentent Saint-Laurent seuls ou en compagnie.

Par ailleurs, comme le montrent amplement les travaux d'Yves Raibaud (2015) sur les usages masculins de l'espace public urbain, sur Saint-Laurent comme ailleurs, les hommes occupent l'espace physique et sonore et déploient des pratiques désormais bien documentées d'appropriation de cet espace. Dans un premier temps (4.1.1.), je présenterai les formes individuelles les plus banales et ordinaires d'occupation masculine de l'espace ainsi que les tensions viriles entre pairs (Ibid.) qu'elles peuvent susciter et que j'ai observées. J'exposerai ensuite les pratiques d'occupation qui relèvent des groupes d'hommes, en insistant sur ce que l'on pourrait appeler des pratiques d'obstruction ou d'accaparement de l'espace (4.1.2.). Enfin, ce sont les traces matérielles et immatérielles laissées par les hommes qui retiendront mon attention (4.1.3.).

4.1.1 L'appropriation active de l'espace par les hommes

Comme le soutient Lieber (2008), l'appropriation masculine de l'espace public nocturne s'exprime d'abord par le simple fait d'occuper physiquement et symboliquement les lieux, d'y circuler ou d'y flâner, banalement et sans être inquiété. Loin d'aller de soi, cet usage banal et ordinaire, celui qui nous est justement présenté comme la norme, exprime une liberté de mouvement, une libre disposition de soi que la ville accorde historiquement aux hommes en tant que sujets. Ne pas être inquiété, ni préoccupé par la manière dont on occupe l'espace, est précisément le signe d'une position dans les rapports sociaux : une position majoritaire, celle des corps qui n'ont pas besoin

de se justifier (Allessandrin, Dagorn, & Cesar-Franquet, 2017), de se rendre invisibles ou de se protéger.

Cette insouciance, que met en lumière David Le Breton (2012) lorsqu'il explique que, peu importe l'endroit dans lequel un homme se trouve, il pourra marcher sans crainte, doit donc être comprise comme le produit d'un rapport sexué à l'espace, produit par les rapports sociaux de sexe. Et cette « insouciance », je l'ai systématiquement observée sur le boulevard, comme le montrent ces quelques extraits.

Note d'observation du 4 mai 2024 vers 00h15, section Marie-Anne/Rachel

Un jeune homme s'allonge sur les bancs du parc du Portugal, sur le boulevard Saint-Laurent, après avoir bu une canette d'alcool. Il fait une sieste de quelques minutes, puis repart en direction d'un club.

Note d'observation du 24 août 2024 vers 20h30, section Milton/Sherbrooke

Un homme seul descend lentement le trottoir en direction de la rue Sherbrooke, une cigarette à la main. Il s'arrête un instant devant une vitrine éteinte, regarde son reflet, puis reprend sa marche. Il s'arrête à nouveau, jette sa cigarette et s'assoit par terre, sur le rebord du trottoir. Il y reste pendant quelques minutes sans bouger, sans utiliser son téléphone. Les personnes autour ne semblent pas réagir.

De cet usage insouciant découle d'autres pratiques d'occupation du boulevard Saint Laurent.

Notes d'observation du 22 juin 2024 vers 21h15, section Prince Arthur/Milton, près du Sumi Dojo

Un homme seul se tient sur le boulevard Saint-Laurent, près du restaurant japonais Sumi Dojo, en train de fumer une cigarette et de téléphoner en même temps. Il est habillé d'un pantalon noir et d'un polo rayé rose et bleu foncé. Il parle fort (sa conversation est sérieuse ; elle semble porter sur des papiers importants qu'il doit remettre). Il est rejoint à l'extérieur par un autre homme (jeans bleu clair, t-shirt blanc) qui sort une cigarette. Ils ne semblent pas se connaître. Le premier continue de parler au téléphone, et sa voix se fait de plus en plus forte. Le second s'approche

et lui demande de baisser d'un ton. L'homme au téléphone s'excuse avec un air agacé : « Ok, désolé. » Aucun des deux ne porte la moindre attention à moi.

Parler fort sur la rue Saint-Laurent constitue une forme d'occupation de l'espace qui a de facto des incidences sur les autres. En l'occurrence, j'entendais tout ce que l'homme au téléphone disait, et ce même scénario s'est produit à plusieurs reprises, quelles que soient les sections observées. De surcroît, le plus souvent, cette occupation sonore est tolérée. À cet égard, la scène que je viens de décrire est un contre-exemple. Or, elle me semble significative : sans même connaître l'homme au téléphone, le second s'autorise à intervenir verbalement, son ton restant relativement calme, comme si cette intervention était elle aussi banale : une sorte de régulation des usages de l'espace entre pairs dans un contexte où la confrontation directe est socialement possible, voire attendue (Buford May, 2014). Certes, le premier est agacé et le montre, mais il s'excuse tout de même auprès du second, toujours sans me considérer.

Par contraste, j'ai relevé quatre interactions conflictuelles entre hommes qui concernaient bien l'usage, voire la propriété, des espaces.

Note d'observation du 1er juin 2024 vers 22h10, section Prince Arthur/Milton

Un groupe de jeunes hommes (4 personnes) discute près du pub. Je les entends de loin car ils parlent fort. Je les entends se disputer. Il est question de la taille de leurs tables respectives dans le bar. Ils parlent fort en anglais depuis environ trois minutes. J'entends : « Okay, but man, if you wanted to bring that many people in, you should have asked for a reservation, you don't own this fucking bar, man! ». Un autre lui répond : « Man, why are you shouting like that? It's not a big deal. Also, you don't own the fucking bar either. So, get outta my way and let me have fun with my friends inside. ». La discussion finit après ça et l'homme accusé d'appropriation de l'espace rentre dans le bar, laissant l'autre homme, qui avait visiblement l'air contrarié, seul sur le boulevard. Ce dernier peste, mais un autre homme arrive pour lui demander si tout va bien. Il ne répond pas et rentre lui aussi dans le bar.

Notes d'observation du 16 août 2024 vers 20h45, section Rachel/Duluth

Deux hommes, dans la vingtaine, se disputent bruyamment à la sortie du Patati Patata. Leur sujet de discorde porte sur leur place dans la file d'attente pour commander leur nourriture (ce restaurant a toujours une file d'attente durant la fin de semaine, de 20h environ jusqu'à son heure de fermeture). Je n'ai pas pu noter l'entièreté de leur échange, mais l'une des phrases qui revenait le plus était : « C'est pas une question d'avoir payé ou pas, c'est une question de respect. Tu coupes pas une file comme ça. ». Les autres personnes dans la file ne réagissent pas. De même, les passant·e·s ne relèvent pas l'interaction.

Parler fort, se disputer sans retenue en plein milieu du boulevard, s'interpeller, tout cela est banal, toléré, voire attendu lorsque cela se passe entre hommes (Navarre & Ubbiali, 2018).

Les hommes peuvent entrer en compétition pour l'occupation de l'espace. L'enjeu de ces compétitions n'est pas seulement matériel, mais aussi symbolique : il est question d'autorité sur l'espace (« you don't own this bar »). Le contrôle de l'espace constitue donc bien un enjeu des affrontements entre hommes, mais il ne s'agit pas d'une simple démonstration de force ou d'ego. Ces batailles supposent et reposent sur une forme d'égalité entre pairs et surtout sur une conscience partagée, un sens de sa place qui est identique en tant qu'homme. En d'autres termes, s'il y a rivalité, c'est que, paradoxalement, tout le monde ici peut revendiquer l'espace. Qui plus est, se disputer dans l'espace public est une manière de se l'accaparer et de réaffirmer ce statut de sujet (Massey, 1994).

4.1.2 Des hommes en groupe : l'obstruction comme forme de domination du boulevard Saint Laurent

La littérature existante sur les usages sexués de l'espace public montre abondamment en quoi les regroupements d'hommes, relevant du banal et de l'ordinaire (Comelli, 2013 ; Communauté urbaine de Bordeaux, 2011 ; Lapalud & Blache, 2019 ; Raibaud, 2012), structurent cet espace que l'on dit « public » et que l'on conçoit pourtant comme un espace « mixte ». Je reviens ici sur trois constats que j'ai dégagés de mes observations centrées sur les groupes d'hommes. Le premier renvoie à leur tendance à monopoliser des espaces en s'y stationnant. Il m'a été plus rare d'observer des groupes d'hommes en marche que des groupes d'hommes installés sur des portions de trottoirs, immobiles et empêchant les autres de circuler. Et lorsque les groupes d'hommes sont mobiles, ils

marchent lentement, tranquillement, ce qui a de nouveau pour effet de contrarier les pratiques des autres usager.ère.s.

Les deux scènes qui suivent sont des exemples significatifs de ces pratiques d'obstruction.

Notes d'observation du 17 mai 2024 à environ 23h10, section Guilbault/Prince Arthur.

Un groupe de six jeunes adultes, principalement des hommes, se rassemble à l'extérieur du Don B Comber. L'ambiance est détendue, mais un homme seul semble plus nerveux. Ses amis lui font des blagues pour tenter de détendre l'atmosphère. Le groupe est bruyant par rapport aux autres présents sur cette section du boulevard. Il prend une place conséquente sur le trottoir et ne laisse pas suffisamment de place aux autres usager.ère.s pour se déplacer sans encombre. Les autres usager.ère.s doivent marcher sur la route pour éviter le groupe.

Note d'observation du 24 août 2024 vers 00h, section Roy/des Pins, près du club Muzique

Deux groupes d'hommes se croisent et échangent quelques mots, chacun attirant l'attention par leur habillement distinctif. Le premier groupe est composé de trois hommes, tous vêtus de manière décontractée [...]. Face à eux, un autre groupe de quatre hommes se distingue par un style légèrement plus soigné [...].

Les deux groupes se croisent sur le trottoir, et une discussion informelle débute : « That's a really nice shirt you got here, man! », « What are you looking for tonight? ». Le groupe des hommes en tenue décontractée semble être plus bruyant et expressif dans son échange. Leurs gestes sont larges et leur façon de se tenir (jambes écartées, bras croisés, appuyés contre le mur le plus proche [...]) marque une occupation importante de l'espace.

Leur échange continue et les deux groupes, qui prenaient de la place sur le trottoir, se divisent en retrouvant leurs compositions de départ. Les deux groupes prennent toujours autant d'espace sur le trottoir, et de nombreuses personnes doivent marcher sur la route, avec les voitures et les autobus, pour les contourner (que ce soit dans le sens contraire ou dans le même sens que la marche du groupe). Les groupes d'hommes, en plus de prendre une certaine place sur le trottoir, marchent à une allure plutôt lente.

Di Méo (2012) a bien montré que ces pratiques constituent en elles-mêmes des modes d'appropriation de l'espace, qui, loin de traduire une attitude de passivité (d'attente, par exemple),

sont l'une des manifestations d'un droit sur l'espace : droit non seulement de l'occuper, mais aussi de le contrôler et de ne pas se préoccuper des autres, au point de structurer le rapport de ces derniers à l'espace. Ces attitudes collectives traduisent ainsi un rapport social matériel à l'espace qui les précède et qu'elles reproduisent (Badia, Bertrand, Carrera, Kertudo, & Gwiazdzinski, 2013 ; Détrez, 2002 ; Guillaumin, 1979). Très concrètement, les autres passant.e.s sont contraint.e.s de contourner le groupe, de négocier leurs usages de l'espace en fonction de ces groupes qui, comme tout ce qui est immobile, deviennent des parties intégrantes du décor urbain nocturne (Raibaud, 2018).

À de nombreuses reprises, j'ai observé des groupes d'hommes marchant sans se décaler lorsqu'ils allaient croiser un autre groupe ou d'autres personnes seules. Leurs marches sont lentes et légitimes. Ils prennent leur temps, ce qui témoigne de nouveau d'une mainmise sur l'espace public (Bondi, 1998 ; Comelli, 2013 ; Raibaud, 2015).

Mon troisième constat, qui concorde avec les travaux s'intéressant aux usages significatifs d'une domination masculine sur l'espace « public », renvoie aux traces matérielles (comme un mégot ou un objet jeté au sol) ou immatérielles (comme un sentiment d'insécurité provoqué par des cris et des confrontations physiques) que laissent les hommes derrière eux. Par ces petits actes, ils marquent à la fois symboliquement et physiquement leur emprise (Lieber, Maillochon, Orain, Poggi, & Nicole, 2003), et celle-ci n'est quasiment jamais contestée.

En voici un exemple :

Note d'observation du 1er juin 2024 vers 23h, section Saint-Cuthbert/Roy

À l'angle de la rue, près d'un petit café, un groupe de trois hommes se tient sur le trottoir. Ils ont l'air d'avoir une trentaine d'années : l'un porte un manteau en laine gris, un autre une veste en cuir noir avec des jeans délavés, et le dernier porte une chemise à carreaux légèrement trop large pour lui et des baskets blanches. Ils semblent être en pleine discussion, mais leur conversation ne paraît pas très sérieuse.

Alors qu'ils finissent de discuter, l'un d'eux sort un paquet de chips de son sac et, après en avoir pris une poignée, jette le reste du paquet au sol. L'emballage plastique tombe à quelques mètres de lui, mais il semble ignorer ce geste. Un autre homme, toujours dans le même état d'esprit décontracté, ouvre une canette de soda, boit une gorgée,

puis laisse tomber la canette vide à côté du paquet de chips. Le troisième homme, quant à lui, ne dit rien, mais observe la scène.

Les passants ne réagissent pas immédiatement. Certaines personnes évitent de regarder, d'autres essaient de contourner les déchets tout en continuant leur marche. Le groupe d'hommes semble détendu, presque indifférent à l'effet de leur comportement sur les autres. Ils se remettent à discuter sans prêter attention à la canette et à l'emballage qui gisent sur le trottoir. Quelques minutes passent et une autre passante s'arrête à proximité et remarque les déchets, visiblement agacée par la négligence. Elle jette un regard aux hommes, mais ne dit rien. Elle soupire et continue sa route en accélérant le pas, comme pour éviter tout conflit inutile.

Le groupe d'hommes, quant à lui, reste immobile, poursuivant leur conversation sans jamais regarder le sol où leurs déchets reposent. Aucun d'eux ne semble dérangé par la présence de ces objets jetés au sol, et ils ne paraissent pas se sentir responsables du désordre qu'ils ont créé.

Parmi les autres pratiques de marquage de l'espace déjà repérées ailleurs, j'ai compté plus de 100 crachats exclusivement masculins qui, selon Raibaud (2015) et Chapman (1995), relèvent d'une performance de la virilité, ainsi que 62 jets de mégot, pratiques observées aussi bien chez les hommes que chez les femmes, même si les femmes observées étaient moins souvent fumeuses (Navarre & Ubbiali, 2018). Enfin, j'ai eu 11 fois l'occasion de voir des hommes uriner sur les murs des bâtiments du boulevard Saint-Laurent, pratique qui serait le signe d'une confusion typiquement masculine entre espace privé et public, selon Molotch (2008).

En somme, mes observations rejoignent ce qui a déjà été établi. Chaque moment, chaque endroit où se retrouvent ces corps d'hommes constitue une « occasion sociale » (Goffman, 1963, p. 18) où les rapports de genre se négocient, se matérialisent et se redéfinissent. Ces moments sont souvent marqués par une forme de performance individuelle ou collective de la virilité (Raibaud, 2015). La ville nocturne constitue bien le théâtre d'une répétition quotidienne de cette occupation sociosexuée, où les corps des hommes non seulement coexistent, mais organisent la structure même de l'espace social par leurs déplacements, leurs regroupements, leurs postures et leurs gestes.

C'est cependant essentiellement par la mise en rapport de ces pratiques avec celles des femmes que l'on peut saisir la dynamique spatiale des rapports sociaux de sexe.

4.2 Traverser, éviter, se faire petite : les pratiques d'occupation des femmes du boulevard Saint Laurent la nuit

Là encore, il me faut préciser que les observations dont je rends compte ici ont été fortement orientées par mon tout premier constat : la surreprésentation des hommes et la sous-représentation des femmes, ainsi que par mes lectures.

Comme je l'ai d'emblée mentionné, le boulevard Saint-Laurent de nuit manque de femmes, ce qui pose la question des raisons de cette relative absence, question à laquelle mes observations ne permettent pas de répondre. En revanche, mes lectures m'ont conduite à m'intéresser aux stratégies individuelles d'évitement telles qu'elles sont repérables dans la manière dont les femmes usent de l'espace public d'abord (4.2.1.), aux groupes mixtes et non mixtes dans lesquels on les trouve le plus souvent (4.2.2.), puis aux exceptions : les femmes seules et les conditions de leur occupation « confiante » de l'espace (4.2.3.).

4.2.1 La pratique de l'évitement : un réflexe incorporé

Comprendre les pratiques d'occupation de l'espace public nocturne implique nécessairement un travail de mise en rapport des pratiques des femmes par rapport à celles des hommes, ces dernières ayant été analysées comme des pratiques de territorialisation dominante.

Les hommes sont donc les corps immobiles du boulevard Saint-Laurent, tandis que les femmes sont des corps sans cesse en mouvement (4.2.1.1.). De plus, si les femmes sont reléguées à certains domaines de l'espace public en amont, notamment par la socialisation au danger (Comelli, 2013 ; Delphy, 1997 ; Di Méo, 2012 ; Lieber, 2008 ; Rivière, 2019), cela a un impact sur leurs pratiques d'occupation de l'espace : leurs pratiques individuelles deviennent fuyantes, méfiantes et craintives (Cattan, 2012 ; Comelli, 2013 ; Hernandez Gonzalez, Faure, & Luxembourg, 2020) (4.2.1.2.).

4.2.1.1 La pratique de l'évitement : un réflexe incorporé

Les recherches qui s'intéressent aux « peurs féminines » montrent que la socialisation au danger n'a pas seulement pour effet de confiner les femmes et de limiter leurs usages de l'espace public (Comelli, 2013 ; Delphy, 1997 ; Di Méo, 2012 ; Lieber, 2008 ; Rivière, 2019), elle a aussi un impact sur leurs pratiques d'occupation de cet espace, souvent fuyantes, parfois méfiantes et craintives

(Cattan, 2012 ; Comelli, 2013 ; Hernandez Gonzalez, Faure, & Luxembourg, 2020). L'analyse de ces pratiques permet de documenter les moyens qu'elles se donnent pour accéder aux différents lieux de la ville comme elles le peuvent ; elles sont autant de manières de négocier une forme de présence dans un espace « public » qui ne leur est pas entièrement accessible (Di Méo, 2012). De fait, les marches des femmes solitaires sont rapides.

Notes d'observation du 24 août 2024 vers 23h30, section Marie-Anne/Rachel, sur le trottoir devant MFitness

Une femme marche rapidement sur le boulevard Saint-Laurent, seule, se faufilant parmi la foule. Elle porte un manteau long, noir et épais. Quand elle n'utilise pas son téléphone, ses bras sont croisés sur son plexus solaire. Le manteau est sobre, élégant, et sa longueur cache la majeure partie de son corps. Bien qu'elle semble pressée, elle ne perturbe pas le rythme de la rue. Ses pas sont nets et assurés, elle avance d'un bon pas, mais sans courir. Son regard est fixé à l'horizon, ses traits sont concentrés, presque tendus, comme si elle réfléchissait ou cherchait quelque chose. Elle porte des écouteurs sur les oreilles et semble vouloir s'isoler dans la foule, évitant contacts et distractions. À peine un sourire échangé, aucun regard furtif vers les passants qu'elle croise.

Au moment où elle passe devant un groupe de jeunes qui attendent près d'une porte de bar, un des hommes la regarde brièvement, mais elle ne réagit pas. Aucun signe d'intérêt ne transparaît sur son visage. Elle continue son chemin d'un pas rapide, ses mouvements restant fluides. Sa posture droite et son air déterminé la rendent un peu distante, comme si elle ne faisait pas partie du paysage nocturne du boulevard Saint-Laurent, mais qu'elle n'y était que de passage.

Elle marche le long des murs, évite les passant·e·s et tente de ne regarder personne sur son passage. Lorsqu'un groupe de personnes la croise, elle les laisse passer ou s'arrête pour ne pas gêner leur progression.

L'observation sélectionnée est représentative de la majorité de mes observations concernant les marches des femmes seules : elle est avant tout rapide, dirigée (longeant les murs), recroquevillée sur elle-même, comme le suggèrent les écouteurs ou les bras croisés sur le plexus solaire, et concentrée (le téléphone). Cette femme passe, traverse ; sa marche ne « prend pas de place » et sa présence ne va pas durer, elle exprime que cet espace n'est pas à elle (Cardelli, 2021 ; Comelli, 2013). Cette marche illustre bien la manière dont les femmes ont appris à occuper des espaces

périphériques plutôt que centraux (Di Méo, 2012 ; Hernandez Gonzalez, Faure, & Luxembourg, 2020). Surtout, elle contraste avec le stationnement et les marches tranquilles des hommes.

Au cours de mes observations, les femmes laissent le plus souvent passer les autres : elles cèdent leur place, littéralement et symboliquement (Di Méo, 2013). Non seulement leur marche n'est pas lente ou contemplative, mais elle est motivée et performée comme telle : elles vont rapidement vers un point B. Il s'agit là d'une première stratégie de sécurisation bien documentée (Cattan & Leroy, 2010).

Si, au commencement de mon enquête, je pensais qu'il serait difficile de rendre compte, par la simple observation, des pratiques mises en place pour pallier la peur ou adopter des stratégies de défense, il en a été tout autrement. Les femmes seules adoptent des stratégies qui sont bel et bien visibles dans leurs déplacements, leur langage corporel et la manière dont elles interagissent.

D'abord, les techniques d'anticipation se voient dans les trajets.

La pratique féminine quotidienne de la nuit ne répond pas à des logiques de distance à parcourir, mais à l'évaluation d'un parcours perçu comme plus ou moins « sûr ». Les facteurs déterminant ce choix sont, sans surprise, la lumière, la morphologie du tissu urbain et l'altérité (une rencontre non désirée) (Hernandez Gonzalez, Faure, & Luxembourg, 2020, p. 16).

Ainsi, j'ai pu observer de nombreuses femmes seules éviter les sections occupées par des groupes d'hommes, emprunter d'autres chemins, parfois même moins éclairés, perpendiculaires au boulevard Saint-Laurent. Une autre technique consiste à se diriger vers des lieux où d'autres femmes sont présentes, à accélérer le pas (observé un total de 41 fois dans l'ensemble de mes observations) ou à regarder droit devant soi ou ses pieds pour éviter les regards des autres. Ces pratiques de sécurisation sont omniprésentes dans mes notes concernant les femmes seules.

La vigilance se constate notamment à travers des sursauts (observés par exemple lorsqu'elles sont interpellées) et des regards en arrière (observés plus d'une centaine de fois dans l'ensemble de mes observations).

À ces pratiques banales s'ajoutent des pratiques moins ordinaires : fuite et utilisation d'un spray au poivre, dont j'ai été témoin à quatre reprises. Dans ces quatre occurrences, les femmes répondaient à une agression, sujet auquel je reviendrai.

4.2.1.2 Les groupes mixtes : entre sécurité de l'occupation et invisibilisation des corps des femmes

Nous l'avons vu : si les femmes sont peu visibles lorsqu'elles sont seules, elles apparaissent plus fréquemment en groupes, qu'ils soient mixtes ou non mixtes¹⁴. Ces pratiques d'occupation en groupe ne sont pas anodines : elles traduisent des formes spécifiques d'adaptation (Cardelli, 2021), de contournement (Comelli, 2013), voire de réappropriation partielle de l'espace urbain nocturne par ces groupes (Held, 2015).

Ces groupes composés de femmes sont plus souvent mixtes, avec une proportion d'environ trois quarts de groupes mixtes contre un quart de groupes non mixtes¹⁵, sur lesquels je reviendrai dans un chapitre subséquent. Ce sont donc les femmes accompagnées par des hommes qui m'intéressent maintenant, à partir d'une première scène :

Notes d'observation du 22 juin 2024 vers 22h45, section Saint-Joseph/Villeneuve

Contexte d'observation et démarche : je n'ai pas noté le contenu précis de la discussion, qui portait sur la Palestine lors de cette observation. Cependant, il est à souligner que les discussions politiques sont fréquentes dans cette section du boulevard Saint-Laurent.

À 22h45, un groupe de jeunes adultes (4 hommes et 2 femmes) se trouve à l'extérieur de la Casa Del Popolo, discutant avec animation. La conversation s'oriente rapidement vers des sujets politiques, en particulier la situation en Palestine. Les femmes du groupe participent activement, soulignant l'importance de la solidarité internationale et des actions engagées. Un homme, un peu plus âgé, écoute attentivement et soutient leurs opinions. Un autre homme, qui venait de sortir du bar pour fumer, intervient dans la discussion en critiquant un aspect du débat. Les

¹⁴ Par mixte j'entends parler des groupes présentant à la fois des hommes et des femmes. Par non mixte, j'entends parler des groupes présentant uniquement une classe sociale de sexe.

¹⁵ Ces données ne s'appliquent qu'aux groupes dans lesquelles il y a des femmes et non à l'ensemble des groupes observés dans le boulevard Saint Laurent durant ma recherche.

femmes, sans hésiter, le reprennent calmement, lui expliquant qu'elles ne partagent pas son point de vue. L'homme se retire discrètement, et la conversation se poursuit sur un ton plus serein.

Notes d'observation du 16 août 2024 vers minuit, section Rachel/Duluth

Aux alentours de minuit, un groupe d'amies fait la queue pour commander à manger. Une des femmes du groupe, visiblement fatiguée ou légèrement ivre, s'appuie sur un homme (1) de son groupe, qui la soutient de manière protectrice. Un homme (2), qui semble extérieur au groupe, s'approche et lui adresse une question, manifestant une intrusion dans leur espace immédiat. L'homme (1) intervient rapidement, un peu agacé, pour répondre à sa place : « Elle va bien, t'inquiète ». L'homme (2) insiste : « Je lui pose la question à elle », réaffirmant sa volonté de s'adresser directement à la femme. L'homme (1) ne relâche pas sa posture protectrice et répond fermement : « Tu peux passer ton chemin. Vraiment. » Face à cette régulation claire et immédiate, l'homme (2) s'exécute et reprend sa route.

Il est désormais bien établi en sociologie que la présence d'hommes auprès de femmes régule leur exposition aux autres hommes tout en réduisant leur capacité d'agir collectivement et de se constituer en sujet. En groupes mixtes, les femmes sont partiellement « protégées », c'est-à-dire dépendantes, d'où cette ambivalence de la mixité : elle peut sécuriser et offrir un lieu d'expression possible, mais au prix d'une autonomie amoindrie pour les femmes.

Inversement, un homme m'a interpellée lors d'une de mes observations pour me demander si je « prenais des notes sur lui ». À la suite de quelques échanges au sujet de ma recherche, il finit par me dire : « les mecs font plus attention à leur comportement quand il y a des filles avec eux. » Faire attention ici peut se comprendre comme une renégociation de leur occupation de l'espace : ne plus simplement le concevoir comme un espace à conquérir, mais comme un espace de partage possible, comme le conçoit Yves Raibaud (2018). Les groupes mixtes changent l'occupation des femmes non pas par leur fait, mais par la prise de conscience des hommes de leur propre place dans le milieu urbain.

On voit bien par ces quelques exemples que les comportements des femmes dépendent largement de ceux des hommes.

4.2.2 Les solitudes des femmes : une présence rare dans le boulevard Saint Laurent

La présence d'une femme seule dans l'espace public nocturne est un fait rare, et sa rareté est révélatrice (Nash, 2001). Elle ne dit pas seulement quelque chose du boulevard Saint-Laurent comme lieu d'occupation par les hommes ; elle met en lumière la manière dont la solitude féminine dans la ville est rendue socialement suspecte (Gardner, 1995), voire transgressive (Clair, 2012).

Notes d'observation du 17 mai 2024 vers 2h, section Bagg/Duluth

Une femme que je catégorise comme lesbienne (apparence masculine, habillement ample, cheveux courts, bague au pouce) se tient immobile sur le trottoir, appuyée contre un mur, tandis qu'elle observe les va-et-vient des passants. Elle semble être en attente de quelqu'un.e. Elle ne bouge pas et ne semble pas interagir avec les autres, mais sa présence dans l'espace public se distingue par une posture qui semble défier les regards des hommes qui la croisent. Cela dure environ quinze minutes.

Si cette femme retient mon attention, c'est justement parce qu'elle se tient seule, immobile, et que cette configuration m'a rarement été donnée à observer (avec une occurrence de seulement trois observations) : elle n'est ni en mouvement, donc pas en « passing by » (Gardner, 1995), ni à une terrasse en train de consommer, et elle n'est pas accompagnée. Sa pratique constitue un contre-exemple au regard de l'ordinaire, marginale précisément à cause des logiques de distribution de l'espace et de l'occupation masculine de la ville nocturne (Bourdieu, 1998 ; Brak-Lamy, 2014).

Toutes ces observations mènent à considérer les interpellations verbales, les gestes de harcèlement et les violences physiques comme un continuum qui structure l'espace public (Dekker, 2019 ; Lieber, 2008 ; Mihindou, 2014 ; Dumerchat, 2023). Face à ces pratiques, les femmes développent des stratégies d'auto-défense symbolique et matérielle, qu'il s'agisse de réponses verbales, d'interventions entre pairs, ou de tactiques pour préserver leur sécurité et leur visibilité dans l'espace urbain (Hernandez Gonzalez, Faure, & Luxembourg, 2020 ; Raibaud, 2015). C'est cette

variété de réponses, à la fois individuelles et collectives, que je propose ensuite de détailler et d'analyser.

CHAPITRE 5

Les réponses au harcèlement de rue

Au sujet des violences de genre telles qu'elles se manifestent dans la société québécoise, Mélusine Dumerchat (2023) explique :

A contrario du traitement médiatique pour lequel ces violences sont autant de faits divers, les recherches existantes comme les statistiques disponibles démontrent qu'elles ne s'exercent pas de manière aléatoire, contre n'importe qui. La majorité de ces violences sont le fait d'hommes, si bien que l'on parle de violences masculines, exercées contre des femmes et des filles (Romito, 2006). Leur récurrence et leur accumulation indiquent qu'elles ne constituent pas des faits isolés, mais qu'elles s'inscrivent dans le continuum des violences basées sur le genre (Kelly, 1988). Les différentes formes de violence (harcèlement au travail, dans la rue, violence conjugale, familiale, etc.) composent en fait les différentes facettes d'un même système : le patriarcat. Les travaux sur le sujet les comprennent donc comme le marqueur d'un rapport de pouvoir et les expliquent par l'organisation sociale, puisqu'il s'agit là d'un problème social, systémique. Ainsi, ce type de violence ne répond pas à une pulsion biologique ou pathologique et n'a rien d'accidentel, mais constitue plutôt une forme de contrôle social des femmes (Hanmer, 1977). Au nombre des formes prises par ces violences, le harcèlement de rue est une pratique fréquente qui intervient très tôt dans la vie des femmes et qui structure profondément leur rapport à l'espace public. (Mélusine Dumerchat, 2023, p.1-2)

Dans ce chapitre, ce sont principalement les pratiques que j'ai interprétées comme des formes de réponse politique au harcèlement de rue que je souhaite présenter. Cependant, avant de les exposer, je reviens, à des fins d'illustration, sur quelques-unes des pratiques masculines qui participent du continuum des violences de genre et du phénomène de « harcèlement de rue » (Dekker, 2019 ; Lieber, 2008 ; Mihindou, 2014 ; Dumerchat, 2023), que j'ai moi-même observées.

5.1 Une cartographie des pratiques de harcèlement : du regard masculin à l'agression

Quand des individus entrent en présence immédiate les uns des autres dans des circonstances où il n'est pas exigé d'eux qu'ils communiquent par la parole, ils ne s'engagent pas moins, inévitablement dans un genre de communication. En effet, un sens est attribué à certains éléments de la situation, qui ne sont pas nécessairement liés

à des échanges verbaux. Ceux-ci incluent des apparences corporelles et des actes personnels : le vêtement, la posture, le mouvement et la position, le niveau sonore, les gestes physiques comme le signe de la main ou les salutations, les décorations faciales et les expressions émotionnelles. (Goffman, 1963, p.31)

Comme le mentionne Bourdieu dans *La domination masculine* (1998), elle se manifeste sous des formes variées qui ne se réduisent nullement aux pratiques ouvertement hostiles ; et, comme le signale la citation de Goffman placée en exergue, les formes de communication (y compris celles qui consistent à communiquer la domination elle-même) ne sont pas seulement verbales et n'impliquent pas toujours de contacts physiques. L'absence d'emprise physique ne signifie cependant pas que les corps ne sont pas en jeu, comme le montrent bien les recherches sur le harcèlement de rue. Des regards appuyés, qui ciblent très directement les corps des femmes, jusqu'aux prises en main de parties de ces corps, les formes de harcèlement sont nombreuses dans mes observations.

Des hommes qui fixent des femmes¹⁶, j'en ai observé beaucoup. Sans doute parce que je fixais moi-même ces regards, le concept de *male gaze* (Mulvey, 1990), initialement formalisé au sujet du regard cinématographique, m'est rapidement venu à l'esprit ; comme si les hommes étaient en quelque sorte les réalisateurs des scènes que j'observais. Leurs regards, qui, comme une caméra, découpent les corps des femmes en morceaux, produisent le cadre dans lequel la scène va se jouer.

Notes d'observation du 6 septembre 2024 vers 22h, section Villeneuve/Mont-Royal, proche du A-Maze

Vers 22 h, un petit groupe de trois hommes semble discuter bruyamment de sports et d'événements récents (ils semblent parler de hockey mais surtout des Jeux olympiques. Je déduis qu'ils sont français par la façon dont ils décrivent la victoire de Léon Marchand en natation ainsi que par leur accent, que je partage). Ils se trouvent en face du A-Maze (un établissement d'escape game).

Les trois hommes portent des polos (un rose pâle, un bleu foncé et un noir) et des vestes (une en jean, une longue et un bomber) assorties à des jeans. En marchant sur le trottoir, deux jeunes femmes passent près d'eux. L'un des

¹⁶ En quelque sorte, dans un mouvement dialectique et ironique, je regardais les sujets de ma recherche regarder d'autres sujets.

hommes lance une remarque sur la tenue de l'une des femmes : « J'aime beaucoup ce style sur les meufs. ». Celle-ci ne s'arrête pas (elle ne semble pas l'avoir entendu).

Les hommes débattent des « styles de meufs » qu'ils trouvent beaux et semblent en désaccord. S'ensuit un débat sur la façon d'approcher une femme pour la draguer dans la rue. L'un d'eux dit : « De toute manière, il vaut mieux tenter que de laisser passer sa chance, dans le pire des cas elle s'en souviendra pas parce qu'on est tellement tous plus focus sur nos propres vies qu'on oublie à qui on a parlé pour si peu de temps. ». Les deux autres hommes acquiescent et se lancent le défi de parler au plus de femmes possible durant leur prochaine sortie.

Ils semblent se diriger vers leurs logements respectifs après avoir passé une partie de leur soirée dans l'établissement d'escape game. Mon observation se termine ici.

Cette conversation sur « leur style de meufs » fait écho à ce que Mulvey (1990, p. 33) désigne comme « woman as image, man as bearer of the look ». Il m'a semblé que cette forme de communication était d'autant plus fréquente dans mes notes que, comme on l'a vu, le boulevard Saint-Laurent la nuit se veut récréatif et permissif. Cette permission, ou cette autorisation que se donnent collectivement le groupe d'hommes dont il est question dans cette note, est d'ailleurs explicitée par l'un d'entre eux : « De toute manière, il vaut mieux tenter que de laisser passer sa chance, dans le pire des cas elle s'en souviendra pas parce qu'on est tellement tous plus focus sur nos propres vies qu'on oublie à qui on a parlé pour si peu de temps. » Ce qui est frappant dans cet extrait, c'est qu'il illustre parfaitement une conscience masculine claire mais déniée de harceler : « dans le pire des cas elle s'en souviendra pas ».

On comprend, par ailleurs, que leur « style de meufs » se saisit au premier regard. Là précisément s'exprime et s'actualise cette réduction des femmes à des corps, telle qu'elle a été théorisée par Guillaumin (1978).

Cette scène est aussi significative des apprentissages entre hommes de la domination masculine, par lesquels ils se construisent et se donnent à voir comme des sujets virils de désir hétérosexuel.

Le pouvoir sexuel masculin s'exprime aussi par une attitude ou attribut : la virilité. Définie au premier chef comme la masculinité elle-même, la virilité a pour sens

secondaire la vigueur, le dynamisme (inévitavelmente aussi dénommé « contrainte » dans le dictionnaire patriarcal). La vitalité inhérente à la virilité comme attribut est tenue pour une manifestation exclusivement masculine de l'énergie, essentiellement sexuelle de nature, biologique d'origine, attribuable au pénis lui-même. Il s'agit, en fait, d'une expression d'énergie, de puissance, d'ambition et d'affirmation. Définie par les hommes et vécue par les femmes comme une forme du pouvoir sexuel masculin, la virilité est une dimension d'énergie et d'épanouissement personnel interdite aux femmes. (Dworkin, date , p.103)

Les hommes accompagnent très souvent ces regards qui prennent donc, au sens littéral du terme, les corps des femmes pour objets, avec des gestes tels que des sifflements (observés 22 fois) ou des clin d'œil (observés plus d'une centaine de fois). Ces gestes sont fréquemment suivis d'autres formes de communication entre hommes cette fois-ci, entre ceux qui en sont les auteurs et d'autres qui pourraient en être auteurs (rires complices, accolades après coup) : des échanges où l'on se transmet des marques de validation d'une virilité partagée. De toute évidence, sur mon terrain, lancer un clin d'œil à une femme suscite des démonstrations de solidarité ou de complicité entre hommes.

Mimer une pénétration avec ses doigts (observé une seule fois), montrer son entrejambe (observé huit fois), envoyer des baisers (observé six fois) sont autant de pratiques qui ne semblent pas majoritairement perçues comme des agressions sexuelles. Une seule et unique fois, j'ai vu quelqu'un répondre à ce type de geste (j'en parlerai plus précisément dans la partie sur les hommes qui réagissent aux violences).

Le plus souvent, il ne se passe rien, comme ce 1er juin 2024 vers 20h30 dans la section Marie-Anne/Rachel, où un homme arrête sa marche pour se retourner ostensiblement sur un groupe de femmes qui marchent. Il les suit du regard sur plusieurs mètres avant de leur lancer un baiser mimé, accompagné d'un geste de la main pointant son entrejambe.

À treize reprises, j'ai observé des hommes suivre des femmes.

J'ai déjà souligné dans le chapitre IV que les hommes occupent l'espace sonore. Leurs voix dominant, percent le brouhaha nocturne, et se dirigent le plus souvent non pas vers d'autres hommes mais vers les femmes : compliments appuyés toujours sur le physique, injonctions à sourire, tentatives de séduction non sollicitées. Les exemples d'interpellations verbales sont

nombreux dans mes notes. En voici deux tout à fait banals, correspondant à des interpellations de femmes en groupe.

Notes d'observation du 24 août 2024 vers 00h45, section Prince Arthur/Milton, près du club La Porte

Un groupe de trois femmes marche ensemble en direction de la discothèque La Porte. Elles sont maquillées et vêtues de tenues de soirée, très à l'aise dans l'espace public. Elles semblent engagées dans une discussion légère : « Tu prévois de faire quoi avant la rentrée ? ». Lorsqu'elles passent devant plusieurs groupes d'hommes, ceux-ci échangent des regards insistants.

Le groupe de femmes s'arrête devant la discothèque La Porte. Des groupes d'hommes, qui étaient en train de fumer à l'extérieur, regardent le groupe de femmes avec insistance. Les qualificatifs fusent pour décrire ces dernières : « beautiful », « sexy », « hot ». L'une des femmes semble plus à l'aise et échange un regard avec un homme dans un des groupes. Les autres femmes du groupe paraissent plus réticentes à l'idée de croiser le regard des hommes, et certains gestes de défense sont visibles dans leur comportement : remettre sans cesse sa jupe en place, croiser les bras pour refermer sa veste sur ses vêtements.

L'observation prend fin lorsque les femmes entrent enfin dans la discothèque.

Notes d'observation du 15 juin 2024 vers 00h15, section Mont Royal/Marie Anne

Il est environ 00h15. La rue est pleine de vie, avec des groupes de personnes qui marchent, rient et vont d'un bar à l'autre. Les rues sont décorées pour l'occasion du festival Mural (qui a lieu chaque année à cette période). Au coin de la rue, près d'un restaurant, un homme d'une trentaine d'années marche seul. Il porte un jean foncé, une chemise bien ajustée et une veste en cuir noir. Il semble à l'aise, confiant, et les regards se tournent vers lui à mesure qu'il avance. Il jette un œil à chaque femme qui passe.

Alors qu'il marche, il croise un groupe de trois femmes qui discutent ; elles semblent avoir entre 20 et 25 ans. Il les observe un moment, puis s'arrête brusquement, se tournant vers elles. Avec un large sourire, il les interpelle : « Hey, how's it going, ladies? ». Son ton est décontracté, comme s'il se sentait à l'aise dans ce rôle, que je pense être celui de la séduction. Les femmes ne répondent pas immédiatement : l'une d'elles lève les yeux de son téléphone, l'autre garde la tête baissée, et la troisième semble complètement indifférente. Pourtant, l'homme ne semble pas perturbé

par leur silence. Au contraire, il persiste : « You all look like you're ready for a fun night, huh? ». Il laisse sa phrase en suspens, attendant une réaction, scrutant les expressions des femmes.

Au début, les femmes ne réagissent pas. Elles continuent de marcher en le contournant, sans même lui accorder un regard. L'homme les suit du regard, un peu plus insistant, comme si ce refus avait un goût de défi. Il n'est pas découragé et continue à marcher à leur rythme, maintenant la conversation : « C'mon, don't tell me you're not looking for a good time tonight? ». Une des femmes lève enfin la tête, un sourire ironique sur les lèvres, mais elle ne répond toujours pas. Les deux autres ne semblent pas s'en soucier et continuent leur marche en l'ignorant ouvertement.

Finalement, l'homme, un peu décontenancé mais pas prêt à abandonner, se tourne vers un groupe de jeunes hommes proches qui observent la scène. Il les rejoint rapidement, lançant un rire bruyant : « I swear, some girls just can't take a compliment these days. ». Les hommes ne réagissent pas, sans doute parce qu'ils n'ont pas compris la phrase ou qu'ils n'ont pas saisi que l'homme s'adressait à eux. L'homme qui suivait les femmes arrête alors de les suivre (et moi aussi).

Enfin, j'ai relevé 26 scènes de violences verbales contre des femmes ; j'en reprends deux ci-dessous.

Notes d'observation du 6 septembre 2024 vers 01h15, section Guilbault/Prince Arthur

Un groupe d'hommes, visiblement sous l'effet de l'alcool, se tient près de l'entrée du TRH. Leur attitude devient progressivement plus agressive. Alors qu'ils commencent à interagir avec un groupe de femmes qui attendent à l'extérieur, leurs propos deviennent insistants et déplacés : « What's up, ladies ? », « What's your name ? » (après plusieurs refus répétés), « Why are you making me ask again ? ».

Les femmes, au début assez calmes, échangent des regards nerveux, hésitant entre ignorer les hommes ou répondre. Une des femmes s'avance pour leur demander poliment de s'éloigner. Mais l'un des hommes réagit brusquement en la poussant à l'épaule et en lançant un commentaire désobligeant : « Who do you think you are ? ».

Les hommes rient. Les femmes semblent se resserrer les unes contre les autres, leurs visages fermés (angoisse, peur ou colère ?). L'un des hommes s'approche un peu trop près, et une femme réagit par un geste de défense, croisant les bras et reculant d'un pas.

La sécurité du lieu intervient. La fermeté de l'intervention désamorce la situation, et les hommes, visiblement irrités, s'éloignent en lançant quelques insultes (« prick », « dick », « bitch »), sans revenir en arrière. Mon observation se termine lorsque les femmes rentrent à nouveau dans le TRH après avoir fini leur discussion. Elles ne semblent pas avoir parlé de la situation qu'elles viennent de vivre.

Dans cette scène, le harcèlement devient incontestablement hostile (Dekker, 2019 ; Mihindou, 2014). En faisant une lecture transversale de l'ensemble des interpellations de femmes par des hommes, j'ai pu relever quatre grands registres d'interpellation.

Le premier registre porte sur l'apparence physique des femmes. Les hommes jugent, évaluent ou dénigrent les femmes, que ce soit pour souligner leur conformité ou non à leurs « styles meufs ». Les valeurs des femmes se mesurent ainsi à leur apparence (Clair, 2012 ; Lebugle Mojdehi, 2018), sous couvert de compliments (« bonne », « mignonne », « sexy », « hot ») ou d'insultes (« grosse truie », « dyke », « tranny », « Who would want someone that looks like you »).

Le deuxième registre consiste en la sexualisation des femmes, qui sont blâmées pour être soit « trop sexuelles » (« salope », « bitch », « whore », « your outfits can't lie about your intentions », « don't think you're fuckable when you look like that »), soit trop peu (« frigide », « prude », « princess », « attention whore »). On y trouve également des injonctions sexuelles directes : « suck my dick », « go fuck yourself ».

Le troisième registre cible les capacités intellectuelles et le discernement des femmes : elles sont traitées de « folles », « crazy bitch », « connes », « stupid girl » ou « hystériques ».

Enfin, un quatrième registre consiste à déshumaniser les femmes : « chienne », « truie ». Comme le montre Lebugle Mojdehi (2018), cette rhétorique permet de justifier les violences sexistes par un syllogisme fallacieux : si elle n'est pas humaine, alors c'est un objet ; or, les objets n'exigent pas de respect, donc il n'est pas nécessaire de respecter la femme.

Enfin, j'ai observé des agressions physiques. Dans la majorité des cas, lorsque des hommes interpellent des femmes pour un compliment ou pour demander une information, et que celles-ci

refusent l'interaction, les hommes deviennent violents, verbalement ou physiquement, à moins qu'ils ne soient arrêtés avant.

Notes d'observation du 17 mai 2024 vers 23h, section Guilbault/Prince Arthur, devant le TRH

Devant le TRH se trouve une file d'attente pour entrer dans le bâtiment, mélangeant les nouvelles admissions et les personnes qui sont sorties prendre l'air. La population me semble jeune (entre 18 et 25 ans).

Un groupe de trois hommes et deux femmes discute près de l'entrée du TRH. Les trois hommes portent des vêtements plutôt amples : des jeans baggy de nuances de bleu et des t-shirts amples, deux d'entre eux avec des noms de groupes de musique (Nirvana et Guns N' Roses), et un t-shirt blanc ample pour l'autre. Les deux femmes portent des vêtements « streetwear », moins amples : l'une un pantalon baggy taille basse et un crop top noir uni, l'autre un pantalon taille haute en jean avec un t-shirt à manches longues vert foncé.

Les trois hommes, visiblement ivres, se rapprochent d'un autre groupe de quatre femmes (groupe non mixte) à proximité pour engager la conversation. Ces femmes portent des vêtements plus moulants, notamment des jeans serrés, et toutes portent des vestes en cuir ou en jean.

Une des femmes refuse poliment, expliquant qu'elle souhaite juste attendre avant d'entrer dans le club et qu'elle ne souhaite pas discuter avec une personne inconnue. L'un des hommes (celui avec le t-shirt Nirvana) devient plus insistant, voire violent. Profitant que son ami continue de parler à l'une des femmes, il se met à côté d'elle et commence à lui toucher les fesses. La femme, qui subit l'agression sexuelle, se retourne vivement et commence à l'insulter : « Are you crazy? What do you think you're doing?? You have literally no right to do that right now! ».

Les trois amies de la victime (ou du moins les trois autres femmes qui l'accompagnaient) se joignent au flot d'insultes, non plus seulement contre l'agresseur mais contre tout le groupe d'hommes : « So you let your friend do that to our friend and you don't say anything about it? Typical men behaviour to be honest. We knew something like that might happen tonight, but we didn't think it would happen that early on! ».

Le groupe d'hommes tente alors de se justifier : « Damn it girls, calm down, it's just a hand and also what tells you that it's intentional of him? ». Un autre enchaîne, affirmant que son ami n'aurait aucunement envie de toucher une « girl like her », en regardant insistant le corps de la femme qui a subi l'agression. Un autre surenchérit : « If we had to touch someone in this group it would definitely be you », tout en pointant une autre femme du groupe du menton.

Les insultes continuent : les hommes commencent à utiliser des termes tels que « bitch », « suck my dick », « don't think you're fuckable when you look like that », tandis que les femmes ripostent avec « dickhead »,

« motherfucker », « rapist », « clown », « what would your mom think of your shitty behaviour you douchebag ». Tout ceci se déroule sous les regards inactifs des autres personnes présentes. Les deux femmes qui accompagnaient les hommes sont rentrées dans le TRH à un moment, et les autres personnes dans la file se contentent de regards indécis, semblant ignorer comment réagir.

Le ton monte d'un cran : jusque-là, l'interaction était audible à quelques mètres mais ne constituait pas une nuisance sonore pour le reste de la section. La scène dure environ cinq minutes et je commence à me demander si je devrais intervenir. Je ressens une culpabilité à prendre des notes sur l'agression, bien que ces observations soient pertinentes pour mon analyse et mon sujet de recherche.

Je décide d'avancer vers les deux groupes lorsque la sécurité du TRH intervient. Elle demande aux trois hommes s'ils ont payé leur entrée et les informe qu'ils devront partir en raison de leur comportement violent. Les femmes reçoivent la même consigne. Les hommes, visiblement en colère, semblent néanmoins respecter l'autorité et retournent chercher leurs affaires. Les quatre femmes, également en colère, disent à l'homme de sécurité : « That's not fair for us because we just defended our friend ». L'agent répond simplement que c'est son travail.

Les quatre femmes s'éloignent en discutant de l'injustice qu'elles viennent de vivre et se dirigent vers une section plus haute du boulevard. La femme qui a subi l'agression pleure, tandis que ses amies tentent de la réconforter. Les trois hommes sortent peu après, se dirigent vers une section plus basse du boulevard et semblent moins en colère, riant même et qualifiant l'incident de caprice pour attirer l'attention : « That was a bunch of attention whores here dude ».

Je termine mon observation, perturbée, et remonte le boulevard. Par souci de bienveillance, je rencontre les quatre femmes pour leur demander si elles ont besoin d'aide. Elles me répondent que non, ajoutant : « That's so sweet to ask », puis poursuivent leur marche. La dernière phrase que j'entends de la victime est : « I feel guilty now because we were having so much fun ».

Les violences verbales relevées dans cette interaction montrent bien que « [l']insulte sexiste n'est pas seulement une désignation de l'autre en fonction de son sexe, mais une manifestation de l'inégalité des rapports de sexe dans la société et un moyen de la maintenir » (Lebugle Mojdehi, 2018, p. 181), participant explicitement aux pratiques d'appropriation des corps. Le contraste entre la réaction des femmes et celle des hommes après l'incident est également frappant : tandis que les femmes restent marquées par l'agression (« I feel guilty now, we were having so much fun »), les

hommes en rien (« that was a bunch of attention whores here dude »). Ces comportements illustrent à quel point les actes de violence sont ordinaires pour leurs auteurs.

Interroger les pratiques d'interpellation dans l'espace public revient à examiner la manière dont les rapports sociaux de sexe s'incarnent à travers des interactions en apparence banales. Sur le boulevard Saint-Laurent, ces interpellations sont des manifestations concrètes de la domination masculine (Bourdieu, 1998). Elles participent à la mise en scène d'une classe des hommes en position d'appropriation du territoire, et d'une classe des femmes rendue visible, vulnérable et assignable par les regards et les gestes de leur classe antagoniste (Delphy, 1997).

Plusieurs concepts sont essentiels à l'analyse de ces dynamiques, prenant d'abord leur essence dans les interpellations non verbales (5.1.1). Le male gaze, tel que théorisé par Laura Mulvey (1990), structure les actions de la classe des hommes. S'y ajoutent la notion de violences et d'agressions, et le harcèlement de rue (Dekker, 2019 ; Lieber, 2008 ; Mihindou, 2014), entendu ici comme une modalité routinière d'appropriation de l'espace par la classe des hommes et une stratégie de rappel à l'ordre sexué.

De ces gestes découlent des paroles qu'il convient d'interroger (5.1.2). Ces interpellations verbales vont de la simple politesse à l'insulte, toujours dans un mouvement de continuité de l'appropriation : le droit des hommes de s'imposer aux femmes par leurs paroles. Les registres d'insultes utilisés par les hommes dans la Main feront alors l'objet d'une étude approfondie afin de comprendre les rapports qui sous-tendent ces interpellations et ces interactions.

5.2 Stratégies de réponse et résistances face à ces interpellations

Face aux interpellations, les femmes mobilisent différentes stratégies de résistance, de réponse et de protection : parfois en fuyant, parfois en s'appuyant sur des formes de solidarité entre elles, parfois en tentant de désamorcer les situations pour préserver leur sécurité. De même, certain·e·s hommes prennent également part à ces réponses, que ce soit en intervenant pour s'opposer à d'autres hommes ou en adoptant des postures critiques vis-à-vis des normes viriles dominantes (Raibaud, 2015). Ces réponses, bien qu'hétérogènes, révèlent la manière dont les rapports sociaux de sexe sont à la fois reproduits et négociés dans les interactions. Mes observations montrent donc

que les femmes élaborent des formes de réponses variées, allant de l'entraide à la confrontation directe. Ces réactions traduisent une conscience partagée de la domination masculine et une volonté, plus ou moins explicite, de la contester. Je m'attache ainsi à analyser ces gestes de défense et de solidarité comme autant de formes d'auto-défense symbolique et matérielle (Hernandez Gonzalez, Faure, & Luxembourg, 2020), révélatrices d'une conscience collective des rapports sociaux de sexe qui structurent le boulevard Saint-Laurent nocturne.

5.2.1 S'entraider : une forme de conscience de classe, celle d'être collectivement concernées

L'entraide entre femmes se présente comme un mécanisme clé de défense contre les violences de genre : on crée des opportunités pour permettre à une autre de fuir, on utilise des stratégies de diversion, on tente de changer de sujet pour détourner l'attention de l'agresseur, ou on se débrouille pour éloigner discrètement la victime de l'agresseur. On peut aussi recourir au signalement à d'autres usager.ère.s ou à des figures d'autorité. Sur mon terrain, les femmes témoins de violences envers d'autres femmes décident plus facilement de demander de l'aide à d'autres personnes plutôt que d'intervenir elles-mêmes, probablement par crainte du danger et des représailles que cela pourrait leur causer, ce qui rejoint les observations de Lieber (2008).

Notes d'observation du 14 juin 2024 vers 21h, section Villeneuve/Mont Royal

À 21h, un groupe de jeunes adultes, composé de deux femmes et trois hommes, marche en discutant de leurs activités de la journée (Mont-Tremblant, lecture et sport sont les trois seuls mots que j'arrive à saisir de leur interaction sur ces sujets). Les hommes du groupe portent des vêtements décontractés (jean et t-shirt), tandis que les femmes portent des robes, jupes ou shorts. Leur marche continue vers l'avenue Mont-Royal. Iels s'arrêtent devant le Pharmaprix (un des membres du groupe entre dans la pharmacie pour chercher quelque chose).

Durant cette attente, mon regard se pose sur d'autres usager.ère.s, jusqu'à ce qu'une des femmes du groupe mentionne qu'elle a observé une situation de harcèlement verbal plus tôt dans la journée et qu'elle a réagi en signalant l'incident au personnel d'un bar voisin (cette situation ne semble pas avoir eu lieu sur le boulevard Saint-Laurent). L'autre femme du groupe lui témoigne son soutien : « Oh my god, ça arrive tellement de fois, c'est sad », en échangeant sur des expériences similaires : « J'ai tellement d'ami.e.s qui ont dû intervenir aussi dans ce genre de situation. » Elles semblent avoir une compréhension commune de l'importance de réagir à ce genre de situation et semblent enclines à s'entraider si un danger les guette.

Les deux hommes restants du groupe ne participent pas à l'échange et parlent d'autre chose de leur côté (ils semblent parler de la soirée en riant, couvrant partiellement les paroles des deux femmes qui discutent des violences dont elles sont témoins). Mon observation s'arrête lorsque le troisième homme retrouve son groupe et qu'ils reprennent leur marche sur l'avenue Mont-Royal.

Au total, j'ai noté quatre signalements et demandes d'aide à une tierce personne (dont trois à du personnel de sécurité en dehors des clubs et bars du boulevard). Ces personnes sont cependant souvent des hommes, ce qui souligne à nouveau l'idée de la force d'agir des hommes par rapport aux femmes (Hernandez Gonzalez, Faure, & Luxembourg, 2020).

Une autre stratégie d'entraide observée, plus directe, consiste à s'interposer, à interrompre l'interpellation.

Notes d'observation du 14 juin 2024 vers minuit, section Mont-Royal/Marie-Anne, devant le Balattou (Festival Mural)

Deux hommes, visiblement en état d'ébriété, s'arrêtent devant un groupe de trois femmes en train de discuter. L'un d'eux commence à leur parler, puis insiste en leur demandant où elles se rendent ensuite. Une des femmes répond poliment mais fermement qu'elles ne sont « pas intéressées ». L'homme persiste, affirmant qu'il « veut juste discuter ». Finalement, une autre femme du groupe prend son amie par la main et l'éloigne, mettant ainsi fin à l'interaction. Mon observation se termine ici.

On voit clairement ici que la violence s'inscrit spatialement : les femmes doivent souvent s'éloigner, modifier leur trajectoire ou contourner les hommes pour éviter d'être confrontées à des comportements agressifs ou sexualisés (Fahlberg & Pepper, 2016 ; Kavanaugh, 2013). Cette réorganisation du corps dans l'espace public traduit une appropriation hétérosexuelle de celui-ci et impose aux femmes des déplacements contraints pour préserver leur sécurité (Race, 2016).

La prise de parole constitue également une stratégie d'intervention et de résistance : en nommant ou en questionnant les comportements agressifs des hommes, les femmes réaffirment leur présence

et contestent la domination masculine dans l'espace public (Lebugle Mojdehi, 2018 ; Darke, 1996). Ces interventions verbales interrompent le monopole de la parole masculine et contribuent à créer un espace de visibilité politique, même temporaire, dans un environnement construit pour et par les hommes (Guillaumin, 1993 ; Raibaud, 2015).

Notes d'observation du 1er juin 2024 vers 2h, section Guilbault/Prince Arthur, devant le Rouge Bar

Deux hommes sortent du Rouge Bar, visiblement ivres. L'un porte une chemise blanche et un jean bleu foncé. L'autre porte un pantalon brun et une veste verte. Ils commencent à échanger avec un groupe de femmes devant l'entrée, mais l'un des hommes devient de plus en plus agressif en insistant pour que les femmes lui donnent leur Instagram. Une des femmes se fâche et lui répond sèchement avant de prendre son amie par la main et de la ramener à l'intérieur du Rouge Bar. Les deux hommes partent. Mon observation se termine ici.

Si les réponses verbales attirent les regards, c'est qu'elles viennent interrompre le flux sonore des hommes et perturber l'ordre hétérosexuel attendu dans l'espace public (Johnston & Longhurst, 2010).

5.2.2 Les réponses verbales de celles qui sont visées

J'ai également observé des réponses directes de la part des femmes visées par des pratiques de harcèlement. Avant d'en venir elles aussi aux insultes, elles signalent la violence de la situation : « Qu'est-ce que tu fais, dude ? » (en réponse à un homme qui la suivait), « What the fuck are you doing ? » (en réponse à un homme qui regardait son décolleté), « Euh... je peux t'aider ? » (en réponse à un commentaire discret sur sa tenue), « What did you just say ? » (en réponse à une insulte « dyke »). Ces remises en question prennent régulièrement la forme de questions, sans doute parce que les femmes sont souvent étonnées.

Dans tous les cas observés, les hommes ainsi questionnés finissent généralement par insulter les femmes. Les insultes des hommes engendrent alors à leur tour des répliques verbales de la part des femmes. J'ai relevé quatre registres d'insultes utilisés par les femmes dans ces configurations.

Le premier porte sur les capacités intellectuelles des hommes : « dumbass », « clown », « con », « connard », entre autres. Le second cible les parties génitales : « dickhead », « douchebag¹⁷ », « I'm gonna kick your balls ». Ces insultes font des corps des hommes des points d'attaque symboliques, réinscrivant la violence dans une matérialité qui est habituellement dirigée dans l'autre sens. En effet, les hommes ont tendance à utiliser leurs appareils génitaux dans les insultes pour créer des menaces de violence (Dworkin, 2006). Ici, les insultes remettent en question la possibilité de ces violences.

Le troisième registre concerne les insultes indirectes, souvent à connotation sexiste. Elles ne visent pas directement les attributs de la classe des hommes, mais une lignée, un statut ou un comportement, souvent via une médiation féminine stigmatisée : « son of a bitch », « bastard », « motherfucker ».

Enfin, le dernier registre que j'ai pu noter dans les violences verbales des femmes concerne la sexualité des hommes (considérée comme violente, prédatrice ou immorale) : « rapist », « perv », « creep ». Ces insultes ne sont pas simplement offensives ; elles constituent une mise en accusation directe dans l'espace public, elles « portent sur la sexualité immorale des hommes ou constituent des menaces de violences sexuelles » (Lebugle Mojdehi, 2018, p. 181).

Ainsi, ce renversement momentané des violences traduit une volonté de reprendre le pouvoir sur un espace fabriqué par et pour les hommes (Raibaud, 2015). Ces injures sont donc des stratégies de visibilité politique (Darke, 1996). En rompant le silence ou la discrétion attendue de la classe des femmes dans l'espace public (Guillaumin, 1993), elles attaquent l'ordre hétérosexué.

5.2.3 Les hommes qui réagissent : entre prise de conscience de la violence et réaffirmation de la domination masculine

Sur mon terrain, réagir aux violences de genre n'est pas une pratique exclusivement féminine ; certains hommes y prennent part, bien que minoritairement. Ces interventions traduisent une prise de conscience partielle de la violence exercée et une tentative de protection ou de régulation de

¹⁷ Je ne le savais pas avant de faire cette recherche mais le terme « douchebag », en anglais, désigne une pompe permettant de nettoyer le vagin.

l'espace public. Cependant, même lorsqu'ils agissent en apparence pour défendre les femmes, ces hommes restent inscrits dans les normes hétérosociales : leur action peut également servir à réaffirmer leur propre domination masculine et leur position d'arbitre (Comelli, 2013 ; Raibaud, 2015 ; Clair, 2012).

Notes d'observation du 6 septembre 2024 à environ 01h, section Guilbault/Prince Arthur, devant le Don B Comber

Une femme semble en difficulté alors qu'un homme tente de la convaincre de le suivre. Elle est habillée d'une robe noire courte qui lui arrive au-dessus des genoux et d'une veste en cuir noir. L'homme porte une chemise blanche à motifs abstraits bleus et un pantalon bleu (possiblement en jean).

Après plusieurs refus, l'homme devient insistant et commence à lui prendre le bras, répétant cette phrase : « Why don't you come in with me? ». Un passant intervient et les deux hommes se disputent verbalement : « Why did you even do anything about that man? It's none of your business. ». L'autre répond que si, et qu'il entend bien ne pas le laisser faire.

La femme finit par rentrer dans le club, et les deux hommes s'en aperçoivent et arrêtent leur dispute. Mon observation se termine ici.

L'intervention d'un passant pour défendre une femme révèle l'ambivalence des masculinités dans ces situations. Comme l'illustrent Comelli (2013) et Raibaud (2015), l'homme protecteur devient un arbitre du comportement acceptable, soulignant que même les gestes d'assistance féministe restent encadrés par les normes hétérosociales.

Notes d'observation du 16 août 2024 vers 22h, section Mont-Royal/Marie-Anne, devant le Salon d'à Côté

Deux hommes debout devant une épicerie fermée discutent. Ils semblent avoir entre 18 et 25 ans. Ils sont habillés de jeans et de t-shirts noirs. Un groupe de trois femmes passe devant eux : « Vous êtes trop belles ». Les femmes ne répondent pas, mais l'une d'elles soupire bruyamment.

Un autre homme, qui semble plus âgé (entre 25 et 30 ans) et qui passait par là, ayant tout vu de la situation, décide de parler au duo : « Vous pouvez pas dire ça, guys. Genre, c'est fucking rude, puis irrespectueux et misogynie. » Les deux hommes ne semblent pas trouver son commentaire pertinent et décident de répliquer en remettant en cause la

masculinité de l'homme qui vient juste de les interrompre : « Esti, on a pas besoin de ce genre de commentaires d'un dude qui porte un collier puis des vêtements d'fille. »

L'autre homme leur répond que ce n'est pas vraiment le sujet et que leurs actions sont possiblement graves aux yeux de la loi (il parle de cette action comme d'une pratique de harcèlement). L'un des hommes surenchérit en disant que l'homme qui vient d'intervenir « utilise des pronoms » et « porte du vernis » (ce que je n'ai pas pu observer), ce qui le rend moins crédible à leurs yeux.

L'homme « qui porte du vernis et utilise des pronoms » part, visiblement énervé par la situation. Les deux autres hommes restent immobiles et continuent de discuter. Mon observation se termine ici.

En interrompant l'interpellation sexiste (« Vous êtes trop belles ») adressée à un groupe de femmes, l'homme manifeste une volonté de rompre avec les comportements masculins dominants. Il choisit d'intervenir non pas de manière agressive, mais en nommant explicitement le problème : il parle de « misogynie » et de « manque de respect ». Il refuse de banaliser la situation et tente de recadrer l'interaction. Ce qui lui vaut alors d'être disqualifié : un homme qui prend la défense des femmes n'est pas considéré comme un « vrai » homme puisqu'il ne participe pas à l'assujettissement actif des femmes aux hommes.

Ces deux exemples mettent en lumière une réalité ambivalente : l'intervention masculine contre les violences sexistes peut être salutaire, mais elle reste prise dans un système où les hommes sont les arbitres qui régulent les interactions sur le boulevard Saint-Laurent. Dans ce contexte, l'homme devient l'unité de mesure de la sécurité : qu'il soit agresseur ou protecteur, c'est toujours à travers lui que se définit le rapport des femmes à leurs propres corps dans l'espace public (Comelli, 2013).

Ces observations mettent en évidence la complexité des rapports de pouvoir dans l'espace public nocturne. Même lorsqu'un homme intervient pour limiter les comportements sexistes, il demeure pris dans un système où les normes hétérosexuelles et la domination masculine structurent les interactions. Ainsi, l'hétérosexualité ne se réduit pas à une simple orientation sexuelle : elle se performe constamment à travers les corps, les gestes, les paroles et les regards, imposant un cadre normatif à tous les·tes usager·ère·s (Fahlberg & Pepper, 2016 ; Brak-Lamy, 2014 ; Johnston &

Longhurst, 2010). Les spectateur·rice·s se voient ainsi exposé·e·s à un spectacle quasi permanent de l'hétérosexualité, qui affirme, évalue et régule les pratiques des individus dans l'espace public (Race, 2016 ; Clair, 2012 ; Kavanaugh, 2013). C'est dans ce contexte de domination et de surveillance que se déploient, de manière plus ou moins visible, des pratiques affectives et de séduction hétérosexuelles, mais aussi des pratiques lesbiennes qui cherchent à se réapproprier le boulevard et à contester la normalisation hétérosexuelle (Podmore, 1999 ; Jean-Jacques, 2020 ; Wittig, 2001). Cette tension entre performances hétérosexuelles et stratégies de visibilité non-hétérosexuelles structure donc la suite de mes observations et guide l'analyse du boulevard Saint-Laurent comme espace social et sexuel conflictuel.

CHAPITRE 6

Rappels à l'ordre hétérosocial et réponses lesbiennes

La ville de nuit est un lieu, un moment dédié à la récréativité et à la sexualité en tant que pratique (Chetcutti-Osorovitz & Jean-Jacques, 2018 ; Collins, 2006 ; Fileborn, 2016 ; Frankis & Flowers, 2009 ; Jaurand & Séchet, 2015), justifié par la possibilité d'une discrétion sous couvert de la pénombre.

Si les sociologues et urbanistes s'accordent sur le fait que l'espace public est principalement hétérosexuel (Brak-Lamy, 2014 ; Hubbard, 1998 ; Jean-Jacques, 2020 ; Kalms, 2016 ; Preser, 2018), le boulevard Saint-Laurent s'est vu reprendre comme un lieu non-hétérosexuel dédié au lesbianisme (Podmore, 1999). Mes observations tendent à aller dans ce sens, localisant cependant les pratiques lesbiennes dans une seule section du boulevard : la section Duluth/Bagg.

Ces deux modes de sexualité cohabitant dans l'espace public créent alors des tensions (Chetcutti-Osorovitz & Jean-Jacques, 2018), des rappels à l'ordre hétérosocial. Dans un mouvement dialectique, de ces tensions découlent de nouvelles pratiques d'occupation de l'espace, des réponses lesbiennes.

Ce chapitre consiste donc à rendre compte de ces pratiques, d'abord hétérosexuelles totalisantes (Guillaumin, 1979 ; Wittig, 2001), puis violentes (Fahlberg & Pepper, 2016 ; Fileborn, 2016) envers les usager·ère·s du boulevard Saint-Laurent (6.1.). Ensuite, la réappropriation du boulevard Saint-Laurent par les lesbiennes sera analysée, d'abord dans les pratiques visibles de lesbianisme (Jean-Jacques, 2020 ; Podmore, 1999), puis dans les pratiques plus revendicatrices, proches de ce que Wittig nomme le « lesbianisme politique » (Wittig, 2001) (6.2.).

6.1 Les pratiques hétérosexuelles comme dominantes et totalisantes

D'abord, j'ai pu observer des pratiques affectives hétérosexuel·le·s lors de chacune de mes nuits de déambulation sociologique, dans chaque section du boulevard. Ces pratiques sont majoritaires

et omniprésentes. Sur près de 100 observations de pratiques affectives, 67 concernent des pratiques hétérosexuelles affichées, contre seulement 31 pratiques non-hétérosexuelles. Systématiquement, dans chaque coin de rue, devant chaque bar, sur chaque banc, il y avait des hétérosexuel·le·s qui montraient aux autres usager·ère·s leurs pratiques.

Toutefois, ces pratiques ne s'incarnaient pas de la même façon dans les corps des femmes et dans ceux des hommes (Le Calvez, 2018). Pour mieux comprendre cette différence, j'analyserai les pratiques des hommes hétérosexuels comme des pratiques d'imposition de leur sexualité au regard des autres usager·ère·s (Ibid.) et sur les corps des femmes qu'ils désirent (Clair, 2012), laissant ainsi de côté les pratiques affectives des femmes hétérosexuelles (6.1.1.).

Cependant, ce « laissé de côté » est conditionnel : il dépend de la bonne conduite hétérosexuelle des femmes (Ibid.) et, si elles dérogent à ces règles, leur hétérosexualité est remise en question dans leur corps, par la violence verbale (Race, 2016) et les agressions sexuelles (Kavanaugh, 2013) (6.1.2.).

6.1.1 Les pratiques hétérosexuelles visibles dans les corps des usager·ère·s

Dans un premier temps, l'hétérosexualité est mise en mots et performée, comme le conçoit Judith Butler (2004). Elle ne se limite pas à une orientation ou un désir intime, mais se manifeste comme un ensemble de gestes, de paroles et de comportements qui reproduisent et renforcent les normes hétérosexuelles.

Pour les hommes, cette performance implique la recherche constante de validation par les pairs, qu'il s'agisse de leurs pratiques « réussies » ou « ratées ». Ils parlent des corps des femmes autour d'eux comme de corps « baisables », « sexy », confirmant ainsi ce que Fahlberg et Pepper (2016) considèrent comme la manière dont les hommes objectivent et hiérarchisent les corps féminins. Les discussions entre hommes portent souvent sur le « body count », les « conquêtes » ou le nombre de femmes avec qui ils ont eu des rapports sexuels. Cette verbalisation, circulant « between us, dudes », nécessite une approbation des pairs pour asseoir leur pouvoir hétérosexuel et leur position dans la hiérarchie masculine. Par ce biais, un paysage sonore hétérosexuel se construit dans l'espace public, participant à la normalisation et à la naturalisation des pratiques ordinaires

hétérosexuelles (Johnston & Longhurst, 2010). Ces paroles performatives ne font pas qu'énoncer l'expérience : elles la créent, la légitiment et la diffusent comme norme.

Pour les femmes, la performativité de l'hétérosexualité se joue également verbalement, mais de manière différente. Elles questionnent leurs rapports à l'hétérosexualité et partagent leurs expériences entre elles, validant ou revalidant ainsi leurs comportements et attentes dans ce cadre normatif (Preser, 2018). La parole devient alors un outil pour se situer, négocier et rendre visible leur conformité ou leur résistance aux attentes hétérosexuelles, tout en produisant un effet performatif similaire à celui observé chez les hommes : l'expérience et l'identité hétérosexuelle se construisent à travers l'expression et le partage social de pratiques et de désirs.

Notes d'observation du 1er juin 2024 vers 2h15, section Guilbault/Prince Arthur, en face du TRH

Un groupe de quatre femmes discute en face du TRH. Elles semblent avoir entre 18 et 25 ans. Leurs tenues varient entre des jeans, des jupes et des shorts, habillés de t-shirts ou de débardeurs. L'une porte une jupe en cuir, un débardeur ample et des bottines, tandis qu'une autre arbore un pantalon en jean taille haute avec un t-shirt blanc simple et une veste légère. La troisième femme porte un sweatshirt large et des baskets, et la dernière est en jean slim avec une veste en denim. Le groupe semble bien s'entendre, riant et échangeant des anecdotes.

Elles parlent de leurs expériences avec les hommes, de leurs conquêtes (elles abordent donc ouvertement leur hétérosexualité). Elles s'expriment en français, un mélange de français et d'anglais, typique du boulevard Saint-Laurent.

Les femmes discutent de leurs rencontres récentes, qu'elles aient eu lieu lors de soirées ou via des applications de rencontre. L'une d'elles, qui semble plutôt confiante, raconte une rencontre avec un homme avec qui elle a passé un bon moment (elle mentionne des détails sexuels que je ne rapporte pas ici), mais qui, après le rendez-vous, n'a pas donné de nouvelles. Elle se moque gentiment de lui, racontant comment il semblait « trop pressé » et n'avait pas l'air intéressé à poursuivre la conversation après leur première rencontre. Les autres femmes se joignent à la discussion et rient. Elles partagent aussi des expériences similaires, faisant ressortir ce qu'elles qualifient de « désillusion » (le terme exact employé par elles est « delulu », un slang de la génération Z utilisé majoritairement sur les réseaux sociaux) concernant leurs attentes envers les hommes.

Une autre femme intervient pour exprimer son point de vue sur les relations hétérosexuelles : « Franchement, une fois que le flirt est passé, c'est comme si tout l'intérêt disparaissait, que ce soit pour moi ou pour le gars. Ce n'est pas juste le sexe, mais aussi une perte d'intérêt, like he's losing interest in us girls whenever we set boundaries, you

know. Genre communication is key, mais comme c'est un travail unilatéral, in my opinion. » Elle regarde ses amies, cherchant à établir un lien silencieux avec elles. Ses amies semblent d'accord et continuent de raconter leurs histoires hétérosexuelles.

La conversation prend un tournant lorsqu'une femme plus jeune partage ses frustrations à propos de l'importance excessive accordée à l'apparence physique dans les rencontres : « Parfois, on dirait que that's just a race pour savoir qui va plaire le plus et en premier, like it's a fucking competition more than un échange », dit-elle. La discussion se poursuit autour de l'idée que certaines attentes sociales et comportementales rendent difficile pour les femmes de rencontrer des hommes réellement intéressés à nouer une relation « authentique », à « construire un couple/une relation ».

Ensuite, et pour me situer dans la continuité des écrits de Brak-Lamy (2014), l'hétérosexualité ne se contente pas de se manifester dans les corps de celles et ceux qui la pratiquent : elle s'impose également aux spectateur·rice·s, souvent contraint·e·s, qui peuplent l'espace public. Ces derniers ne sont pas de simples témoins passifs ; ils se voient exposé·e·s à un spectacle quasi constant de performances hétérosexuelles, que ce soit par les gestes, les postures, les regards, les échanges verbaux ou les interactions affectives entre les individus.

L'hétérosexualité devient ainsi une norme publique performée et imposée : les corps hétérosexuels occupent l'espace, guident les interactions et orientent l'attention autour d'eux, créant un cadre dans lequel la visibilité et la reconnaissance des pratiques non hétérosexuelles sont réduites. Les spectateur·rice·s, même s'ils ou elles ne participent pas directement à ces interactions, sont contraint·e·s d'en prendre note et, par ce biais, de se situer dans l'ordre hétérosexuel qui régit l'espace. Cette dimension quasi théâtrale de l'hétérosexualité dans le boulevard souligne son rôle comme dispositif social : il s'agit moins de la satisfaction individuelle d'un désir que d'une affirmation normative qui façonne et régule le comportement des autres corps présents dans l'espace public.

Notes d'observation du 16 août 2024 vers 21h45, section Mont-Royal/Marie-Anne, devant le club Balattou

Un homme et une femme marchent côte à côte, leurs gestes et postures affichant une certaine complicité. L'homme, dans la trentaine, est habillé d'un jean sombre et d'un pull ajusté, tandis que la femme porte une robe légère et des sandales, ses cheveux détachés tombant sur ses épaules.

Au début, ils échangent quelques mots, riant discrètement d'une blague, mais rapidement, la dynamique de l'interaction devient plus visible. L'homme semble prendre l'initiative de guider la conversation, en posant des questions ouvertes à la femme, principalement centrées sur elle-même : « Tu as passé une bonne journée aujourd'hui ? », demande-t-il en lui jetant un regard appuyé, son ton léger mais insistant. La femme, tout en souriant, répond brièvement.

Au fil de la conversation, l'homme prend visiblement de plus en plus de place, à la fois physiquement et verbalement. Alors qu'ils marchent, il se rapproche d'elle doucement mais sûrement, plaçant sa main sur son dos pour la guider dans le boulevard. La femme, d'abord un peu surprise, ne réagit pas négativement, mais continue de sourire et de suivre ses pas. Son regard reste souvent tourné vers lui, comme pour chercher une forme d'approbation ou de validation.

Il semble plus attentif à ses gestes qu'à ses paroles, et parfois ses questions sont ponctuées de petites touches physiques : une main posée sur son bras, lui prendre la main. À un moment donné, lorsqu'il évoque un sujet plus sérieux, il s'arrête pour lui poser une question plus directe : « Et toi, tu crois vraiment que les gens changent, au fond ? »

La femme lui répond que oui et qu'elle trouve cela nécessaire pour devenir de meilleures personnes. Ses réponses sont courtes et ne semblent pas chercher à approfondir la conversation. Elle semble attendre qu'il prenne la relève, qu'il mène à nouveau la discussion là où il souhaite, sans vraiment proposer de nouvelles directions.

À un moment, l'homme la regarde intensément, un sourire aux lèvres, et caresse son visage. Ce geste semble marquer une étape dans l'interaction : l'homme joue clairement un rôle de meneur dans cette dynamique de séduction hétérosexuelle.

Les deux personnes s'embrassent finalement au milieu du trottoir. S'ensuivent des câlins, puis ils reprennent leur route vers une autre section du boulevard Saint-Laurent.

Durant la totalité de cette interaction (qui a duré environ cinq minutes), des personnes passaient à côté d'eux. Ces personnes semblent soit agacées, soit ne pas remarquer l'interaction qui se joue devant elles.

Cette immobilité des corps hétérosexuels peut être analysée de la même manière que celle des corps des hommes : une volonté d'appropriation du territoire, en l'occurrence celui du boulevard Saint-Laurent. Cette immobilité permet d'asseoir les pratiques hétérosexuelles que je peux d'ores et déjà catégoriser, en reprenant le travail de Brak-Lamy (2014), comme relevant des pratiques de séduction (verbales ou non verbales), variant entre la « provocation » et la séduction « plus douce », ainsi que des pratiques affectives hétérosexuelles.

Notes d'observation du 22 juin 2024 vers 20h15, section Guilbault/Prince Arthur, sur les sculptures au début de la rue Guilbault visibles depuis le boulevard

Un homme et une femme (que je catégorise selon ma méthodologie) sont assis côte à côte sur l'une des sculptures roses au coin de la rue Guilbault, leurs corps légèrement tournés l'un vers l'autre. L'homme parle beaucoup, gesticule et ponctue ses phrases de rires, tandis que la femme l'écoute, hoche souvent la tête et rit à intervalles réguliers. À plusieurs moments, elle tente d'intervenir, commence une phrase, mais se voit coupée ou recentrée sur un sujet évoqué plus tôt par l'homme (les sujets semblent porter sur leurs préférences en termes de vacances, le dilemme entre la mer et la montagne).

L'homme se rapproche progressivement, d'abord en posant son bras sur la partie de la sculpture derrière la femme. La femme ne se retire pas. Elle regarde brièvement autour d'elle, puis replonge dans la conversation. À un moment, l'homme lui effleure la joue avec sa main en disant : « T'as un truc, là. » La femme sourit et le remercie. Leur discussion reprend.

Plusieurs regards s'attardent sur eux, mais ne semblent pas présenter de jugements. L'homme semble insensible à ces regards, tandis que la femme regarde brièvement les autres usager.ère.s, puis vers lui à nouveau.

Brak-Lamy sous-catégorise alors les pratiques de séduction, d'abord comme des pratiques non verbales, que j'ai pu observer un total de 10 fois. Ces pratiques non verbales vont de la mise à disposition des corps (principalement ceux des femmes) à l'imposition de ceux-ci (principalement ceux des hommes) dans les espaces.

Notes d'observation du 4 mai vers 22h10, section Mont-Royal/Marie-Anne, proche du Belmont

Une femme est appuyée contre un mur, en train de regarder son téléphone. Elle porte une jupe longue, un blouson en cuir et des bottes à talon. Un homme, vêtu d'un hoodie et d'un jean ample, s'approche d'elle depuis le trottoir opposé. Il l'interpelle : « T'attends quelqu'un ? ». Elle lève les yeux, surprise, et répond : « Non, juste le bus. » L'homme sourit et s'installe, sans y être invité, à côté d'elle. Il poursuit : « Moi aussi j'attends, mais je savais pas que le bus amenait des filles jolies comme toi. »

La femme ne répond pas, son regard revient brièvement sur son écran. L'homme insiste, lui demande son prénom et d'autres informations qui m'échappent (je suis concentrée sur la possibilité d'intervenir, donc je n'ai pas pu prendre plus de notes sur leurs interactions précises). Elle hésite à chaque fois et décline poliment ses invitations : « C'est gentil mais non merci. » Il rit : « T'es timide, c'est ça ? »

Au bout de quelques minutes, il se penche légèrement vers elle et lui demande si elle a un copain. Lorsqu'elle répond par l'affirmative en hochant la tête, il rétorque : « Il est pas là pourtant. » La femme ne répond plus. Son corps reste figé et elle regarde à plusieurs reprises en direction de la rue, cherchant manifestement à raccourcir l'interaction. Finalement, elle s'éloigne en prétextant devoir vérifier un autre horaire de bus. L'homme hausse les épaules, reste un instant planté là, puis repart dans la direction d'où il venait.

S'ensuivent les séductions verbales, qui marquent les corps et utilisent la parole comme une forme d'évaluation (Ibid.). Ces évaluations sont surreprésentées, dans mes observations, comme étant principalement le fait d'hommes.

Après les pratiques de séduction viennent les pratiques proprement dites hétérosexuelles (Ibid.). Les baisers (observés dans le cadre hétérosexuel un total de 88 fois) représentent la pratique la plus récurrente dans la Main de nuit et peuvent être observés principalement autour des clubs et bars. Se tenir la main (observé dans le cadre hétérosexuel un total de 75 fois) constitue la deuxième pratique récurrente observée sur le boulevard.

Notes d'observation du 14 juin 2024, section Guilbault/Prince Arthur, devant le Don B Comber

Un couple hétérosexuel (les deux individus ont entre 18 et 25 ans) est appuyé contre le mur extérieur du bâtiment. Ils semblent avoir terminé leur soirée dans le club. La femme, en robe courte et baskets, est adossée au mur, tandis que l'homme, vêtu d'un pantalon noir et d'une chemise bleu foncé, se tient face à elle, les bras de chaque côté de

son corps, créant un effet d'encadrement. Ils s'embrassent longuement, à plusieurs reprises, presque indifférents à la circulation des passants autour d'eux.

Plusieurs passants ralentissent légèrement à leur hauteur, certains les regardent brièvement, d'autres détournent rapidement les yeux.

Après un long échange de baisers, l'homme recule d'un pas, sourit, lui prend la main et l'entraîne doucement en direction du boulevard, vers l'entrée d'un autre bar. Ils marchent main dans la main pendant environ deux minutes, s'arrêtant parfois pour s'embrasser de nouveau, notamment à un feu rouge.

Plus rarement observés mais tout aussi pertinents pour l'analyse, les gestes plus suggestifs (souvent effectués sous une forme de violence), comme les mains sur les fesses ou à la naissance des fesses dans le bas du dos, sont également majoritairement initiés par les hommes. Ces gestes, souvent banalisés ou ignorés, renforcent l'idée que l'hétérosexualité est une sexualité d'appropriation (Delphy, 1997 ; Dworkin, 2006 ; Wittig, 2001).

C'est de ces gestes suggestifs que naît la violence des pratiques hétérosexuelles (Fahlberg & Pepper, 2016).

6.1.2 Les sanctions mises en place pour contrôler les mauvaises pratiques hétérosexuelles

Les gestes de séduction hétérosexuels, étant violents et s'appropriant les corps des femmes (Fahlberg & Pepper, 2016), peuvent déjà être considérés comme des sanctions : celles infligées aux femmes pour exister dans un espace qui n'est censé être le leur (Détrez, 2002 ; Raibaud, 2015). De ces gestes de séduction découlent des violences sexuelles.

Notes d'observation du 17 mai 2024 à environ 23h, section Guilbault/Prince Arthur, devant le TRH

Deux groupes (un groupe de 3 hommes et 2 femmes, un groupe de 4 femmes) se trouvent devant le TRH et attendent. Après de brefs échanges de séduction, l'un des hommes profite que son ami continue de parler à l'une des femmes pour se mettre à côté d'elle et commencer à lui toucher les fesses. La femme qui subit l'agression sexuelle (car c'est une agression sexuelle) se retourne vivement et commence à insulter l'homme : « Are you crazy? What do you think

you're doing?? You have literally no right to do that right now! ». Les 3 amies de la femme (ou du moins les trois autres femmes qui l'accompagnaient) se joignent au flot d'insultes envers non plus simplement l'homme qui a commis l'agression sexuelle, mais envers tout le groupe, en disant : « So you let your friend do that to our friend and you don't say anything about it? Typical men behaviour, to be honest. We knew something like that might happen tonight, but we didn't think it would happen that early on! ».

Le groupe d'hommes commence à se justifier: « Damn it girls, calm down, it's just a hand, and also what tells you that it's intentional of him? » Un autre enchaîne en disant que son ami n'aurait aucunement envie de toucher une « girl like her », accompagné d'un regard insistant sur le corps de la femme qui vient de se faire agresser. Un autre des hommes du groupe surenchérit en disant : « If we had to touch someone in this group, it would definitely be you » (il le dit tout en pointant une autre femme du groupe avec son menton).

Les insultes continuent de fuser. Les hommes commencent à se joindre aux insultes : « bitch », « suck my dick », « don't think you're fuckable when you look like that » et d'autres que je n'ai pas pu noter. Les femmes continuent de les insulter: « dickhead », « motherfucker », « rapist », « clown », « what would your mom think of your shitty behaviour, you douchebag ».

Comme le montre cette observation, les insultes envers les femmes fusent dès lors qu'elles refusent les avances hétérosexuelles des hommes, permettant, dans la continuité des travaux de Fahlberg et Pepper (2016), de considérer que l'un des prérequis pour la bonne conduite hétérosexuelle dans l'espace public est le fait d'être toujours disponible pour la drague des hommes.

Dès lors, les registres d'insultes précédemment mobilisés pour catégoriser les interpellations des hommes (Lebugle Mojdehi, 2018) me permettent ici de comprendre les réassignations hétérosociales. Les insultes que j'ai le plus entendues lors de mes observations envers les femmes étaient : « bitch », « salope », « connasse », « pute », « whore », et chacune de ces insultes était tournée vers des femmes qui soit refusaient les avances des hommes, soit étaient habillées d'une façon jugée trop révélatrice, ce que Clair (2012) définit comme l'une des mesures permettant de qualifier un corps de « pute ».

Notes d'observation du 24 août vers 2h15, section Mont-Royal/Marie-Anne, proche du club Belmont

Un groupe de deux femmes passe devant un groupe de quatre hommes assis sur le rebord du trottoir. Les hommes les regardent avec insistance et échangent des regards approuvateurs. Ils commencent à siffler les femmes pour les interpeller et les attirer vers eux. Celles-ci ne les entendent pas, ou choisissent de ne pas réagir à cette interpellation. Dès lors, les hommes se mettent à parler volontairement fort en dénigrant les vêtements des femmes : « Ça, c'est bien une tenue de pute », « Elle dévoile son corps parce que c'est son seul atout ». La phrase « elle veut, elle veut » est répétée (cette expression est un slang visant à désigner, de manière objectivante, qu'une femme voudrait avoir du sexe).

Ce que met en lumière Race (2016) comme contrôle de la sexualité hétérosexuelle des femmes dans l'espace public, dont fait partie le boulevard Saint-Laurent, je le constate à plusieurs reprises, notamment par le fait de reléguer toute pratique qui ne relèverait pas de la « bonne hétérosexualité » à l'infériorité incarnée par la figure de la « pute » (Clair, 2012). Les femmes, lorsqu'elles trahissent l'ordre hétérosocial, deviennent des « putes », des corps définis, donc, par leur unique fonction sexuelle ; une fonction sexuelle marchande, qui plus est (Clair, 2012).

La domination s'installe alors entre les personnes dont la sexualité est vertueuse (les femmes « pas trop court vêtues », ou qui ne sont pas des « attention whores », celles qui savent rester à leur place) et celles dont la sexualité est considérée comme sale (les « putes » et autres « bitches ») (Clair, 2012). « [...] l'inconnu dans l'espace public blesse l'autre en le qualifiant de non conforme aux représentations et aux attendus de l'hétéronormativité où les femmes ont une sexualité vertueuse. » (Lebugle Mojdehi, 2018, p. 188).

Ces violences perpétrées par des hommes envers les femmes, si elles ne laissent pas indifférents la plupart des autres hommes du boulevard Saint-Laurent, font néanmoins réagir quelques-uns. Cette réaction est aussitôt sanctionnée comme un manque de virilité (Raibaud, 2015).

Observation du 16 août 2024 vers 22h, section Mont-Royal/Marie-Anne, devant le Salon d'à Côté.

Deux hommes debout devant une épicerie fermée discutent. Ils semblent avoir entre 18 et 25 ans. Ils sont habillés de jeans et de t-shirts noirs. Un groupe de trois femmes passe devant eux : « Vous êtes trop belles ». Les femmes ne répondent pas, mais l'une d'elles soupire bruyamment.

Un autre homme (qui semble plus âgé, soit entre 25 et 30 ans) qui passait par là et qui a tout vu de la situation décide de parler au duo : « Vous pouvez pas dire ça, guys. Genre, c'est fucking rude, puis irrespectueux et misogyne. ».

Les deux hommes ne semblent pas trouver son commentaire pertinent et décident de répliquer en remettant en cause la masculinité de l'homme qui vient juste de les interrompre : « Esti, on n'a pas besoin de ce genre de commentaires d'un dude qui porte un collier puis des vêtements d'fille. ».

L'autre homme leur répond que ce n'est pas vraiment le sujet et que leurs actions sont possiblement graves aux yeux de la loi (il parle de cette action comme d'une pratique de harcèlement). L'un des hommes surenchérit en disant que l'homme qui vient d'intervenir « utilise des pronoms » et « porte du vernis » (je n'ai pas pu observer les doigts de cette personne, donc je ne peux pas infirmer ou confirmer ces propos), ce qui le rend moins crédible à leurs yeux.

L'homme « qui porte du vernis et utilise des pronoms » part, visiblement énervé par la situation. Les deux autres hommes restent immobiles et continuent de discuter. Mon observation se termine ici.

Remettre en cause la drague hétérosexuelle possessive des hommes, quand on est un homme, est impensable et traduit dès lors la non-hétérosexualité de ce dernier. Dire : « Esti, on n'a pas besoin de ce genre de commentaires d'un *dude* qui porte un collier pis des vêtements d'fille. » (Observation du 16 août 2024 dans la section Mont-Royal/Marie-Anne) dit par un homme qui venait de se faire interrompre dans sa tentative de séduction hétérosexuelle par un autre homme qui lui rappelait que ses interpellations étaient principalement misogynes et objectifiantes relève d'une attaque sur son apparence et sur la perception de sa conformité aux normes hétérosociales.

Le fait qu'il « porte un collier » et « des vêtements d'fille' » devient immédiatement une critique de son caractère masculin. Ici, la masculinité est réduite à un ensemble de codes vestimentaires et esthétiques associés à des attentes spécifiques de virilité et de dominance (Ibid.). Attaquer la présentation de soi comme *pas assez masculine* est un moyen de contrôle social des corps perçus comme homosexuels.

De ces suspicions d'homosexualité découlent alors des violences verbales directement dirigées vers la sexualité réelle ou supposée des hommes, sans nécessairement de contexte d'intervention pour

empêcher une violence hétérosociale, mais simplement pour asseoir son pouvoir hétérosexuel (Fahlberg & Pepper, 2016) :

Notes d'observation du 23 juin 2024 vers 01h45, section Guilbault/Prince-Arthur, devant le Rouge Bar

Deux hommes attendent de rentrer au Rouge Bar et commencent à se disputer pour une raison que je n'ai pas réussi à saisir. Ils finissent par s'insulter et à remettre en question la sexualité de l'autre : « pédé », « tapette », « enculé » ainsi que d'autres insultes que je n'ai pas pu noter. Les deux hommes n'en viendront pas au contact physique.

Ces insultes visent explicitement la sexualité, ou la supposée homosexualité, du destinataire : « enculé », « pédé », « fag », « fif ». En remettant en cause l'hétérosexualité d'un homme, elles visent à l'exclure symboliquement de la classe des hommes (Clair, 2012), puisqu'il cesse d'en incarner les attentes : être actif, dominant et attiré par les femmes (Ibid.). Ainsi, pour rejoindre à nouveau les conclusions d'Isabelle Clair (2012) et de Stéphane Leroy (2009), l'hétérosexualité est performée, surveillée et sanctionnée entre pairs masculins, et les écarts à cette norme sont attaqués verbalement. Ces insultes constituent une atteinte à leurs capacités à séduire, donc à être puissamment hétérosexuels.

6.2 Des pratiques visiblement queers : une majorité de lesbiennes dans le boulevard Saint Laurent de nuit

Après l'observation des pratiques hétérosexuelles, est venu le temps d'analyser les pratiques non-hétérosexuelles. Celles-ci s'inscrivent dans une oscillation constante entre désir de visibilité et nécessité d'invisibilité pour assurer la sécurité de celles qui les pratiquent. C'est d'ailleurs ce que met en lumière le travail de Sarah Jean-Jacques (2020).

Cette représentation de soi est d'abord définie comme identitaire lorsqu'elle relève uniquement de la visibilité (Perrin & Chetcutti-Osorovitz, 2002), et comme « une réponse aux représentations dominantes » (Ibid., p. 19) lorsqu'elle s'exprime dans les interactions sociales et dans la manière de se positionner face à l'hétéronorme.

C'est dans ce cadre analytique que s'inscrivent mes observations

6.2.1 Des pratiques localisées

En dehors de ce « lieu lesbien » précédemment mentionné, j'ai pu, sur l'ensemble de mes séances d'observation, être témoin de seulement trois pratiques de séduction ou affectives lesbiennes, et d'aucune pratique entre hommes homosexuels.

Notes d'observation du 14 juin 2024 vers 23h45, section Mont-Royal/Marie-Anne, devant le Belmont (Festival Mural)

Une femme d'une vingtaine d'années, seule et visiblement ivre, s'approche de moi en me voyant prendre des notes et me demande ce que je fais. En découvrant que je suis étudiante en sociologie, elle me confie qu'elle trouve la nuit à Montréal « assez hétérocentrée malgré une volonté de queeriser le monde ».

Je lui propose de développer le sujet et elle continue de me parler pendant 10 minutes de la façon dont les hommes se réapproprient des styles « queers » (les bijoux, notamment les colliers de perles) et du fait que, selon elle, ce n'est que performatif et que ça ne change pas la réalité des personnes queers, mais participe à l'effacement de celles-ci en rendant l'identité queer avant tout une « esthétique ». Elle décrit plusieurs expériences de commentaires déplacés ou de « fétichisation » de son couple par des hommes (elle se définit comme lesbienne) pour justifier son propos, malgré l'usage de « colliers de perles » par ces hommes.

Elle est alors rejointe par des ami·e·s qui s'excusent auprès de moi pour la gêne que leur amie aurait pu me causer. Ce à quoi je réponds qu'aucun mal n'a été causé et que la discussion était avant tout bienvenue. Une des personnes du groupe prend la main de la lesbienne avec qui j'ai discuté et, après m'avoir souhaité une bonne continuation, se dirige vers l'avenue du Mont-Royal. Les deux personnes qui se tiennent les mains commencent à avoir des comportements que je qualifierais de lesbiens : elles se tiennent la main et celle qui m'a parlé pose sa tête sur l'épaule de l'autre (que j'assume comme étant sa partenaire), puis elles s'embrassent sous le regard de leur groupe d'ami·e·s (iels étaient environ 7 en tout). Le couple ne montre aucune autre pratique lesbienne à part se tenir la main après cela dans cette section. Mon observation se termine ici.

De cette observation, je peux conclure la même chose que Catherine Nash (2001) : les femmes lesbiennes, dans l'espace public urbain en dehors des lieux « lesbien-friendly », pratiquent leur non-hétérosexualité avec plus de mesure que les hétérosexuel·le·s, n'imposant pas leur corps aux

autres usager·ère·s, dans un mouvement presque similaire à de l'autocensure (Chetcutti-Osorovitz & Jean-Jacques, 2018).

De plus, la difficile visibilité des pratiques lesbiennes se fait par la mise en place de pratiques de femmes proches des pratiques lesbiennes (ibid.). Se tenir la main entre femmes (pratique observée 24 fois) cristallise ce constat en ce qu'il ne s'agit pas nécessairement d'une marque de lesbianisme (bien que cela traduise une rupture avec les formes affectives hétérosexuelles) mais plutôt d'un geste de « relation filiale ou amicale » (Blidon, 2008, p. 5)¹⁸.

L'invisibilisation des pratiques non hétérosexuelles et, plus précisément dans ce cas, des pratiques lesbiennes résulte alors presque d'une action de la part de la classe des hétérosexuel·le·s (Jackson, 2018). Ce que montrent parfaitement les propos de la lesbienne lors de mon observation : le boulevard Saint-Laurent est « hétérocentré » malgré une appropriation visible de codes queers comme les colliers de perles et le vernis.

La section Bagg/Duluth est donc centrale dans mon analyse puisqu'elle condense la majorité des pratiques non hétérosexuelles observées en ce lieu. Dans cette seule section du boulevard, j'ai pu observer un total de 32 pratiques non hétérosexuelles contre 24 pratiques hétérosexuelles. De plus, la majorité des pratiques non hétérosexuelles prenaient place devant Le Champs, défini plus tôt comme un lieu de réinvestissement lesbien. En ce sens, cette section agit comme un « counter-space » (Köhler, 2024 ; Nash, 2001) en ce que sa création permet de mettre en avant des pratiques non hétérosexuelles.

¹⁸ Même si Adrienne Rich considère que toute amitié féminine, dans une certaine mesure, peut-être du lesbianisme (Rich, 2010) je me dois de désapprouver ici puisque tenir la main de son ami n'est ni un geste de visibilité du lesbianisme, ni un geste de revendication d'un espace pour le transformer (donc n'est pas du lesbianisme politique en son sens wittigien).

Les non-hétérosexuel·le·s, dans l'espace public, sont d'abord visibles par leurs corps, qui se démarquent ¹⁹ . Les masculinités ou les féminités performatives lesbiennes ²⁰ , les féminités homosexuelles, les pratiques du drag (king ou queen) s'y affirment (Jean-Jacques, 2020).

Notes d'observation du 22 juin 2024 vers 23h30, section Duluth/Bagg, devant le Blue Dog, Champs et Diving Bell Social Club.

Un grand groupe de personnes visiblement queers se rassemble devant le bar Le Champs. Il y a une diversité frappante dans les apparences et les tenues : des personnes aux cheveux courts et colorés, d'autres avec des maquillages audacieux et des vêtements à la mode, tantôt extravagants, tantôt décontractés. Un groupe de deux hommes, l'un portant une chemise pailletée et l'autre en costume aux couleurs vives, se tient à l'écart, discutant. Non loin de là, un couple de femmes, l'une portant une robe fluide et l'autre un pantalon en cuir, semble être en pleine conversation animée avec un ami, qui a une chemise en jean et des baskets.

Les gens rigolent, partagent des sourires, et des gestes affectueux peuvent être vus ici et là, notamment des câlins. Les personnes s'embrassent sur la joue, échangent des regards, et leurs rires résonnent dans cette section du boulevard. Malgré tout, des gestes discrets trahissent une certaine tension : certaines personnes, souvent celles plus discrètes dans le groupe, ajustent leurs tenues avec nervosité, comme si elles se sentaient légèrement observées par des passants. Un jeune homme, vêtu d'une combinaison néon et de baskets blanches, semble particulièrement détendu et engage des conversations avec plusieurs personnes de groupes différents.

L'atmosphère autour du Champs est conviviale. Des personnes dans la rue regardent les groupes avec curiosité et parfois jugement. Toutes ces personnes occupent le trottoir et font obstruction, forçant les passant·e·s à devoir fendre la foule à force de « excuse me », « sorry », ou bien à contourner l'amas d'individu·e·s.

Un groupe de trois personnes discute bruyamment, leur conversation étant pleine de gestes animés. L'une d'elles, une jeune femme en blouse à paillettes, lance à ses ami·e·s : « Non mais, sérieusement, tu penses qu'ils vont nous

¹⁹ Le terme démarque est ici choisi aussi bien pour retranscrire l'idée d'une démarcation entre l'hétérosocialité du boulevard Saint Laurent et les corps lesbiens dans les lieux lesbiens de ce boulevard que pour faire ce jeu de mot avec la définition de Colette Guillaumin sur les « marques », c'est-à-dire les choses du corps qui sont lues comme étant des marqueurs de classe sociale.

²⁰ La féminité lesbienne reste cependant différente de la féminité de la classe des femmes. En effet, il s'agit d'une féminité presque surjouée, avec la mise en scène de corps presque « trop » féminins, ce qui rejoint le discours de Judith Butler sur le « déguisement en femme » (2004) que présuppose la féminité. Les lesbiennes qui se présentent dans le boulevard Saint Laurent dans toute leur féminité rentrent dans le jeu de l'hétérosocialité urbaine tout en le comprenant comme tel : cette féminité devient consciente d'elle-même.

laisser entrer ? » Une autre, un homme avec des boucles d'oreilles en forme de cœur, rit avant de répondre : « Welcome to the Champs, baby! »

À proximité, un couple de femmes, assises sur un banc juste devant la porte du bar, discute à voix basse. L'une d'elles, habillée d'une robe à imprimé floral et de bottines en cuir, chuchote : « You think it'll be okay with your ex tonight? » Son amie répond : « We'll see. I just hope she'll be able to contain herself from that much charisma coming from me. » Elle rit.

Le rire nerveux de la première femme se mêle à une conversation voisine où deux jeunes hommes s'engagent dans un échange. L'un d'eux, vêtu d'un pantalon en vinyle brillant, se tourne vers son ami, une cigarette allumée à la main : « Alors, t'as vu ce gars là-bas avec la chemise à sequins ? Il me fait vraiment penser au drag king du show de l'autre fois ? » L'autre, en jean déchiré et veste en cuir, hoche la tête, les yeux rivés sur le groupe de danseurs qui passe à l'entrée du bar. « Oh my god, oui ! Totalement ! »

D'autres discussions se concentrent sur des sujets légers et des plaisanteries, mais il y a aussi des moments où la conversation se fait plus intime, comme des moments de vulnérabilité trans durant lesquels des femmes trans échangent sur leur peur de ne pas « passer » en tant que femmes.

Les discussions continuent et je reste à les observer pendant au moins 20 minutes avant qu'un groupe de quatre hommes qui passait par là ne regarde le groupe devant le Champs et ne commence à murmurer entre eux. Ils les toisent et lancent de discrets « tranny », « dyke » à l'intention du groupe qui ne les entend pas. Les hommes continuent leur chemin en riant et en continuant de regarder le groupe visiblement queer qui occupe l'espace devant le Champs.

Reprendre l'espace mène, selon Catherine Nash (2001), à une plus grande affirmation des pratiques non hétérosexuelles. Cette conclusion est réactualisée et confortée par la sociologue française Sarah Jean-Jacques lors de son travail de thèse (2020). Elle indique également, dans un dossier présentant sa thèse, que les lesbiennes dans les espaces publics ont « deux types de stratégies : l'une concernant la gestion de leur visibilité, et l'autre la fréquentation des espaces publics » (Jean-Jacques, 2023, p. 23).

La visibilité non hétérosexuelle s'étend alors au vocabulaire déployé par les personnes queers dans cette section : iels affirment leur présence en parlant de leur sexualité et de leur genre, non pas dans

une perspective d'imposition de leurs pratiques, mais plutôt comme une forme de réflexivité sur leur propre présence sur le boulevard (Kuhar & Švab, 2023).

Aussi, mes observations permettent de mettre en lumière des pratiques de séduction et des pratiques affectives propres aux personnes non hétérosexuelles. Des gestes tels que se tenir la main entre deux femmes que j'ai préalablement identifiées comme lesbiennes (observé un total de 16 fois sur l'ensemble de mes observations dans cette section) constituent un pas vers la visibilisation (Jean-Jacques, 2020).

Notes d'observation du 17 mai 2024 vers 22h30, section Duluth/Bagg

Deux femmes discutent, adossées contre le mur adjacent au Champs. Elles se regardent, rigolent, et je vois leurs doigts s'entrelacer. Leur discussion continue et je saisis certaines bribes de leur conversation sur leurs « plans for the weekend ».

Sarah Jean-Jacques (2020) analyse alors les pratiques lesbiennes, comme s'embrasser ou se faire des câlins, comme des pratiques plus explicites du lesbianisme. Ces pratiques prennent rarement forme en dehors des lieux non-lesbiens (Ibid.). Pour ma part, lors de mes observations dans les lieux lesbiens, ces pratiques-mêmes restent rares, puisqu'observées seulement quatre fois, dont trois fois au cours d'une même observation.

Notes d'observation du 6 septembre 2024 vers minuit, section Duluth/Bagg

Après avoir quitté la section Bagg/Napoléon, je croise le chemin de deux femmes se tenant la main. Je continue mon chemin et vais m'adosser contre le mur, près du Champs, pour poursuivre mon observation. Ce n'est que plus tard que je revois ces deux femmes, toujours les mains liées. Elles s'arrêtent devant le bar et commencent à discuter avec d'autres usager.ère.s qui se tenaient là, tout en allumant des cigarettes (elles doivent lâcher leurs mains pour les allumer). L'une d'elles ajoute à ce sujet : « Babe, can you pass me the lighter? ». Ce terme affectif, je l'interprète ici comme une confirmation de leur relation et donc de leur lesbianisme.

Des gestes plus suggestifs sexuellement (Brak-Lamy, 2014) n'ont, en revanche, pas été observés, contrairement aux pratiques hétérosexuelles.

Dès lors, la section Duluth/Bagg rend visible les pratiques « autres » non pas parce qu'elle est un « lieu lesbien », mais parce que les individu.e.s se la réapproprient pour faire fleurir leurs pratiques non hétérosexuelles.

6.2.2 Les formes de rappel à l'ordre hétérosociale envers les lesbiennes

Tout comme pour les pratiques de violences envers les femmes, les violences envers les lesbiennes sont uniquement le fait des hommes, du moins d'après ce que montrent mes observations. Observations qui rejoignent sans appel la majorité des textes sur les violences envers les lesbiennes (Chetcutti-Osorovitz & Jean-Jacques, 2018 ; Podmore, 2001 ; Race, 2016).

Bien que Wittig (1980) affirme que « les lesbiennes ne sont pas des femmes », car le terme « femme » est historiquement et socialement construit par et pour l'hétérosexualité obligatoire, être une « femme », dans cette perspective, implique d'être définie en opposition à un homme et en fonction de sa disponibilité sexuelle à celui-ci. Cependant, dans l'espace public et dans le regard hétérosexuel masculin, les lesbiennes continuent d'être considérées comme femmes, c'est-à-dire qu'elles sont des corps destinés à satisfaire les attentes hétérosexuelles masculines. Dès lors, les lesbiennes deviennent un « problème » : elles incarnent un refus explicite de cette assignation sexuelle, tout en conservant les signes corporels (ou du moins ceux perçus comme féminins). Ce refus est perçu non seulement comme une anomalie, mais aussi comme une provocation ou une trahison de l'ordre sexuel établi.

Déroger aux pratiques et aux normes hétérosociales, en tant que femme mais surtout en tant que lesbienne, vient avec son lot de violences et de rappels à l'ordre, comme le conçoit Sarah Jean-Jacques dans sa thèse sur l'invisibilisation et la visibilisation des lesbiennes et de leurs pratiques dans l'espace public parisien (2020). En effet, la classe des hommes hétérosexuels, dans sa volonté de contrôle et d'imposition de sa sexualité sur les autres corps, va percevoir toutes pratiques n'allant pas dans le sens de son hétérosexualité comme des provocations et tenter de rétablir l'hétérosexualité dans ces corps par la violence (Chetcutti-Osorovitz & Jean-Jacques, 2018). Ces

violences (observées 11 fois dans mes observations) prennent des formes variées : insultes (observées 6 fois), gestes déplacés (observés 4 fois), voire agressions physiques (observées 1 fois).

De ce refus de l'hétérosexualité découlent des violences perpétrées par la classe des hommes hétérosexuels.

Note d'observation du 6 septembre 2024 vers 23 h 45, section Duluth/Bagg, près du Champs, Blue Dog et Diving Bell Social Club

Vers 23 h 45, alors que je marchais pour changer de section du boulevard à observer, je remarque deux lesbiennes assises sur un banc, discutant ouvertement des dynamiques de genre dans l'espace public. Elles semblent à l'aise, utilisant un vocabulaire ouvert sur les questions de leur genre et de leur sexualité.

Leur conversation est coupée courte lorsque deux hommes les interpellent : « You Dykes! ». Les deux femmes, ouvertement et visiblement lesbiennes, se lèvent et confrontent les deux hommes : « What did you just say? » demande d'abord l'une d'elles. S'ensuit un échange verbal violent lors duquel les insultes fusent : les hommes continuent dans leurs insultes lesbophobes et misogynes (« Pussies », « Dykes », « Go lick your friend's pussy instead of messing with us »), et les lesbiennes répondent violemment par leurs injures également (« Dickhead », « douchebag », « You'll never please a woman so we should do it instead of you »). (Cette dernière phrase est accompagnée d'un geste : les doigts en V en dessous de la bouche, langue sortie entre l'index et le majeur, imitation d'un cunnilingus.)

L'une des lesbiennes s'approche d'un des hommes et le bouscule au niveau de l'épaule. L'homme réciproque le geste. L'échange physique est cependant de courte durée (à peine une minute), puisque les clients devant le Champs et le Blue Dog commencent à venir rejoindre les deux lesbiennes et un effet de groupe se fait observer. Cette action de se réunir autour des lesbiennes suffit à éloigner les deux hommes, qui partent dans la rue Bagg en redescendant. Mon observation s'arrête ici.

The manifestation of homosexuality in public (e.g., holding hands between same-sex partners) is always linked to a threat of violence and the reestablishment of the invisibility of homosexuality in the public sphere. (Kuhar & Švab, 2023, p.3302).

Les insultes proférées par les hommes, telles que « Dykes », « Pussies » et « Go lick your friend's pussy instead of messing with us », visent à déstabiliser l'identité des lesbiennes en les réduisant à des objets de désir ou en les sexualisant de manière dégradante (Chetcutti-Osorovitz & Jean-

Jacques, 2018). Les hommes trouvent alors un autre moyen de s'appropriier la sexualité des corps qu'ils perçoivent comme ceux de femmes. Ces propos reflètent une tentative de réassigner une sexualité hétérosexuelle à ces corps en les ramenant à des rôles de désirabilité de femmes hétérosexuelles, ce qui peut se rapprocher de cette idée « d'angoisse de la désérotisation des femmes » (Lett, 2016, p. 196).

Les insultes laissent ensuite place aux gestes (Chetcutti-Osorovitz & Jean-Jacques, 2018), des gestes suggestifs qui moquent une sexualité lesbienne ou qui les réduisent à leur sexualité, essentialisant les pratiques lesbiennes à des relations sexuelles.

Notes d'observation du 1er juin 2024 vers 23 h 30, section Duluth/Bagg

Un groupe de trois femmes visiblement lesbiennes, par leur posture et leur habillement ainsi que par leurs pratiques (deux d'entre elles sont visiblement en couple et se font des câlins, reposent leur tête l'une sur l'autre), se retrouve adossé contre le mur de mes habituelles observations lorsque j'arrive pour observer la section. Je décide donc de me placer un peu plus loin, au niveau du passage piéton, à la limite de l'autre section. Les trois lesbiennes discutent. Au moment où je décide de mettre fin à mon observation, une voiture (dont les passagers sont uniquement des hommes) baisse sa fenêtre et crie à l'intention du groupe adossé : « Hey, dykes », accompagné d'un geste de la main mimant un cunnilingus (l'index et le majeur en forme de V portés en dessous des lèvres).

Quant aux agressions physiques, considérées par la plupart des sociologues comme des pratiques rares mais totalisantes (Nicholls, 2017 ; Kuhar & Švab, 2023), elles permettent de remettre à leur place et de réguler les « unruly bodies » (Monaghan, 2003), ces corps qui ne se laissent pas faire.

Notes d'observations du 22 juin 2024 vers 22 h, section Duluth/Bagg

Une foule de personnes se trouve devant le Champs, comme d'habitude en fin de semaine avant la fermeture des métros. Les usager·ère·s qui ne sont pas immobiles dans les groupes ont du mal à se frayer un chemin (encore une fois, rien d'inhabituel). Un groupe de deux hommes, peinant à se faufiler dans la foule, commence à bousculer les individu·e·s sur le trottoir. Une des personnes (une femme) les arrête en leur disant que s'ils veulent passer, ils peuvent attendre que leur tour arrive (la circulation piétonne est forte dans les deux sens à ce moment-là). Les hommes, visiblement offensés ou en colère, commencent à insulter la foule : « *You take way too much space just to*

show off your against-nature sexualities », « *You freaks* ». L'un d'eux ponctue sa phrase en bousculant de plus belle les personnes, s'en prenant plus précisément à la jeune femme qui s'était interposée. Le groupe de personnes immobiles réagit vite et les sépare. Les hommes décident de marcher sur la voie des voitures, non sans signaler leur mécontentement avec d'autres insultes à l'égard du groupe.

Ces rappels à l'ordre disqualifient donc les pratiques lesbiennes dans l'espace public (Jean-Jacques, 2020).

6.2.3 Les réponses lesbiennes face aux violences faites aux femmes

Les réponses des femmes présentées dans le chapitre précédent mettent alors en exergue des réponses plus spécifiques aux violences de la classe des hommes dans le contexte de l'hétérosocialité : les réponses des lesbiennes. C'est donc à cette étape que je vais analyser les pratiques non mixtes de solidarité.

Les lesbiennes du boulevard Saint-Laurent répondent aux violences subies en recourant à deux formes principales de résistance : l'investissement d'espaces « queer » et « lesbien-friendly » comme des lieux de refuge, de repli pour les personnes en proie aux violences urbaines (6.2.3.1), et des stratégies plus concrètes de confrontation de ces violences par les lesbiennes (6.2.3.2).

6.2.3.1 La section Duluth/Bagg comme lieu de refuge

L'occupation mentionnée plus haut va au-delà de la simple visibilité, car elle devient une réponse concrète et stratégique face aux violences (Jean-Jacques, 2020).

Occuper un espace masculin est une réponse déjà presque violente pour la classe des hommes, dans le symbole que cela transmet (Chetcutti-Osorovitz & Jean-Jacques, 2018). En effet, en s'appropriant ces lieux dominés par les hommes (le bar sportif Le Champs), les lesbiennes défient ouvertement l'hétérosocialité marquée dans les territoires mêmes.

Cette occupation de l'espace se fait en réponse à un besoin d'espaces dans lesquels la violence hétérosociale pourrait s'amoinrir (Jean-Jacques, 2020). En se réappropriant des espaces publics, les lesbiennes revendiquent également un droit à l'espace, à l'existence et à la reconnaissance (Ibid.).

En restant visibles et présentes dans cet espace public, leur occupation permet alors de créer des lieux sécurisants pour les usager·ère·s de la Main nocturne, comme le montre cette observation :

Notes d'observation du 6 septembre 2024 vers 23 h 30, section Duluth/Bagg

Vers 23 h 30, un homme aborde une femme dans la rue. Elle répond poliment, mais refuse clairement ses avances. L'homme insiste, et la femme se retire dans un coin pour éviter toute interaction. Elle va rejoindre le grand groupe de personnes qui se tient toujours devant le Champs pour aller fumer et semble discuter avec des personnes qu'elle connaît.

Comme le montre cette observation, loin d'être un simple mimétisme des pratiques des hommes, cette immobilité devient une stratégie d'occupation collective de l'espace, visant à transformer temporairement un lieu de passage en un espace de refuge et de soutien (Nash, 2001). En rejoignant ce groupe visible, elle cherche une forme de protection par la proximité et la digression à la norme hétérosociale (Chetcutti-Osorovitz & Jean-Jacques, 2018). Ce mouvement signale la reconnaissance sociale de ces groupes queer comme des espaces de sécurité (Nash, 2001), capables de désamorcer des interactions oppressives, non pas par la confrontation, mais par leur simple présence collective et visible (Köhler, 2024).

6.2.3.2 Des stratégies d'interpositions lesbiennes

Cette occupation de l'espace public par les lesbiennes est analysée par Sarah Jean-Jacques (2020) comme un droit à la ville, dans la continuité des travaux de Lefebvre et de Didier Eribon. Ce droit à la ville justifie alors les stratégies plus violentes de reprise de l'espace public (Ibid.). Cette analyse, croisée avec les pratiques spatiales et de stratégisation dans l'espace public urbain mises en lumière par Hernandez, Gonzalez et Faure (2020), permet de comprendre les interpositions comme des stratégies d'ancrage de l'aide (à la manière d'une bouée de sauvetage) et de diversions.

Deux observations me viennent à la plume pour approfondir mon propos.

Notes d'observation du 14 juin 2024 vers 1 h, section Duluth/Bagg

Vers 1 h du matin, deux femmes lesbiennes sont témoins d'une altercation verbale violente entre un homme et une autre femme du côté du trottoir. Elles interviennent immédiatement, créant une barrière physique entre l'homme et la victime. Elles restent immobiles, affichant une posture de protection, et forcent l'homme à se retirer.

Ces interpositions sont également analysées dans la sociologie du harcèlement de rue comme des pratiques visant à créer une barrière physique et symbolique entre l'agresseur et la personne agressée, offrant ainsi un espace de protection et de solidarité, et rappelant la nécessité d'intervenir en cas de témoignage de violences (Gardner, 1995 ; Dekker, 2019).

Notes d'observation du 22 juin 2024 vers 1 h, section Marie-Anne/Rachel

Vers 1 h, une dispute éclate entre un homme et une femme en plein milieu du trottoir. L'homme élève la voix et se rapproche de la femme de manière menaçante, tandis qu'elle recule et tente de calmer la situation : « *Calm down, please, I don't want any of this.* » Plusieurs passants ralentissent, mais personne n'intervient directement. Voyant que la tension monte, j'approche en demandant si tout va bien. L'homme se tourne vers moi et lance : « C'est pas tes affaires », « T'es qui ? ». La femme profite de ce moment pour s'éloigner rapidement vers le parc. Après quelques secondes d'hésitation, l'homme part dans la direction opposée.

En m'interposant, je permets de créer une diversion (Hernandez Gonzalez, Faure & Luxembourg, 2020), laissant ainsi la possibilité à la femme de s'enfuir.

6.2.3.3 La réciprocation des violences verbales et physiques : remettre l'hétérosexualité à sa place

Dans ce contexte, les réponses lesbiennes observées sont principalement de l'ordre de la violence verbale (des insultes, des prises de parole directes qui s'opposent à l'invisibilisation ou à l'humiliation publique). Ces réponses ne doivent pas être analysées comme de simples

manifestations d'agressivité, mais doivent être comprises dans un contexte plus large : celui de l'hétérosocialité du boulevard Saint-Laurent, qui permet dès lors la lesbophobie décomplexée de certain·e·s de ses usager·ère·s.

Mais j'ai ici une observation de violence lesbienne qu'il me semble nécessaire d'analyser dans le cadre de ma recherche, puisqu'elle permet de mettre en avant la possibilité d'une réponse à la violence par une classe dominée par l'hétérosocialité et par la classe des hommes.

Notes d'observation du 6 septembre 2024 vers 23h45, section Duluth/Bagg

Vers 23h45, alors que je marchais pour changer de section du boulevard à observer, je remarque deux lesbiennes assises sur un banc, discutant ouvertement des dynamiques de genre dans l'espace public. Elles semblent à l'aise, utilisant un vocabulaire ouvert sur les questions de genre. Leur conversation est un moment d'affirmation dans cet environnement majoritairement masculin. Leur conversation est coupée court lorsque deux hommes les interpellent : « *You dykes!* ».

Les deux femmes, ouvertement et visiblement lesbiennes, se lèvent et confrontent les deux hommes : « *What did you just say?* » demande d'abord l'une d'elles. S'ensuit un échange verbal violent lors duquel les insultes fusent : les hommes continuent dans leurs insultes lesbophobes et misogynes — « *Pussies* », « *Dykes* », « *Go lick your friend's pussy instead of messing with us* » — tandis que les lesbiennes répondent violemment par des injures également : « *Dickhead* », « *Douchebag* », « *You'll never please a woman so we should do it instead of you.* » (Cette dernière phrase est accompagnée d'un geste : les doigts en V sous la bouche, langue sortie entre l'index et le majeur, imitation d'un cunnilingus.)

L'une des lesbiennes s'approche de l'un des hommes et le bouscule à l'épaule. L'homme réciproque le geste. L'échange physique est toutefois de courte durée (à peine une minute), puisque les client·e·s devant le Champs et le Blue Dog commencent à venir rejoindre les deux lesbiennes, et un effet de groupe se fait observer. Cette action de se réunir autour des lesbiennes suffit à éloigner les deux hommes, qui partent dans la rue Bagg en redescendant.

Mon observation s'arrête ici.

Pour réutiliser cette observation, je vais ici me pencher sur sa deuxième partie : la réaction au rappel à l'ordre hétérosocial. L'usage d'injures à l'encontre des hommes par les lesbiennes est un moyen

de retourner les violences, de les réciproquer. Lorsque l'une d'entre elles se saisit de la sexualité d'un des hommes en disant : « *You'll never please a woman, so we should do it instead of you.* », cela dresse un miroir devant les hommes : la remise en cause de leurs capacités sexuelles, de leur capacité à « *please a woman* » et donc à être hétérosexuels en puissance.

Aussi, lors de mon observation du 4 mai 2024, vers 23 h 45, dans la section de Duluth à Bagg, j'ai assisté à une scène marquée par une interaction d'abord « lesbophobe » (donc un rappel à l'ordre hétérosocial), initiée par deux hommes à l'encontre de trois femmes lesbiennes près du Champs. Le premier échange a pris la forme de commentaires discriminatoires sur la sexualité des lesbiennes (« *You dykes* »). Après quelques instants d'hésitation, l'une des femmes a répondu d'un ton ferme, ce qui a déclenché une escalade verbale puis une bousculade (une autre, comme dans l'observation encadrée) de la part d'une d'entre elles envers un des hommes. Cette bousculade peut être analysée comme une reprise de l'espace.

Les trois femmes ont alors adopté une posture d'unité face aux deux hommes (en utilisant des insultes et des gestes) visant à dissuader toute tentative d'intimidation ou de domination (Nash, 2001). L'un des hommes a tenté de s'avancer, mais a été physiquement retenu. L'incident a laissé émerger un moment de tension où la violence verbale s'est affirmée comme un outil de contre-discours (Fanon, 1961), brisant momentanément le monopole masculin sur l'espace nocturne du Main.

Ces bousculades et ces insultes de la part des lesbiennes envers les hommes hétérosexuels sont des formes de résistance aux rappels à l'ordre hétérosocial, en ce qu'elles permettent de renverser temporairement la dynamique de pouvoir imposée par la norme hétérosexuelle et masculine dans l'espace public. C'est en ce sens que Fanon décrit la violence des classes opprimées comme structurante (1961).

Cette observation met en lumière une forme de résistance que l'on pourrait qualifier de transformatrice, dans un sens presque wittigien de la définition du lesbianisme (2001) : elle agit à petite échelle, dans des interactions brèves mais révélatrices de dynamiques plus larges d'oppression et de contre-hétérosocialité, faisant momentanément trembler l'existence des classes de sexe.

CONCLUSION

Retour sur la démarche : comprendre les interactions dans le boulevard Saint Laurent nocturne

Cette recherche est née d'un constat : depuis 2022, les lesbiennes semblent se réapproprier l'espace urbain nocturne du boulevard Saint-Laurent, entre les rues Duluth et Bagg. De ce constat est née l'interrogation qui nourrit mon mémoire : comment les pratiques des usager.ère.s dans le Main nocturne pourraient-elles changer en fonction de cette réappropriation, et si cette réappropriation est ultimement visible.

Pour effectuer des recherches sur le boulevard Saint-Laurent, cela implique d'abord de connaître l'histoire du Main, sa construction, ses usager.ère.s et ses luttes. Pour ce faire, les ouvrages de Bourassa et Larrue, de Gubbay et de Podmore m'ont été utiles pour saisir respectivement les luttes et les festivités dans le Main, les enjeux sociaux et historiques, ainsi que les usages et constructions hétérosociales excluant les « marginaux sexuels ». Après quoi je me suis penchée sur la construction plus spécifique de l'urbain nocturne, saisi comme un objet géographique (Gwiazdzinski, 2005) dans lequel la consommation et la festivité sont les maîtres mots pour y naviguer, voire y vivre. Afin, ensuite, de comprendre comment les individu.e.s perçoivent cet espace public nocturne et comment les rapports sociaux de sexe influencent cette perception.

Effectuer une recherche dans la nuit est un défi méthodologique particulier, car cela implique de s'immiscer dans un espace où les dynamiques sociales sont influencées par l'obscurité, l'anonymat et des comportements souvent moins régulés que dans la journée (Gwiazdzinski, 2005). L'observation des comportements et des interactions dans cet environnement nocturne nécessite une attention particulière aux détails visibles (Heurgon, Espinasse & Gwiazdzinski, 2017), tout en prenant en compte la fluidité des identités et des pratiques qui s'y manifestent (Bertin & Paquette, 2015). L'enquête dans la nuit est aussi un espace où les frontières entre public et privé semblent se brouiller, où l'intime et le collectif semblent se confondre, rendant l'analyse des rapports sociaux encore plus complexe. Pour entrer dans mon sujet, j'ai donc d'abord défini très concrètement ce qu'était un espace public et la façon dont les lieux publics (que constitue notamment le boulevard

Saint-Laurent) sont des objets incapables de neutralité. Cependant, s'il y a une sensation de neutralité, c'est avant tout parce que les espaces publics sont construits par les classes dominantes qui rendent de fait hégémoniques leurs productions (Benoit, 2014) en les naturalisant et en les justifiant. Pour saisir les corps des hommes et des femmes qui traversent ce boulevard, j'ai utilisé la méthodologie de Xavier Dunezat (2015), permettant ainsi de ne pas essentialiser les corps mais de les comprendre comme produits d'un contexte social précis. Ces corps sont donc des données sexuées saisissables pour ce qu'ils sont et représentent. Par la suite, j'ai confirmé ou infirmé les classes de sexe que j'ai attribuées à ces corps par la façon dont les autres individus les qualifient ou par la manière dont les principales.ux intéressé.es se définissent.

La problématique a ainsi émergé de cette tension entre une présence lesbienne tangible et la structure hétérosociale du boulevard. Il ne s'agissait pas seulement de constater une occupation, mais d'en décortiquer les mécanismes, les résistances, les compromis ; faire, finalement, un état des lieux de ce lieu.

Dès le départ, cette problématique a résonné avec des questions fondamentales du matérialisme. Le boulevard Saint-Laurent, dans sa matérialité même (l'agencement des bars, la largeur des trottoirs, l'éclairage public, les flux de circulation), n'est pas un espace neutre. Il est le produit d'une histoire, de rapports de pouvoir, de luttes, de conflits. La répartition des lieux de sociabilité, la prédominance des espaces masculins, la marginalisation historique des femmes dans la vie nocturne sont autant de manifestations matérielles de l'hégémonie hétéropatriarcale.

L'observation des rapports sociaux dans un contexte de festivité nocturne, quant à elle, implique de comprendre et d'analyser les structures qui façonnent les pratiques et les interactions humaines (Guillaumin, 1978). L'antagonisme entre la classe des hommes et la classe des femmes était un des postulats de départ de ma recherche, motivé par un cadre théorique féministe matérialiste. Ce cadre théorique permettait donc d'établir le fait que la classe des hommes est une classe dominante et que la classe qu'elle domine est celle des femmes (Wittig, 1982). Ces classes de sexe ne sont pas des entités figées et naturelles mais sont bel et bien construites par des structures de production et d'appropriation (Guillaumin, 1992).

Ces structures, je les ai analysées comme venant de ce que Wittig nomme l'hétérosocialité (Wittig, 1980), c'est-à-dire le fait que les rapports sociaux de sexe sont justifiés par la nécessité de l'hétérosexualité. Cette hétérosexualité, qui a été naturalisée et biologisée comme la sexualité par défaut (Wittig, 2001), est analysée ici comme le système principal permettant d'asseoir la domination et l'appropriation de la classe des hommes.

Dès lors, en partant du postulat que les classes de sexe sont créées par l'hétérosocialité, les personnes qui arrivent à s'en extraire seraient capables de transformer les lieux et les espaces publics. Observer comment les lesbiennes se fraient des chemins et contestent cet espace matériel est une manière concrète d'interroger la production et la reproduction des rapports sociaux de sexe. Le boulevard devient un terrain d'étude privilégié pour analyser comment les structures de domination se manifestent dans l'espace et comment, en retour, les pratiques sociales peuvent potentiellement les ébranler ou les négocier. La question n'est pas seulement de savoir si les lesbiennes sont présentes, mais comment elles le sont, où, et avec quelles conséquences sur l'organisation matérielle et symbolique de cet espace urbain. En ce sens, cette enquête ethnographique se voulait une exploration des matérialités des rapports sociaux de sexe, une tentative de comprendre comment ceux-ci s'incarnent dans l'espace et comment, parfois, ils sont mis à l'épreuve par le lesbianisme.

C'est donc riche de cette méthodologie que j'ai pu entrer dans mon analyse.

Les pratiques des usager.ère.s du boulevard Saint Laurent en rapport : résultats de l'enquête sur l'hétérosocialité dans la Main

Le boulevard Saint-Laurent, en tant que lieu festif nocturne, est construit par des rapports sociaux hétérosexués. Cette construction transparaît dans les noms des rues de ce boulevard, qui sont en grande majorité des noms d'hommes (Lavigne, Rodrigue & Abboud, 1995). Cette création des rues par et pour les hommes (Raibaud, 2015) est justifiée par les rapports sociaux à l'œuvre dans le boulevard et par l'omniprésence de l'hétérosexualité.

L'espace public n'est pas seulement une construction politique et urbanistique, ni une surface passive sur laquelle se déploient les comportements. Il est un vecteur puissant

de la construction des cultures et des identités, individuelles et collectives. (Cattan & Leroy, 2010, p.17).

Cette création que j'ai définie comme hétérosociale justifie alors le fait matériel que les hommes s'approprient l'espace public de ce boulevard. Cette appropriation passe d'abord par les corps, des corps qui occupent l'espace, immobiles et sonores (Bard, 2004). Puis viennent les occupations insouciantes de l'espace (Le Breton, 2012). Ces occupations rendues ordinaires (Lapalud & Blache, 2019) donnent lieu à des pratiques plus actives d'occupation de l'espace public (Mosconi, Paoletti & Raibaud, 2015). Ces occupations sont justifiées par la virilité (Raibaud, 2015) et la masculinité dominante (Connell, 2015) que présentent les hommes par leurs corps. Les hommes marquent leur territoire à coups de déchets (Raibaud, 2015), à coups de remarques sur les corps des autres usager·ère·s, dans un continuum de la violence (Kelly, 2019), menant à la mise en corps de leur sexualité (Brak-Lamy, 2014 ; Fahlberg & Pepper, 2016). Parce que si les hommes possèdent ce boulevard, c'est principalement dans un contexte d'hétérosexualité. En effet, les lieux festifs, et principalement les bars et les clubs, sont des lieux communément définis par les sociologues, urbanistes et géographes comme des lieux hétérosociaux (Fileborn, 2016 ; Sanders, 2016 ; Wenner, 1998).

Cette appropriation mène ultimement vers la violence, puisque la classe des hommes, pour rester la classe dominante, se doit de mettre en place tous les moyens possibles pour continuer d'exister en tant que telle (Delphy, 1997 ; Guillaumin, 1979). Plus spécifiquement, dans le boulevard Saint-Laurent, cette violence suit un continuum qui commence par les insultes (Lebugle Mojdehi, 2018) et se termine ultimement par des agressions envers les classes que les hommes subordonnent (Fahlberg & Pepper, 2016).

Une régulation des sexualités des femmes se met donc en place par le biais de ces violences : d'un côté la sexualité hétérosexuelle vertueuse (Clair, 2012), de l'autre les sexualités « mal hétéros » (Hubbard, 1998) et les sexualités non hétérosexuelles (Godoy Almeida, 2022 ; Chetcutti-Osorovitz & Jean-Jacques, 2018 ; Held, 2015 ; Johnston & Longhurst, 2010).

Cependant, si les hommes s'approprient cet espace public, quelle place reste-t-il pour les femmes ? D'abord, les femmes, dans le Main nocturne, sont moins nombreuses que les hommes à parcourir

ses chemins. Le fait que les femmes prennent moins de place et aient principalement été observées en train de marcher (contrairement aux hommes immobiles) dans les rues la nuit a été analysé comme le résultat des violences qu'elles peuvent y subir. La première forme de violence est celle symbolique : l'exclusion des femmes de la ville de nuit festive (Lieber, 2008 ; Raibaud, 2015). Aussi, si elles sont représentées, elles sont des objets sexuels, de désir (Kalms, 2016). Ces violences se matérialisent ensuite dans des gestes et des paroles intrusives, des regards insistants (que j'ai qualifiés de *male gaze* en référence à l'analyse de Laura Mulvey (1990)), ou des comportements de harcèlement tels que des commentaires sur l'apparence des femmes (Fahlberg & Pepper, 2016). Les femmes construisent donc leurs corps, leurs démarches et leurs pratiques en fonction de ces violences.

Dans ces conditions, on peut estimer que le nombre relativement peu élevé de violences envers les femmes recensé dans l'espace public par les différentes études et statistiques s'explique, en partie, par un phénomène d'auto-restriction que les femmes s'imposent. (Lieber, Maillochon , Orain, Poggi , & Nicole, 2003, p. 47).

Si, par malheur, elles ont l'audace de pratiquer le boulevard festif la nuit en n'obéissant pas à ces codes, un rappel à l'ordre leur sera imposé par des violences physiques (Ibid.). Ces violences physiques (qui façonnent d'ailleurs leurs peurs et leurs craintes (Lieber, 2008)) sont principalement perpétrées dans l'idée de remettre en ordre l'hétérosocialité dans leur corps (Clair, 2012 ; Lebugle Mojdehi, 2018).

Des résistances se laissent malgré tout saisir dans le boulevard Saint-Laurent, d'abord par la plus grande visibilité de pratiques non hétérosexuelles. J'ai alors pu constater une certaine visibilité lesbienne dans une section du boulevard (celle de Duluth et Bagg), ce qu'Emma Kholer nomme les « counter spaces » (2024).

La visibilité des lesbiennes répond ainsi à la prise en compte d'un ensemble de paramètres constitutifs de l'environnement extérieur (l'arrondissement, le quartier, le moment de la journée, le type de lieu, mais aussi le contexte et le profil des personnes présentes autour). (Jean-Jacques, 2020, p. 23)

Dans cette zone, des bars (le Champs) et des événements spécifiquement orientés vers la communauté lesbienne et queer se sont multipliés, créant un espace plus inclusif et accueillant. Ces lesbiennes qui osent reprendre l'espace sont celles qui choisissent de contester les normes

hétérosociales et de revendiquer leur présence dans l'espace public festif nocturne. Ces lesbiennes se rendent visibles dans leurs pratiques.

Se rendre visible dans l'espace public par des situations aussi banales que s'embrasser, se dire « au revoir » sur le quai d'une station de métro ou tenir l'autre par la taille peut donner lieu à différents types de réactions sociales. La visibilité d'une relation affective se traduit non seulement par un ensemble de gestes et de comportements plus ou moins explicites, mais également par une manière de se présenter à l'autre, notamment par l'apparence (style vestimentaire ou coupe de cheveux) et la manière d'être. (Chetcutti-Osorovitz & Jean-Jacques, 2018, p. 158)

Mais aussi, l'observation de lesbiennes permet de mettre en lumière des stratégies de réponses directes aux violences. Les lesbiennes osent la violence contre la violence des classes dominantes et cherchent à résister aux rapports de domination hétérosociaux qui structurent ce lieu. Cela permet de mettre en rapport les violences hétérosociales (violences de la classe dominante) avec les violences du lesbianisme politique (violence de la classe dominée) (Fanon, 1961).

La réappropriation du boulevard Saint-Laurent peut donc s'entendre comme une réappropriation davantage dans son sens podmorien (Podmore, 1999), c'est-à-dire de visibilité de la sexualité, que dans son sens wittigien, c'est-à-dire dans un rapport de transformation de l'espace, un « lesbianisme politique » (Wittig, 2001). Compte tenu de la rareté des phénomènes lesbiens, qu'ils soient de l'ordre de la visibilisation ou de la transformation, il me semble même que cette réappropriation ne soit pas à la hauteur de la domination des classes hétérosexuelles qui prend place dans le boulevard Saint-Laurent. Il est possible de constater que, bien que certaines lesbiennes parviennent à créer des espaces de résistance et de visibilité, ces zones restent souvent limitées et sont fréquemment absorbées par les logiques commerciales et touristiques de la Main.

Faire une ethnographie des interactions au sein de l'espace public nocturne du « main » : limites et perspectives

Dans ce mémoire, mon analyse repose sur une démarche ethnographique, qui me permet de saisir les rapports sociaux de sexe dans le contexte spécifique du boulevard Saint-Laurent. Cependant, cette méthode comporte plusieurs limites, notamment liées aux biais inhérents à mon rôle d'observatrice et à la manière dont je perçois et interprète les dynamiques sociales. En effet, en tant qu'observatrice, mes connaissances et mes propres expériences influencent nécessairement ma

manière de percevoir et d'analyser les rapports sociaux dans le boulevard Saint-Laurent nocturne (Harding, 1987 ; Hekman, 1997 ; Renahy & Sorignet, 2006). Bien que l'ethnographie permette une immersion dans le terrain, elle comporte des risques de biais liés à l'interprétation des comportements et des interactions. Dunezat souligne les biais inhérents à l'ethnographie, où l'observateur·trice peut être influencé·e par ses propres préjugés, attentes et prénotions (Dunezat, 2015). Dans mon cas, mon rôle de chercheuse lesbienne perçue comme femme, et dont les affinités politiques me poussent à croire en la possibilité d'un lesbianisme politique, pourrait mener à une interprétation partielle de la réalité sociale, ou à une tendance à projeter des hypothèses théoriques sur le terrain.

Cependant, je pense avoir réussi au mieux à rendre compte des rapports sociaux de sexe en place dans le boulevard en croisant les analyses et les travaux scientifiques de différentes branches (géographie, urbanisme, sociologie). Ma recherche manque cependant de ce côté qualitatif « humain » que permettent les entretiens. Dans la poursuite de mes recherches, je souhaite donc me pencher davantage sur cette méthodologie afin de pouvoir comprendre les faits sociaux non pas à la simple lumière de mes observations, mais aussi à la lumière des propos des personnes qui fréquentent ces lieux, ces nocturnités. Mon observation en tant qu'extérieure (même si menée avec la volonté de rester objective et descriptive) ne permet pas de saisir pleinement comment les individu·e·s eux·elles-mêmes vivent et interprètent ces rapports sociaux de sexe. Ce manque de perspectives peut constituer un angle mort dans l'analyse des rapports sociaux de sexe et des pratiques sur ce boulevard Saint-Laurent la nuit. Par exemple, alors que j'analyse la domination des hommes ou la visibilité des lesbiennes, il serait essentiel de recueillir des témoignages directs des personnes concernées, qu'elles soient lesbiennes ou hétérosexuelles. Ces témoignages pourraient enrichir l'analyse en mettant en lumière des nuances que mon approche extérieure pourrait ignorer, comme les perceptions spécifiques de l'espace public par ces groupes, les stratégies de résistance qui ne seraient pas directement visibles dans les interactions observées, ou encore les raisons de l'absence des femmes de l'espace public.

Aussi, lors de mes observations, la question de l'habillement des individu·e·s dans la rue, notamment dans un espace comme le boulevard Saint-Laurent, soulève une autre difficulté méthodologique importante : comment décrire les tenues vestimentaires sans tomber dans le piège des stéréotypes ou d'un vocabulaire potentiellement dégradant ? L'habillement, bien que riche

d'informations sociologiques, peut facilement être interprété, voire décrit de manière réductrice, notamment en ce qui concerne les vêtements associés aux femmes ou aux sexualités marginales. Utiliser un vocabulaire stéréotypé pour décrire l'habillement, comme l'associer à des traits de caractère ou à une « conformité » à un certain modèle de féminité, peut réduire la complexité des pratiques sociales et sexuelles à une simple surface apparente (même si je ne pense pas avoir analysé ces faits uniquement à travers leur surface). La description des vêtements doit être nuancée, évitant toute interprétation trop rapide qui pourrait rendre invisibles les multiples significations et usages des habits dans un espace urbain festif comme le boulevard Saint-Laurent.

Les rapports sociaux dans la rue sont indéniablement plus complexes que les simples rapports de sexe. Mon analyse a mis l'accent sur la sexualité et les rapports de genre, mais il convient de souligner que ces dynamiques sont aussi influencées par d'autres rapports de pouvoir : les rapports de classe, de race, ou encore les réalités trans face aux réalités cis. En ce sens, il existe un risque de réductionnisme en focalisant l'analyse sur les seuls rapports sociaux de sexe pour comprendre et analyser les pratiques. De même, des rapports de pouvoir autres que ceux liés au sexe (par exemple, ceux liés à la consommation, à l'habitat ou à l'occupation de l'espace public par des jeunes adultes vs des personnes plus âgées) doivent être pris en compte pour une compréhension plus complète des dynamiques sociales dans la ville. Ainsi, une ethnographie matérialiste, prenant en compte ces multiples rapports de pouvoir, offrirait une perspective plus riche et plus complexe des phénomènes observés.

Une autre limite importante réside dans le fait que mon analyse des violences dans l'espace public n'a pas suffisamment pris en compte les violences spécifiques subies par les personnes transgenres. Si je parle brièvement des violences spécifiques que subissent les personnes trans, cela ne suffit pas à constituer une analyse complète des territoires et pratiques des personnes trans. Si les violences sexistes et lesbophobes sont bien documentées dans le cadre des rapports sociaux de sexe observés, il est crucial de souligner que les personnes trans, qu'elles soient hommes ou femmes, vivent des formes spécifiques de violences dans l'espace public nocturne du boulevard Saint-Laurent, que j'ai préféré ne pas souligner comme telles dans mon analyse par souci de clarté par rapport à ma problématique. Aussi, faire des cas spécifiques des personnes trans dans le boulevard Saint-Laurent aurait été transphobe, puisque cela n'aurait pas considéré, par exemple, les femmes

trans comme des femmes, mais comme un autre groupe qui subirait des rapports sociaux de sexe différents.

Une autre limite de mon analyse, qui, je pense, peut donner lieu à de futures recherches pertinentes sur le Main, est le fait de ne pas avoir retenu d'autres revendications politiques et types de réappropriations comme éléments d'analyse. En effet, si, proche du Barfly et de la Casa Del Popolo, des revendications politiques autres que les revendications lesbiennes existent, elles semblent avoir un impact sur les usager·ère·s du boulevard Saint-Laurent nocturne. Dès lors, les rapports sociaux, en prenant en compte la visibilisation de politiques de gauche militantes, deviennent autrement plus complexes, puisqu'ils intègrent d'autres luttes et d'autres moyens de lutter.

Ces limites sont autant de possibilités de recherches futures sur l'urbanité nocturne ainsi que sur les rapports sociaux (au-delà des seuls rapports sociaux de sexes). Loin de réduire la portée de ce mémoire, les limites que j'ai identifiées participent à ouvrir un ensemble cohérent de pistes de recherche qui pourraient, à terme, permettre une compréhension plus fine, plus située et plus complexe de la ville nocturne (paysage politique nocturne, trans-matérialisme, lesbianisme politique, hétérosocialité comme système de sexage, etc). La ville, en tant qu'objet sociologique et non pas simplement géographique ou urbanistique, se révèle ici un terrain dont les dimensions multiples restent encore largement à explorer.

BIBLIOGRAPHIE

- Alessandrin, A., & Dagorn, J. (2018). Sexisme(s) urbain(s): jeunes filles et adolescentes à l'épreuve de la ville. *Enfances Famille Générations*.
- Alessandrin, A., & Raibaud, Y. (2013). Les lieux de l'homophobie ordinaire. *Cahier de l'action*, 40(3), pp. 21-26. doi:<https://doi.org/10.3917/cact.040.0021>.
- Allessandrin, A., Dagorn, J., & Cesar-Franquet, L. (2017). La nuit, tous les déplacements des femmes sont gris. *CAMBO*, pp. 54-55.
- Badia, B., Bertrand, D., Carrera, A., Kertudo, P., & Gwiazdzinski, L. (2013). L'évolution des usages des espaces publics nocturnes à Paris. *Recherches sociales*, pp. 6-74.
- Bard, C. (2004). *Le genre des territoires*. Angers: PUA.
- Barrau, S. (2017). Pratiques vestimentaires et expressions du genre. Effets de contextes scolaires contrastés. *Agora débats/jeunesse*, pp. 23-35.
- Beaud, S., & Weber, F. (1997). *Guide de l'enquête de terrain*. Paris: La découverte.
- Benoît, A. (2014). L'« espace public » à l'épreuve de la critique féministe. *Dossier: l'"espace public"*, pp. 121-131. doi:<https://doi.org/10.4000/philonsorbonne.576>
- Berguit, J.-N. (2004). L'histoire de l'homme à travers la nuit. *VST - Vie Sociales et Traitements, revue des CEMA*, pp. 23-28.
- Bertin, S., & Paquette, S. (2015). Apprendre à regarder la ville dans l'obscurité: les "entre-deux" du paysage urbain nocturne. *Environnement Urbain*.

- Blanchard, V. (2009). De la protection à l'enfermement, vagabondage féminin juvénile dans la France des années 1950. Dans s. l.-L. A., J.-C. Caron, & J.-J. Yvarel, *Les âmes mal nées* (pp. 125-139). Besançon: Presses universitaires franc-comtoises.
- Blidon, M. (2008). La casuistique du baiser. *ÉchoGéo*, pp. 1-14.
doi:<https://doi.org/10.4000/echogeo.5383>
- Body-Gendrot, S. (2000). Sécurité et insécurité dans la ville. Dans L. M.-G. sous la dir. Paquot T., *La ville et l'urbain l'état des savoirs* (pp. 194-201). Paris: La Découverte.
- Bondi, L. (1998). Gender, class and urban space: public and private space in contemporary urban landscapes. *Urban Geography*, 19(2), pp. 160-185. doi:<https://doi.org/10.2747/0272-3638.19.2.160>
- Bourassa , A.-G., & Larrue, J.-M. (1993). *Les nuits de la "Main" : cent ans de spectacles sur le boulevard Saint-Laurent (1891-1991)*. Montréal: VLB. Récupéré sur <http://archive.org/details/lesnuitsdelamain0000bour>
- Bourdieu, P. (1998). *La domination masculine*. Paris: Seuil.
- Brak-Lamy, G. (2014). Heterosexual seduction in the urban night context: behaviors and meanings. *The journal of sex research*, 52(6), pp. 690-699.
doi:<https://doi.org/10.1080/00224499.2013.856835>
- Buford May, R. (2014). *Urban Nightlife. Entertaining race, class and culture in public space*. New Brunswick: Rutgers University Press.
- Buiten, D., & Naidoo, K. (2020). Laying claim to a name: Towards a sociology of "Gender-based Violence". *South African Review of sociology*, 51(2), pp. 61-68.
- Butler, J. (2001). Imitation et insubordination du genre. Dans G. Rubin, & J. Butler, *Marché au sexe* (pp. 143-165). Paris: EPEL.

- Butler, J. (2004). *Défaire le genre*. Paris: Édition Amsterdam.
- Caldwell, K., & Boyer, R. (2019). Bicycle commuting in an automobile-dominated city: how individuals become and remain bike commuters in Charlotte, North Carolina. *Transportation*, 46, pp. 1785-1806. doi:<https://doi.org/10.1007/s11116-018-9883-6>
- Cardelli, R. (2021). Les déplacements des femmes dans l'Espace public: ressources et stratégies. *Dynamiques régionales*, pp. 102-121.
- Cattan, N. (2012). Trans-territoire. Repenser le lieu par les pratiques spatiales de populations en position de minorité. *L'information géographique*, pp. 57-71.
- Cattan, N., & Leroy, S. (2010). La ville négociée : les homosexuel(le)s dans l'espace public parisien. *Cahiers de géographie du Québec*, 54(151), pp. 9-24.
doi:<https://doi.org/10.7202/044364ar>
- Cayouette-Remblière, J., Lion, G., & Rivière, C. (2019). Socialisations par l'espace, socialisations à l'espace. Les dimensions spatiales de la (trans)formation des individus. *Sociétés contemporaines*, pp. 5-31.
- Cefaï, D. (2013). Ethnographie urbaine: un manuel. *Métropolitiques*. Récupéré sur <http://www.metropolitiques.eu/Ethnographie-urbaine-un-manuel.html>.
- Chapman, s. (1995). Great expectorations! The decline of public spotting: lessons for passive smoking? *BMJ*, 311(23), pp. 1685-1686.
- Chaudoir, P. (2008). La rue: une fabrique contemporaine de l'imaginaire urbain. *Culture et Musées*, 51-64.
- Chetcutti-Osorovitz, N., & Jean-Jacques, S. (2018). Usages de l'espace public et lesbianisme : sanctions sociales et contournements dans les métropoles françaises. *Cahiers de géographie du Québec*, 62(175), pp. 151-167. doi:<https://doi.org/10.7202/1057084ar>

- Clair, I. (2012). Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel. *Agora. Débat/Jeunesse*, 60, pp. 67-78.
- Collins, A. (2006). *Cities of pleasure. Sex and the urban socialscape*. Londres: Routledge Taylor & Francis Group.
- Comelli, C. (2013). Quelle incidence du genre sur la vie nocturne des étudiants bordelais? Dans K. Marius, & Y. Raibaud, *Genre et Construction de la Géographie* (pp. 109-125). MSHA.
- Communauté urbain de Bordeaux. (2011). *L'usage de la ville par le genre*. Bordeaux: a'urba. Consulté le octobre 10, 2021
- Condon, S., Lieber, M., & Maillochon, F. (2005). Insécurités dans les espaces publics : comprendre les peurs féminines. *Revue française de sociologie*, pp. 265-294.
- Connell, R. (2015). Hégémonie, masculinité, colonialité. *Genre, sexualité & société*, 13. doi:<https://doi.org/10.4000/gss.3429>
- Cossette, S.-M., Moriceau, M., Braa, A., Couvy, C., Oder, N., Boucher, N., & Amiraux, V. (2022). Chiller et autres faits ordinaires. Les jeunes, la nuit à Montréal. *Ehtnologies*(44), 85-106. Récupéré sur <https://doi.org/10.7202/1096058ar>
- Court, M., & Mennesson, C. (2015). Les vêtements des Garçons Gouts et dégouts parentaux au sein des classes moyennes. *Terrains et travaux*, pp. 41-58. doi:<https://doi.org/10.3917/tt.027.0041>.
- Darke, J. (1996). The man-shaped city. Dans C. Booth, J. Darke, & S. Yeandle, *Changing places: women's lives in the city*. Toronto: SAGE Publications Ltd.
- Dekker, M. (2019). Faire réagir les témoins face au harcèlement de rue. Enquête sociologique sur la politisation des rapports de genre dans l'espace public. *Politix*, pp. 87-108.

- Delphy, C. (1997). *L'ennemi principal. Tome 1: Économie politique du patriarcat*. Paris: Syllepse.
- Delphy, C. (2001). *L'Ennemi principal. Tome 2: Penser le genre*. Paris: Syllepse.
- Détrez, C. (2002). *La construction sociale du corps*. Paris: Seuil.
- Di Méo, G. (2011). Pratiques de la ville et formes des "espaces-temps de vie" des femmes à Bordeaux. *Sud-Ouest européen*, pp. 153-168.
- Di Méo, G. (2012). Eléments de réflexion pour une géographie sociale du genre: le cas des femmes dans la ville. *L'information géographique*, pp. 72-94.
- Di Méo, G. (2012). Les femmes et la ville. Pour une géographie sociale du genre. *Annales de géographie*, pp. 107-127.
- Dumerchat, M. (2023). *Le harcèlement de rue envers les jeunes: de la recherche à l'action*. Montréal: Centre d'éducation et d'action des femmes.
- Dunezat, X. (2015). L'observation ethnographique en sociologie des rapports sociaux : sexe, race, classe et biais essentialistes. *SociologieS*.
doi:<https://doi.org/10.4000/sociologies.5075>
- Dunlevy, T. (2025). Champs Sports Bar closes for five days due to dance permit violation. *The Gazette*, <https://www.montrealgazette.com/news/article795125.html>.
- Dworkin, A. (1981). *Pronographie. Les hommes s'approprient les femmes*. Paris: Éditions Libre.
- Dworkin, A. (2006). Le pouvoir. *Nouvelles Questions Féministes*, 94-108.
doi:[doi:10.3917/nqf.253.0094](https://doi.org/10.3917/nqf.253.0094).
- Fahlberg, A., & Pepper, M. (2016). Masculinity and sexual violence: assessing the state of the field. *Sociology compass*, 10(8), pp. 673-683. doi: 10.1111/soc4.12397

- Falquet, J. (2000). Lesbianisme. Dans F. Laborie, H. Le Doaré, D. Senotier, & H. Hirata, *Dictionnaire critique du féminisme* (pp. 102-108). Paris: PUF.
- Fanghanel, A. (2019). *Disrupting Rape Culture*. Bristol: Bristol University Press.
- Fanon, F. (1961). *Les damnés de la terre*. Paris: Petite collection Maspero.
- Faure, E., Hernandez Gonzalez, E., & Luxembourg, C. (2017). *La ville: quel genre?* Montreuil: Le temps des cerises.
- Feinberg, L. (1993). *Stone Butch Blues*. Paris: Hystériques & associéEs.
- Fileborn, B. (2015). Doing gender, doing safety? Young Adults' production of safety on a night out. *Gender, place & Culture*, 23(8), pp. 1107-1120.
doi:<https://doi.org/10.1080/0966369X.2015.1090413>
- Fileborn, B. (2016). *Reclaiming the night-time Economy. Unwanted sexual attention in pubs and clubs*. Melbourne: Palgrave Macmillan.
- Frankis, J., & Flowers, P. (2009). Public sexual cultures: A systemic Review of qualitative research Investigating Men's Sexual Behaviors with Men in Public Spaces. *Journal of Homosexuality*, 56(7), pp. 831-893. doi:<https://doi.org/10.1080/00918360903187846>
- Gaborit, P. (2009). Les stéréotypes de genre. Dans G. Pascaline, *Les stéréotypes de genre. Identités, rôles sociaux et politiques publiques* (p. 17). Paris: L'Harmattan.
- Gardner, C. (1995). *Passing by - Gender and Public harassment*. Californie: University of California Press.
- Gasquet, B. (2015). Que fait le féminisme au regard de l'ethnographe? *SociologieS La recherche en actes*.

Gilles, A. (2023). *Alors, t'as pécho? La séduction par l'Espace: lieux de rencontres et influences proxémiques*. Mémoire. doi:dumas-04089421

Godoy Almeida, D. (2022). Night-time leisure: Gender and sexuality intersected by generation, style and race in the São Paulo pop LGBTQ+ scene. *Journal of occupational Science*, 29(1), pp. 52-67. doi:<https://doi.org/10.1080/14427591.2022.2038248>

Goffman, E. (1974). *Les rites d'interaction*. Paris: Editions de Minuit.

Goffman, E. (2013). *Comment se conduire dans les lieux publics. Notes sur l'organisation sociale des rassemblements*. Paris: Economica.

Goldie, T. (2001). *In a queer country: Gay and Lesbian Studies in the Canadian Context*. Vancouver: Arsenal Pulp Press.

Grazian, D. (2009). Urban Nightlife and the public life of cities. *Sociological forum*. doi:<https://doi.org/10.1111/j.1573-7861.2009.01143.x>

Gubbay, A. (1989). *A street called the Main: The story of Montreal's Boulevard Saint Laurent*. Montreal: Meridian Press.

Guérin, F. (2014). Contempler pour observer. L'observation de la nuit urbaine en tant qu'expérimentation affective et conceptuelle. *Hal*. doi:hal-01393570

Guillaumin, C. (1972). *L'idéologie raciste: genèse et langage actuel*. Paris: Publications de l'Institut d'études et de recherches interethniques et interculturelles.

Guillaumin, C. (1978, février). Pratique du pouvoir et idée de Nature (1) L'appropriation des femmes. *Questions Féministes*(2), pp. 5-30. Récupéré sur <http://www.jstor.org/stable/40619109>

Guillaumin, C. (1979, septembre). Question de différence. *Questions Féministes*, pp. 3-21. Récupéré sur <https://www.jstor.org/stable/40619152>

- Guillaumin, C. (1992). *Sexe, Race et Pratique du pouvoir*. Paris: Côté-femmes.
- Guillaumin, C. (1993). Le corps construit. Dans C. Burroughs, & J. Ehrenreich, *Reading the social body*.
- Gwiazdzinski, L. (2005). *La nuit, dernière frontière de la ville*. Paris: Éditions de l'Aube.
doi:halshs-00642968
- Gwiazdzinski, L. (2007). *Nuit d'Europe. Pour des villes accessibles et hospitalières*. Belfort: Université de technologie de Belfort-Montbéliard (UTMB).
- Gwiazdzinski, L., Maggioli, M., & Straw, W. (2019, juillet 11). Géographies de la nuit/
Geographies of the night / Geografie della notte. *Bollettino della Società Geografica Italiana*, pp. 9-22. doi:10.13128/BSGI.V112.515
- Hall, T. (2008). Hurt and the city: Landscapes of urban violence. *Social anthropology*, 16(1), pp. 63-76. doi:<https://doi.org/10.1111/j.1469-8676.2008.00034.x>
- Hancock, C. (2018). Le ville, les espaces publics... et les femmes. *Les cahiers du développement Social Urbain*, 67(1), pp. 11-13. doi:<https://doi.org/10.3917/cdsu.067.0011>.
- Harding, S. (1987). Introduction. Is there a feminist methodology.
- Hartmann, E. (2017). Violence: constructing an emerging field of sociology. *International journal of conflict and violence*, 11, pp. 1-9. doi:10.4119/UNIBI/ijcv.623
- Hekman, S. (1997). Truth and method: feminist standpoint theory. *Signs*, 22(2), pp. 341-365.
doi:<http://www.jstor.org/stable/3175275>
- Held, N. (2015, février). Comfortable and safe spaces? Gender, sexuality and "race" in night-time leisure. *Emotion, Space and society*, 14, pp. 33-42.
doi:<https://doi.org/10.1016/j.emospa.2014.12.003>

- Hernandez Gonzalez, E., Faure, E., & Luxembourg, C. (2020). La nuit comme révélateur des pratiques genrées et localisées de l'espace urbain périphérique. *Night studies*. doi:hal-03526882
- Heurgon, É., Espinasse, C., & Gwiazdzinski, L. (2017). *La nuit en question(s)*. Hermann. doi:10.3917/herm.espin.2017.01
- Hubbard, P. (1998). Sexuality, Immorality and the City: Red-Light districts and the marginalisation of female street prostitutes. *Gender, Place & Culture*, 5(1), pp. 55-76. doi:<https://doi.org/10.1080/09663699825322>
- Jackson, S. (2018). Why “Heteronormativity” Is Not Enough. A Feminist Sociological Perspective on Heterosexuality. Dans J. W. Messerschmidt, P. Yancey Martin, & R. Connell, *Gender Reckonings* (pp. 133-155). New York: New York University Press.
- Jaurand, E., & Séchet, R. (2015). Sexualités et espaces publics : identités, pratiques, territorialités. *Géographie et cultures*, pp. 5-12.
- Jean-Jacques, S. (2020). Des lesbiennes dans la ville: dimension spatiale des inégalités à l'intersection du genre et de la sexualité. *Chroniques féministes*, pp. 22-24.
- Jean-Jacques, S. (2023, janvier/juin). Dossier: Des lesbiennes dans la ville: dimension spatiale des inégalités à l'intersection du genre et de la sexualité. *Chronique féministe*, 131, pp. 22-24.
- Jeanmougin, H., & Giordano, E. (2020). La nuit urbaine, un espace-temps complexe entre opportunités et inégalités. *Emulations - Revue de sciences sociales*, pp. 7-18. doi:10.14428/emulations.033.01
- Johnston, L., & Longhurst, R. (2010). *Space, place and sex. Geographies of sexualities*. Plymouth: Rowman & Littlefield publishers, inc.

- Kalms, N. (2016). *Hypersexual City. The provocation of soft-core urbanism*. Londre: Routledge Taylor & Francis Group.
- Kavanaugh, P. (2013). The continuum of Sexual Violence: Women's Accounts of victimization in Urban Nightlife. *Feminist criminology*, 8(1), pp. 20-39. doi:10.1177/1557085112442979
- Kelly, B. (2024). Champs bar bans dancing, drag shows after noise complaints. *The Gazette*, <https://www.montrealgazette.com/news/article562381.html>.
- Kelly, L. (2019). Le continuum de la violence sexuelle. *Cahiers du Genre*, 17(36), pp. 17-36. doi: <https://doi.org/10.3917/cdge.066.0017>.
- Kern, L. (2022). *Ville Féministe. Notes de terrain*. Gatineau: les éditions du remue-mnage.
- Klett-Davies, M. (2019). Les fomres de la peur en ville: LGBTphobie et défiance des quartiers urbains. *Droit et Cultures*, pp. 107-128.
- Köhler, E. (2024). *Resisting heteronormativity through counter spaces*. Rotterdam: Mémoire. Master Sociology: Engaging Public Issues.
- Kuhar, R., & Švab, A. (2023). Between Heteronormativity and Acceptance: Gays and Lesbians in Private and Public Space in a Comparative Perspective. *Journal of Homosexuality*, 71(14), pp. 3295-3316. doi:<https://doi.org/10.1080/00918369.2023.2287039>
- L'Amour, C. (2019). *Cinéma L'Amour History*. Récupéré sur Cinéma L'Amour: <https://www.cinemalamour.com/en/history/#:~:text=Initially%2C%20a%20combination%20theater%20hall,the%201920's%20and%20the%2030's>.
- Lapalud, P. (2016, janvier 1). Le droit à la flânerie: Genre et Ville. *Les cahiers de la LCD*, 1(1), pp. 34-57. doi:10.3917/clcd.001.0034
- Lapalud, P., & Blache, C. (2019). Le genre la nuit. Espaces sensible. *L'observatoire*, pp. 25-28.

- Lapassade, G. (2016). Observation participante. Dans E. Enriquez, & A. Lévy, *Vocabulaire de psychosociologie. Références et positions* (pp. 392-407). Paris: Érès. Récupéré sur <https://doi.org/10.3917/eres.barus.2016.01.0392>.
- Lavergne, C. (2017). La violence comme praxis révolutionnaire chez Frantz Fanon. Dans G. Sibertin-Blanc, *Violences. Anthropologie, politique, philosophie*. Paris: Europhilosophie Editions.
- Lavigne, S., Rodrigue, N., & Abboud, C. (1995). *Les rues de Montréal: répertoire historique*. Montréal: Éditions du Méridien.
- Le Breton, D. (2012). *Marcher. Eloge des chemains et de la lenteur*. Paris: Métailié.
- Le Breton, D. (2013, février 4). Roger-Henri Guerrand. Corps et confort dans la ville moderne. *Ambiances*. doi:10.4000/ambiances.159
- Le Breton, D. (2018). *La sociologie du corps*. (10^e édition) Paris: Presse universitaire de France. Que sais-je?
- Le Calvez, M. (2018). *Un pouvoir masculin inégal. Comment l'injonction hétéronormative produit-elle des pratiques socio-spatiales inégales au sein des populations masculines cisgenres*. Université de Rennes 2: mémoire. Récupéré sur <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02439705v1>
- Lebreton, C. (2016). Les rapports sociaux de sexe et le lesbianisme dans le Québec contemporain. *Recherches féministes*, 29(1), pp. 199-214. doi:<https://doi.org/10.7202/1036678ar>
- Lebugle Mojdehi, A. (2018). Stéréotypes de genre et sexisme: principaux registres d'insultes dans les espaces publics. *Cahiers du genre*, pp. 169-191.
- Lefebvre, H. (1974). La production de l'espace. *L'homme et la société*, pp. 15-32.

- Leroy, S. (2009). La possibilité d'une ville. Comprendre les spatialités homosexuelles en milieu urbain. *Espaces et sociétés*(4), pp. 159-174.
- Leroy, S. (2010). « Bats-toi ma sœur ». Appropriation de l'espace public urbain et contestation de la norme par les homosexuels. *Métropoles*. doi:<https://doi.org/10.4000/metropoles.4367>
- Lett, C. (2016). *Le prétexte du vêtement. Sociologie du genre au prisme des pratiques vestimentaires*. Thèse: Université grenoble alpes.
- Lieber, M. (2008). *Genre, violences et espaces publics. La vulnérabilité des femmes en question*. Paris: Presse de Science po.
- Lieber, M., Maillochon , F., Orain, H., Poggi , D., & Nicole, D. (2003). *Violences sexuées et appropriation de l'espace public*. Paris: Actes des journées de l'ANEF.
- Luxembourg, C., & Messaoudi, D. (2017). Genre et politiques urbaines. Regards sur les inégalités hommes-femmes en ville. *Géocarrefour*, pp. 1-7.
- Luxembourg, C., & Noûs, C. (2021). Les espaces publics sont-ils neutres? Lecture spatiale des rapports sociaux de genre, lecture genrée des rapports socio-spatiaux. *Dynamiques régionales*, 12(3), pp. 12-40. Récupéré sur <https://shs.cairn.info/revue-dynamiques-regionales-2021-3-page-12?lang=fr>.
- MacLean, S., & Moore, D. (2014). 'Hyped up': Assemblage of alcohol, excitement and violence for outer-suburban young adults in the inner-city at night. *International journal of drug policy*, 25(3), pp. 378-385. doi:<https://doi.org/10.1016/j.drugpo.2014.02.006>
- Marx, K., & Engels, F. (1897). *Manifeste du parti communiste*. Paris: V. GIARD & E. BRIÈRE.
- Massey, D. (1994). *Space, Place and Gender*. Cambridge: Polity.
- Mihindou, M. (2014). En finir avec le harcèlement de rue. *Ballast*, 52-63.

- Molotch, H. (2008). Peeing in public. *Culture Reviewz*, pp. 60-62.
- Monaghan, L. (2003). Regulating 'unruly' bodies: work tasks, conflict and violence in urban night-time economy. *The british journal of sociology*, 53(3), pp. 403-429.
doi:<https://doi.org/10.1080/0007131022000000572>
- Moore, D., Duncan, D., Keane, H., & Ekendahl, M. (2020). Displacements of gender: research on alcohol, violence and the night-time economy. *Journal of sociology*, 57(4), pp. 860-876.
doi:<https://doi.org/10.1177/1440783320970639>
- Moore, M. (2016, février 1). Nightlife as Form. *Theater*, 46(1), pp. 46-63.
doi:10.1215/01610775-3322730
- Mosconi, N., Paoletti, M., & Raibaud, Y. (2015). Le genre, la ville. *Travail, genre et sociétés*, pp. 23-28.
- Mosser, S. (2005). Les configurations lumineuses de la ville la nuit: quelle construction sociale? *Espaces et sociétés*, pp. 167-186.
- Mulvey, L. (1990). Visual Pleasure and narrative cinema. Dans P. Erens, *issues in feminist film criticism* (pp. 28-40). Indiana: Indiana Press university.
- Nash, C. (2001). Siting lesbians: urban spaces and sexuality. Dans T. Goldi, *In a Queer Country: Gay and Lesbian Studies in the Canadian Context* (pp. 235-253). Vancouver: Arsenal Pulp Press.
- Navarre, M., & Ubbiali, G. (2018). *Le genre dans l'Espace public. Quelle place pour les femmes?* Paris: L'Harmattant.
- Nicholls, E. (2017). 'Dulling it down a bit': managing visibility, sexualities and risk in the Night Time Economy in Newcastle, UK. *Gender, place & Culture*, 24(2), pp. 260-273.
doi:<https://doi.org/10.1080/0966369X.2017.1298575>

- Ortiz Escalante, S. (2016). Where is women's right to the night in the New Urban Agenda? The need to include an intersectionnal gender perspective in planning the night. *International journal of urban planning*, 9(1), pp. 165-180. doi:<https://doi.org/10.6092/2281-4574/4018>
- Pardo, I., B. Prato, G., & Kaltenbacher, W. (2015). Le positionnement de l'anthropologie urbaine. *Diogenes*(251-252), 3-11. Récupéré sur <https://doi.org/10.3917/dio.251.0003>
- Peake, L. (1993, aout). "Race" and sexuality: Challenging the patriarchal Structuring of Urban Social Space. *Environment and Planning D: Society and Space*, 11(4), pp. 415-432. doi:10.1068/d110415
- Peneff, J. (2009). *Le goût de l'observation*. Paris: La découverte. Récupéré sur <https://doi.org/10.3917/dec.penef.2009.01>.
- Perrin, C., & Chetcutti-Osorovitz, N. (2002). Au-delà des apparences. Système de genre et mises en scènes des corps lesbiens. *Nouvelles Questions Féministes*, 21(1), pp. 18-40. doi:<https://doi.org/10.3917/nqf.211.0018>.
- Perrot, M. (1997). Le genre de la ville. *L'hospitalité*, pp. 149-163.
- Pertzel, F. (2014). The signs on the Walls: Gender and sexuality in Public Space. *Australian Studies Centre, Universitat de Barcelona*, pp. 103-117.
- Philpot, R., Suonperä Liebst, L., Kristian Møller, K., Rosenkrantz Lindegaard, M., & Levine, M. (s.d.). Capturing violence in the night-time economy: A review of established and emerging methodologies. *Agression and violent behavior*, 46, pp. 56-65. doi:<https://doi.org/10.1016/j.avb.2019.02.004>
- Pinson, D. (2000). L'utilisateur de la ville. Dans L. M.-G. sous la dir. Paquot T., *La ville et l'urbain l'état des savoirs* (pp. 233-243). Paris: La Découverte.

- Podmore, J. A. (1999, August). St Lawrence blvd. as "third city": place, gender and difference along Montréal's "main". Montréal: Department of Geography McGill University.
Consulté le février 20, 2023
- Podmore, J. A. (2001, décembre). Lesbians in the Crowd: Gender, sexuality and visibility along Montréal's Boul. St-Laurent. *Gender, Place & Culture*, 8(4).
doi:10.1080/09663690120111591
- Podmore, J. A. (2013). Lesbians as Village 'Queers': The Transformation of Montréal's Lesbian Nightlife in the 1990s. *ACME*, pp. 220-249.
- Preser, R. (2018). What therefore discourse has joined together: sexuality, performativity and everyday use of public spaces. *Social & Cultural Geography*, 22(1), pp. 58-75.
doi:<https://doi.org/10.1080/14649365.2018.1550805>
- Quaglioni, D. (2001). Une justice nocturne. *Laboratoire italien. Politique et société*, pp. 13-33.
- Race, K. (2016). The sexuality of the Night: Violence and Transformation. *Current issues in Criminal Justice*, 28(1), pp. 105-110.
doi:<https://doi.org/10.1080/10345329.2016.12036060>
- Raibaud, Y. (2012). Géographie du genre: ouverture et digressions. *L'information géographique*, pp. 7-15.
- Raibaud, Y. (2015). La participation des citoyens au projet urbain: une affaire d'hommes! *Participations*, pp. 57-81.
- Raibaud, Y. (2015). *La ville faite par et pour les hommes* (éd. Collection Égale à égal). Paris: Belin.
- Raibaud, Y. (2018, septembre 27). Des villes Viriles. (V. Tuailon, Intervieweur)
- Raulin, A. (2007). *Anthropologie Urbaine*. Paris: Armand Colin.

- Recasens, A., Marlière, É., Hebbercht, P., Lamaire, M., Selmini, R., Castro, J., . . . Romani, O. (2007). *Violence between young people in night-time leisure zones: A European comparative study*. Bruxelles: VUBPRESS.
- Renahy, N., & Sorignet, P.-E. (2006). Chapitre 1. L'ethnographe et ses appartenances. Dans P. Paillé, *La méthodologie qualitative Posture de recherche* (pp. 9-32). Paris: Armand Colin. doi:<https://doi.org/10.3917/arco.paill.2006.01.0009>.
- Rich, A. (2010). *La contrainte à l'hétérosexualité et autres essais*. Paris: Éditions Mammélis.
- Rivière, C. (2019). Mieux comprendre les peurs féminines: la socialisation sexuée des enfants aux espaces publics urbains. *Sociétés contemporaines*, pp. 181-205.
- Ruddick, S. (1996). Constructing difference in public spaces: race, class, and gender as interlocking systems. *Urban Geography*, 17(2), pp. 132-151. doi:<https://doi.org/10.2747/0272-3638.17.2.132>
- Sanders, B. (2016). *Drugs, Clubs and Young People. Sociological and public health perspectives*. London: Routledge Taylor & Francis Group.
- Sansot, P. (1973). *Poétique de la ville*. Paris: Petite bibliothèque payot.
- Shaw, R. (2014). Beyond night-time economy: Affective atmospheres of the urban night. *Geoforum*, 51, pp. 87-95. doi:<https://doi.org/10.1016/j.geoforum.2013.10.005>
- Sibertin-Blanc, G. (2017). *Violences. Anthropologie, politique, philosophie*. Europhilosophie Editions.
- Straw, W. (2015). Chrono-Urbanism and Single-Night Narratives in Film. *Film Studies*, pp. 46-56. doi:10.7227/FS.12.0006
- Straw, W. (2019). Imaginaires et politiques de la nuit Montréalaise. *L'observatoire*(53), pp. 29-32.

- Straw, W. (2022). Rethinking the spaces of night-time sociability. Dans I. Gammel, & J. Wang, *Creative resilience and COVID-19* (pp. 166-174). London: Routledge.
doi:10.4324/9781003213536-19
- Talbot, D. (2007). *Regulating the night. Race, Culture and Exclusion in the making of the Night-time Economy*. London: Routledge.
- Wenner, L. (1998). In search of the sports bar: Masculinity, alcohol, sports, and the mediation of public space. Dans G. Rail, *Sport and Postmodern Times* (pp. 300-331). New York: State University of New York Press.
- Wilkinson, D. (2001). Violent events and social identity: specifying the relationship between respect and masculinity in inner-city youth violence. *Sociological studies of children and youth*, 8, pp. 231-265.
- Winlow, S., & Hall, S. (2006). *Violent Night. Urban Leisure and Contemporary Culture*. Oxford: Berg.
- Wittig, M. (1980, mai). On ne naît pas femme. *Questions Féministes*(8), pp. 75-84.
doi:132.208.246.237
- Wittig, M. (1982). La catégorie de sexe. *Feminist Issues*. Récupéré sur <https://mega.nz/fm/9YxBRDxC>
- Wittig, M. (2001). *La pensée straight*. Paris: Balland.
- Wlaby, S. (2012). Violence and society: introduction to an emerging field of sociology. *Current Sociology*, 61(2), pp. 95-111. doi:10.1177/0011392112456478
- Yuen, K. (2017, mars 31). Toronto's nuit blanche: Site-specificity, Spectacle and Spectatorship. *Imagination*. doi:DOI 10.17742/IMAGE.VOS.7-2.9